

**TAHAR BEN JELLOUN: DE L'UNIVERS CARCÉRAL À LA LIBÉRATION  
(TAHAR BEN JELLOUN: FROM THE REALM OF INCARCERATION TO  
LIBERATION)**

by

**Ummay Parveen SAHADUTH**

**submitted in accordance with the requirements for  
the degree of**

**MASTER OF ARTS**

**in the subject**

**FRENCH**

**at the**

**UNIVERSITY OF SOUTH AFRICA**

**SUPERVISOR : Prof SH MADONDO**

**August 2011**

## **Résumé du présent mémoire – Tahar Ben Jelloun: de l'univers carcéral à la libération.**

Si nous pouvons constater, d'une part, que l'univers carcéral occupe une place très importante dans les textes de Tahar Ben Jelloun, nous ne pouvons cependant ignorer, de l'autre, les efforts des personnages de la diégèse ben jellounienne pour trouver une libération quelconque. De ce fait, la libération constitue l'objet de notre étude par excellence. Nous avons choisi cinq textes de l'écrivain marocain : *Moha le fou Moha le sage* (1978), *L'enfant de sable* (1985), *La nuit sacrée* (1987), *Cette aveuglante absence de lumière* (2001) et *Amours sorcières* (2003). Après un survol rapide de l'incarcération sous ses différentes formes, allant des plus concrètes aux plus abstraites, nous étudions les paradigmes les plus communs vers lesquels l'homme maghrébin moderne se tourne dans le but de se libérer des carcans qui l'entravent et nous en relevons tour à tour les limitations ou lacunes. Ainsi, nous remettons en question le modèle matérialiste qui échoue pour ce qui de la libération de l'individu en raison de ses excès. Puis, nous étudions le modèle psychologique mettant l'accent sur ses limites dans la mesure où il comprend un mouvement vertical vers le bas. Or, sans un mouvement vers le haut, aucune libération n'est possible. Très particulière à la société maghrébine est la praxis islamique moderne qui, loin de libérer l'individu, ne fait que l'étouffer davantage. Ensuite, nous soulevons des questions au sujet de la sorcellerie et des dangers qu'elle comprend. Loin d'être un élément libérateur, elle constitue un piège.

Nous arrivons éventuellement à la seule clé capable d'apporter la libération intérieure au Maghrébin : la métaphysique et, dans le contexte de la civilisation arabo-islamique, il s'agit de l'ésotérisme islamique ou le soufisme.

Ce mémoire requiert une approche très scientifique telle que l'exige la nature même de notre problématique. Nous avons opté pour une approche métaphysique pour conduire notre étude à bon port.

**Mots-clefs :** univers carcéral, libération intérieure, métaphysique, soufisme, matérialisme, praxis islamique moderne, les geôles de la psychiatrie, symbolisme, incarcération, sorcellerie.

## **Summary of the present thesis – Tahar Ben Jelloun : de l'univers carcéral à la libération.**

If we cannot deny the fact that the realm of incarceration holds an important place in the texts of Tahar Ben Jelloun, we also have to acknowledge the endeavours of the characters to find liberation in some way or another. Therefore, above all else, liberation constitutes the object of our study. We have chosen five texts of the Moroccan author: *Moha le fou*, *Moha le sage* (1978), *L'enfant de sable* (1985), *La nuit sacrée* (1987), *Cette aveuglante absence de lumière* (2001) and *Amours sorcières* (2003). After a quick glance at the different forms of incarceration, starting from the most tangible and moving to the most abstract ones, we study the most common paradigms to which the Moroccan turns to in order to free himself from the shackles that imprison him and we study simultaneously their shortcomings. Hence, we call into question the materialistic model that fails in liberating the individual on account of its excesses. Then, we study the psychological model laying emphasis on its limitations in that it comprises a vertical downward movement while no liberation is possible without an upward movement. Quite specific of the Moroccan society is the modern Islamic praxis that, in lieu of freeing the individual, only stifles him more. Afterwards, we raise questions concerning sorcery and dangers that it represents. Far from being a liberating agent, it constitutes a trap.

Ultimately we come to the only key capable of bringing internal liberation to the Moroccan: metaphysics and, in the arabo-islamic context, it is Islamic esotericism or Sufism.

This thesis requires a most scientific approach as demands the very nature of our problematic. We have thus chosen a metaphysical approach that best suits our study.

**Key terms:** incarceration, internal liberation, metaphysics, Sufism, materialism, modern Islamic praxis, the psychiatric prisons, symbolism, imprisonment, sorcery.

## Remerciements

La rédaction de ce mémoire ne s'est pas avérée des plus faciles. La difficulté est venue du choix d'un sujet quasi nouveau pour ce qui est de l'étude de l'œuvre de Tahar Ben Jelloun. Un tel choix a engendré le besoin d'entreprendre une documentation intensive avant d'opter pour d'autres démarches nécessaires à la rédaction de ce mémoire. Cependant, l'encouragement et le support moral et académique de Madame Rochelle Sadowsky, premier professeur sous la direction de qui j'ai commencé à rédiger ce travail, ont toujours été là chaque fois que j'ai connu des moments d'hésitation ou d'affaiblissement de mes facultés intellectuelles. Puis ce fut l'épreuve accablante quand j'ai reçu un courriel m'annonçant le décès de Madame Sadowsky, celle qui fut non seulement un professeur mais aussi une amie. Nous partagions beaucoup de choses en commun : l'amour de la littérature, l'ambition de la quête de la vérité, la soif des connaissances entre autres choses dont nous pouvions discuter ouvertement. Je lui serais toujours reconnaissante de m'avoir donné l'occasion de m'exprimer librement sans jamais imposer sa manière à elle de voir les choses. Elle a toujours remué terre et ciel pour éliminer toutes les difficultés que la distance géographique entre nous (L'Afrique du Sud et l'île Maurice) engendrait. La nouvelle de sa mort a été pour moi un choc terrible et j'ai pensé que je ne pourrais plus trouver la force pour continuer la rédaction de mon mémoire. Mais le professeur Sibusiso Madondo qui a repris la direction de mes recherches après le décès de Madame Sadowsky m'a apporté un support très précieux et s'est toujours montré généreux de ses conseils. Pour cela, je lui serais à jamais reconnaissante. Dans le cas contraire, il m'aurait été très difficile de terminer mon mémoire. Je remercie aussi tout le personnel de l'UNISA, Madame Alice Diogo, et en particulier Madame Napaai, Hleziphi pour son effort de me faire parvenir tout document, ou autre publication nécessaire à la réalisation de ce mémoire, ma famille et mes proches, qui ont contribué d'une façon ou d'une autre à la réalisation de ce travail.

TAHAR BEN JELLOUN

LIBÉRATION

À LA

L'UNIVERS CARCÉRAL

DE

PRÉSENTÉ PAR

UMMAY PARVEEN SAHADUTH

AOÛT 2011

## INDICATIONS MÉTHODOLOGIQUES

Les abréviations des titres des textes qui établissent l'espace romanesque de Tahar Ben Jelloun dans ce mémoire sont de nous :

*MOHA.* : *Moha le fou Moha le sage.*  
*E.S.* : *L'enfant de sable.*  
*N.S.* : *La nuit sacrée.*  
*CAADL.* : *Cette aveuglante absence de lumière.*  
*A.S.* : *Amours sorcières.*

Quelques-unes des nouvelles du texte *Amours Sorcières* :

*Mabrouk.* : *Mabrouk interprète vos rêves.*  
*L'homme absent.* : *L'homme absent de lui-même.*  
*La femme.* : *La femme de l'ami de Montaigne.*  
*La beauté.* : *La beauté est une fatalité supérieure à celle de la mort.*  
*Le quatrain.* : *Le quatrain qui tue.*  
*Genet.* : *Genet et Mohamed ou le prophète qui réveilla l'ange.*

## TABLE DES MATIÈRES

	Page
<b>1. INTRODUCTION</b> .....	10
<b>2. Présentation sommaire des romans choisis</b>	
2.1 <i>Moha le Fou Moha le Sage</i> , 1978.....	13
2.2 <i>L'Enfant de Sable</i> , 1985.....	15
2.3 <i>La Nuit Sacrée</i> , 1987.....	16
2.4 <i>Cette aveuglante absence de lumière</i> , 2001.....	17
2.5 <i>Amours sorcières</i> , 2003.....	17
<b>3. L'incarcération dans l'univers ben jellounien</b> .....	<b>21</b>
3.1 La prison.....	21
3.2 La ville : un espace carcéral.....	24
3.3 Les institutions sociales.....	29
3.4 La condition féminine.....	34
3.5 Les chaînes de la fatalité.....	37
3.6 Les carcans de l'espace psychique.....	39
<b>4. Tahar Ben Jelloun : le partisan de la libération</b> .....	<b>42</b>
4.1 La dénonciation des injustices engendrées par l'histoire.....	43
4.2 Les oubliés de l'histoire.....	46
4.3 Une écriture non-conformiste.....	48
<b>5. Les excès du modèle matérialiste</b> .....	<b>50</b>
5.1 Les zones d'ombre de la rationalité.....	51
5.2 L'or « difficile à digérer ».....	54
5.3 Le pouvoir qui « rend fou ».....	56
5.4 Le progrès : un mirage.....	59
5.5 Quand le béton expulse.....	62
<b>6. Les limites du modèle psychologique</b> .....	<b>65</b>
6.1 L'attitude matérialiste des psychologues.....	65
6.2 Les geôles de la psychiatrie.....	67
6.3 La « chute dans les ténèbres ».....	69

<b>7. L'inadéquation de la praxis islamique moderne.....</b>	<b>72</b>
7.1 Le droit dissocié du devoir.....	73
7.2 La banalisation de l'ignorance.....	74
7.3 « L'Islam et le fric ! ».....	76
7.4 Abus de ce qui est licite.....	77
7.5 Le fanatisme.....	78
7.6 La destruction de la structure archétypale de l'Islam.....	80
7.7 La pratique de l'Islam par la lettre et non pas par l'esprit.....	81
<b>8. Les rets de la sorcellerie.....</b>	<b>84</b>
8.1 La sorcellerie, ce « monde à part, (ce) monde parallèle et impénétrable ».....	84
8.2 La sorcellerie : « un acte politique conscient ».....	86
8.3 La sorcellerie : une forme d'esclavage.....	87
<b>9. La métaphysique : l'élément libérateur par excellence.....</b>	<b>90</b>
9.1 L'univers des saints et des guérisseurs.....	90
9.2 L'ancrage dans le sacré.....	94
9.3 La métaphysique des symboles.....	101
9.4 Le voyage initiatique.....	109
9.5 La libération intérieure.....	115
<b>10. CONCLUSION.....</b>	<b>120</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>122</b>

## 1. INTRODUCTION

Si nous ne pouvons nier que l'univers carcéral occupe une place prépondérante dans les romans de Tahar Ben Jelloun dans la mesure où les chaînes de l'enfermement physique et psychique de ses personnages se font sentir, des fois de manière très évidente, voire même cruelle, et d'autres fois de manière plus subtile, nous ne pouvons non plus écarter le fait que les personnages aspirent, à divers degrés, à leur libération. C'est cette lutte contre l'incarcération qui fait l'objet de notre étude. Peu importe si le personnage ben jellounien réussit à se libérer ou pas, le plus important demeure sa prise de conscience de ses entraves et la lutte qu'il engage pour s'en affranchir.

Différents romans de l'écrivain nous livrent cette même lutte mais sous différentes formes dont certains se révèlent efficaces mais dont la plupart constituent des échecs. Un autre but de ce mémoire est d'expliquer d'où vient la réussite du personnage ou son échec pour ce qui est de sa libération.

L'idée de faire une étude de toute l'œuvre de l'écrivain a été écartée pour que l'accent soit mis sur la qualité et non pas la quantité. Pour mener cette étude à bon port, cinq textes ont été soigneusement choisis : *Moha le Fou Moha le Sage* (1978), *L'Enfant de Sable* (1985), *La Nuit Sacrée* (1987), *Cette aveuglante absence de lumière* (2001) et *Amours Sorcières* (2003).

La première partie de ce mémoire sera consacrée à une présentation sommaire des cinq textes susmentionnés, dont les quatre premiers sont des romans et le cinquième un recueil de nouvelles.

La deuxième partie constitue une analyse rapide, quoique concise, de l'incarcération dans les cinq textes. A l'étude, l'aspect non seulement physique de l'univers carcéral du personnage ben jellounien, mais aussi les aspects connotés de la prison. Ainsi, passant du plus concret au plus abstrait, mention sera faite de la capacité de l'espace urbain d'incarcérer l'individu, de la dimension socio-politique de l'univers carcéral, de la

condition féminine et de la fatalité quand elle asservit l'individu. Ensuite sera traité l'aspect psychique de l'incarcération qui comprend toutes ces forces négatives émanant de l'inconscient et qui emprisonnent l'individu : névroses, complexes, refoulements, autant de facteurs qui sont capables d'emprisonner le personnage, parfois même toute sa vie durant.

Mais c'est, sans conteste, la troisième partie de ce mémoire qui est la plus importante et qui en occupera, éventuellement, le plus grand volume textuel. Y est traité, sous tous les angles, l'objet même de notre étude : la libération à laquelle aspire le personnage ben jellounien et les voies, bonnes ou mauvaises, qu'il emprunte pour y accéder.

Lumière est d'abord faite sur les « mauvaises voies » du monde moderne, à commencer par les moyens dits matériels. L'espace maghrébin que nous découvrons dans les écrits de Tahar Ben Jelloun a déjà subi les influences occidentales apportées par la colonisation, l'émigration et le modernisme. C'est un espace qui se caractérise par un abandon graduel de la spiritualité à mesure que s'installe le matérialisme. Quoi de plus naturel que, dans un monde matériel, le personnage ben jellounien se tourne vers une voie matérielle pour se libérer ? Or, et c'est ce que Tahar Ben Jelloun nous démontre, l'argent, la machine, le progrès matériel, la science et la technologie incarcèrent plus qu'ils ne libèrent.

La psychothérapie constitue également un traitement qu'entreprend souvent un individu dans le monde moderne pour s'affranchir du filet d'un faux Moi, de son « petit cimetière intérieur », de la frustration, de la haine entre autres. Mais nous découvrons dans l'espace ben jellounien combien la psychothérapie comporte plus de méfaits que de triomphes.

Un élément mis en exergue dans les cinq textes à l'étude est l'Islam qui, comme toutes les religions, est pourvu d'un aspect exotérique et d'un aspect ésotérique. Tahar Ben Jelloun nous montre comment le personnage ben jellounien a tendance à avoir recours à l'aspect exotérique de la religion lorsqu'il se trouve confronté à un problème qui le harcèle. Or, il nous montre également l'échec pour ce qui est de cette forme exotérique de l'Islam.

La sorcellerie est une autre voie qu'emprunte l'individu emprisonné, surtout la femme, pour se libérer. Le spiritisme occupe, certes, une place importante dans l'espace maghrébin traditionnel. Mais l'écrivain nous montre que la sorcellerie constitue un piège. Au lieu de libérer le personnage qui y a recours, elle ne fait que l'y enfoncer davantage.

Il ne serait pas inconcevable que le lecteur de ce mémoire y trouve beaucoup de pessimisme. C'est que, comme nous l'avons fait ressortir plus haut, la lutte contre l'incarcération se révèle, le plus souvent, vaine. Or, il ne faudrait pas croire qu'il n'y ait aucune chance pour le personnage ben jellounien de trouver la lumière au bout du tunnel. Il y a bien une voie, la voie royale mais à laquelle peu d'individus ont recours. C'est l'ésotérisme ou la spiritualité qui seule peut affranchir le personnage ben jellounien de toutes les chaînes qui l'étouffent, dont la plupart émane de la matérialisation de l'espace maghrébin.

Il serait bon de souligner que dans le contexte de la spiritualité ou de la métaphysique, l'agrémentation du mémoire par les écrits métaphysiques sur les thèmes concernés s'est avérée nécessaire. Référence sera surtout faite à la spiritualité islamique dans la mesure où cette dernière conviendrait mieux à la société arabo-musulmane. L'écrivain principal qui sera cité la plupart des fois est René Guénon dont la démarche est beaucoup plus proche de celle adoptée pour la rédaction de ce mémoire. En effet, ce travail que nous voulons approfondi a requis une approche métaphysique.

Cette étude se termine par une évocation de la problématique de la libéralisation et, plus particulièrement, de l'échec du personnage à s'affranchir de son univers carcéral.

La **Bibliographie** marquera la fin de ce mémoire.

## 2. PRÉSENTATION SOMMAIRE DES ROMANS CHOISIS

### 2.1 *Moha le Fou Moha le Sage.*

Publié en 1978, *Moha le Fou Moha le Sage* est considéré comme non seulement un des romans majeurs de la littérature maghrébine d'expression française, mais aussi comme un roman difficile dans la mesure où le personnage principal, Moha, prêterait à la confusion. Est-il possible qu'un seul homme personnifie simultanément la folie et la sagesse ?

Il est intéressant de faire un rapprochement entre Moha, personnage-symbole du roman *Moha le Fou Moha le Sage*, et un autre personnage mythique du folklore traditionnel très célèbre dans le monde arabo-musulman. C'est celui qu'on nomme Goha ou Mulla Nasreddin. Ce dernier tantôt idiot, tantôt sage, peut être grave, sérieux ou absurde et c'est un personnage moitié fou, moitié sage qui, s'impliquant dans un large spectre de situations, traite de questions comme l'injustice sociale, la paresse, l'étroitesse d'esprit, l'ignorance entre autres. Cependant, ce qui les sépare, c'est que si Goha parvient à faire rire ou sourire, Moha, lui, réussit surtout à éveiller des sentiments de révolte, de honte et de colère chez ceux qui l'entendent.

Moha, né de l'exclusion et de la solitude, est « l'enfant qui n'est pas mort » (*Moha le fou Moha le sage*, 1978 : 22), celui qui dort sur les plages et dénonce les maux de la société maghrébine moderne. Sa voix est celle des exclus, des pauvres qui « se sont retrouvés dans la périphérie de la vie » (*MOHA*, 1978 : 26), des « femmes emmurées » (*MOHA*, 1978 : 46) dont Aïcha, la petite domestique réduite au silence dans la maison du patriarche et Dada, la négresse ramenée du Soudan par le patriarche et « vendue à une réclusion définitive » (*MOHA*, 1978 : 55). L'amitié entre Moha et les enfants du bidonville est mise en exergue dans le roman, ces « enfants inadaptés à la vie », qui sont « de la poussière et du zinc » (*MOHA*, 1978 : 83). Amoureux ardent de la liberté, Moha est aussi la voix de la Résistance, résistance à toute forme d'oppression qui puisse exister dans la société. Il pleure le jeune militant, Ahmed Rachid condamné pour délit d'opinion et pour avoir troublé « l'ordre public » (*MOHA*, 1978 : 17), torturé et tué.

Tu sais bien qu'on les arrête parce qu'ils ne pensent pas comme tout le monde, parce qu'ils sont innocents et qu'ils disent la vérité sans prendre aucune précaution.

(*MOHA*, 1978 : 122)

Si Moha est fou, c'est qu'il a raison. Sa folie a le parfum de la liberté, de la lucidité, « elle déborde et tourne en sagesse » (*MOHA*, 1978 : 162). Pour Moha, l'argent est ce qui tue la vérité. Lui qui ne connaît pas la peur se rend devant une banque pour déchirer de vrais billets de banque. Il s'insurge contre tout ce qui incarcère l'homme à l'instar de la banque qui réduit ce dernier à l'état d'esclavage en donnant des prêts et en endettant en même temps. Il dénonce la ville qui a tourné « le dos à la mer » (*MOHA*, 1978 : 36), l'Islam lorsqu'il est mal compris, ceux qui sont « en règle » (*MOHA*, 1978 : 102) avec la société et l'État comme le fils aîné du patriarce.

Les amis de Moha sont de la même race que lui, « celle qui ne peut vivre que dans l'espace illimité » (*MOHA*, 1978 : 113), dont son vieil ami Moché, le fou des juifs, Harrouda, la vieille sorcière des grottes, un Indien d'Amérique car « la parole de l'Indien est une parole sacrée, comme sa terre, comme son histoire » (*MOHA*, 1978 : 136).

Mais le choix d'être « justicier au nom de tout un peuple » (*MOHA*, 1978 : 146) est un choix perçu par la société comme une menace. La société n'aime pas ceux qui nagent contre le courant, qui se révoltent contre ses régimes établis, qui critiquent la société dite civilisée. Dans *Moha le Fou Moha le Sage*, Moha critique, entre autres, la psychiatrie, le système éducatif, la technocratie et les influences pernicieuses de l'Occident. Pour cela, Moha sera arrêté, tué et enterré.

La machine a sa logique ; elle est huilée. C'est une mécanique réglée.  
Quand quelqu'un veut la faire dérailler, c'est lui et lui seul qui déraille.

(*MOHA*, 1978 : 100)

Cependant, les paroles de Moha sont empreintes de vérité et sont de celles qui transcendent les barrières temporelles et continueront à se faire entendre.

## 2.2 *L'Enfant de Sable*

Roman publié en 1985, *L'enfant de Sable* raconte l'histoire d'une famille maghrébine qui se constitue du père, de la mère et de leurs sept filles. Ces dernières sont considérées comme les fruits d'une malédiction qui pèse sur cette famille dans la mesure où il s'agit d'une société qui privilégie le mâle et non pas la fille. Hanté par la menace de devoir laisser, à sa mort, la grosse part de son héritage à ses deux frères qui n'attendent plus que cela et dans l'absence d'un héritier, le père conçoit un plan qui devrait pouvoir lui permettre d'en finir, une bonne fois pour tout, avec la fatalité. Sa femme, attendant un huitième enfant, il décide que ce sera un garçon. En tout cas, même s'il s'agira d'une fille, lui, avec la complicité de sa femme et celle de la sage-femme, Lalla Radhia, il présentera l'enfant à la société comme un garçon. Ce qui arrive effectivement. Il donnera au « garçon » le nom d'Ahmed et lui donnera tous les privilèges accordés normalement à un garçon dans cette société. L'enfant grandit et, une fois adolescent, il passe une période difficile, car confus au sujet de son identité. Cependant, c'est lui qui prend la relève maintenant. Devenant autoritaire à son tour et embrassant le destin qu'a tracé pour lui son père, il finit même par épouser sa cousine, une épileptique dans le but de sauver les apparences. La première partie de l'histoire d'Ahmed-Zahra nous est contée par un premier conteur qui prétend avoir, en sa possession, le journal d'Ahmed. Puis, Ben Jelloun, fidèle à la transmission orale des histoires si caractéristique du monde arabo-islamique, passe la parole à six autres conteurs qui, chacun à sa manière, s'inspirant de la matière de base fournie par le premier conteur, va donner libre cours à son imagination et tenter d'inventer la suite de la vie de ce personnage si extraordinaire. Extraordinaire dans la mesure où il défierait toute vérité.

### 2.3 *La Nuit Sacrée.*

*La Nuit Sacrée*, roman publié en 1987, vaut à son auteur le prix Goncourt la même année. Dans *La Nuit Sacrée*, c'est Zahra elle-même qui vient prendre la relève pour continuer de raconter sa propre histoire à un public dont la curiosité n'a jamais été vraiment satisfaite. Elle devient ainsi le huitième conteur. Elle raconte comment la nuit du destin fut la nuit où elle obtint l'affranchissement verbal du geôlier principal, le géniteur lui-même, son père. Après l'enterrement de ce dernier, elle est enlevée par un mystérieux cavalier qui l'emmène dans un village où il n'y a que des enfants. Plongée dans un univers où nature, rêve et bonheur se côtoient, Zahra est bientôt chassée du paradis par les enfants qui croient décerner en elle quelque chose qui engendre la destruction. Elle poursuit ainsi son voyage semé de péripéties aspirant « à une nouvelle naissance dans une peau vierge et propre » (*La Nuit Sacrée*, 1987 : 59), jusqu'à ce qu'elle rencontre « un couple infernal » (*N.S.*, 1987 : 90) : l'Assise et le Consul. L'Assise la prend sous son aile en la recueillant chez elle et en lui donnant du travail. Zahra doit s'occuper du Consul qui souffre de la cécité. Bientôt évolue la relation entre Zahra et le Consul qui reconnaît en elle une « fleur » (*N.S.*, 1987 : 73). Ils tombent amoureux l'un de l'autre, amour auquel assiste l'Assise impuissante et rongée par la jalousie, elle qui « élevait son frère comme si c'était son enfant » (*N.S.*, 1987 : 71). Elle décide alors de fouiller dans le passé de Zahra, cherche son oncle et l'emmène chez elle. Décidée d'en finir une bonne fois avec son passé, Zahra tue son oncle avec le revolver du Consul. Geste qui lui vaut un emprisonnement de quinze ans. L'Assise meurt peu après et le Consul, qui vient dans un premier temps souvent rendre visite à Zahra, décide de partir en exil vers le sud. L'histoire se termine quand Zahra obtient sa libération de la prison et qu'elle prend le car pour se rendre à la plage où elle rencontre à nouveau les personnages disparus : l'Assise et le Consul. Hallucination ? Vérité ? Espace réel ? Espace imaginaire ? On ne saurait rien catégoriser. Simplement suggérer que cet événement empreint de mystère serait symbolique et chargé de divers signes d'une libération certaine.

#### **2.4 *Cette aveuglante absence de lumière.***

Dans ce roman exceptionnel de Tahar Ben Jelloun publié en 2001, le narrateur, Salim, nous livre l'expérience traumatisante et cauchemardesque de ce qu'il a vécu dans une prison « sous terre » (*Cette aveuglante absence de lumière*, 2001 : 9) après que le coup d'état auquel il avait participé, sans en avoir été informé au préalable, eût échoué. Une prison pas comme les autres mais la pire qu'on puisse imaginer. C'est la prison de la mort lente et celle des ténèbres, la prison de Tazmamart. Salim n'est pas seul mais en compagnie de vingt-deux autres détenus dont l'Ustad Gharbi, Driss, Lhoucine, Achar, Karim, Abdelkader pour n'en citer que quelques-uns. Pour survivre, il faut tout réapprendre, s'organiser de telle façon que chacun ait un rôle spécifique à jouer. Certains qui n'arrivent plus à tenir le coup finissent par se laisser mourir comme Larbi. La prison est gardée par des gardes qui suivent les ordres du Kmandar qui, lui, reçoit les ordres de la capitale. Les détenus vont subir à la prison toutes sortes de souffrances physiques et psychologiques jusqu'au jour où la corruption permet à l'un d'eux, Wakrine, de transmettre un message à sa famille par le biais d'un des gardes, M'Fadel. C'est sa lettre qui va permettre que l'Amnesty soit alertée et milite pour la libération des prisonniers de Tazmamart. C'est en 1991 que vingt-huit survivants sont libérés. Peu après, les autorités envoient des bulldozers pour effacer toute trace de l'horreur.

#### **2.5 *Amours sorcières.***

*Amours sorcières*, publié en 2003, est un recueil de vingt nouvelles que l'auteur regroupe sous trois thèmes principaux : l'amour, la trahison et l'amitié. Dans l'ensemble, le tableau de fond est un Maroc oscillant entre la tradition et la modernité. Aux yeux du Marocain, qui dit modernité dit progrès, surtout le progrès matériel. Mais cet univers traditionnel où se côtoient des archétypes ben jellouniens tels que le sorcier marabout, le conteur, le voyant entre autres, et empreint d'un parfum de philtres et de malédictions, continue à exercer une certaine emprise sur le Marocain. *L'amour sorcier* raconte l'histoire de Hamza, universitaire à la retraite, qui a recours à « Haj Brahim, le fameux *fqih* qui a des dons extraordinaires » (*Amours sorcières, L'amour sorcier*, 2003 : 29), pour se

débarrasser de cette « relation dévorante » (A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 21) avec Najat, jeune femme amoureuse de lui qui veut à tout prix protéger sa liberté alors qu'elle voudrait bien, elle, l'épouser. Dans *Homme sous influence*, Anwar, professeur d'université spécialisé dans les mathématiques appliquées et la physique nucléaire, dont « la logique est son mode de fonctionnement » et « la rationalité, sa passion » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 43), pour qui « des interventions d'ordre religieux ou spirituel » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 63) sont hors de question, finit par s'y voir contraindre. Quant à Mabrouk, celui qui interprète les rêves du public, lorsqu'il lui arrive, un beau jour, de recevoir trois clients qui ont tous eu le même rêve alors qu'ils ne se connaissent même pas et qu'il se trouve, lui, dans l'incapacité complète de les interpréter, d'interprète il devient écrivain public et, après, « casseur de mauvais sort » (A.S., *Mabrouk interprète vos rêves*, 2003 : 87). *L'homme absent de lui-même* raconte l'histoire de Hassan, expert-comptable dans une société de porcelaine, qui souffre d'un mal particulier : il sent qu'il est « en train de devenir invisible, plus précisément transparent » (A.S., *L'homme absent de lui-même*, 2003 : 96). Sa femme se comporte comme s'il n'existe pas. Hassan avait eu une liaison avec la sœur de sa femme, Sakina, et selon lui, elle aurait eu recours à la sorcellerie pour se venger de lui. Dans *Ils s'aiment*, le narrateur intrigué par le fait qu'il puisse exister un couple uni par un bonheur presque parfait à l'instar d'Omar et d'Asia, leur révèle son malheur d'être « toujours enchaîné » (A.S., *Ils s'aiment*, 2003 : 111) à sa femme qui ne partage rien en commun avec lui et qui ne le comprend pas. Dans la nouvelle suivante, *La femme de l'ami de Montaigne*, c'est la femme du narrateur de la nouvelle précédente qui prend la parole pour donner sa version de l'histoire. Pour elle, la cause de l'échec de son mariage est Montaigne qui « avait élu domicile dans (leur) propre maison » (A.S., *La femme.*, 2003 : 124) car son mari éprouvait pour son œuvre une passion « obsessionnelle » (A.S., *La femme.*, 2003 : 124) à tel point qu'il avait fini par devenir « indifférent à tout ce qui n'était pas Montaigne » (A.S., *La femme.*, 2003 : 125). La nouvelle suivante *La beauté est une fatalité supérieure à celle de la mort* raconte l'histoire d'un avocat, Salem, qui « aime sa femme et ne réussit pas à éviter d'être affreusement jaloux » (A.S., *La beauté.*, 2003 : 132). Il est hanté par un rêve récurrent de sa femme qui le trompe. Pour empirer les choses, Philippe, un de ses amis qui sait interpréter les lignes de la main, lui prédit qu'il va tuer quelqu'un. Cette

prédiction le rend malade jusqu'au jour où un homme en djellaba grise lui plante un couteau dans le ventre. Salem avait été l'amant de sa femme qui est « d'une beauté grave et même inquiétante » (A.S., *La beauté*, 2003 : 138). Dans la nouvelle suivante, *La femme de Salem*, c'est au tour de la femme de raconter un rêve récurrent qu'elle fait et comment, par la suite, elle a frôlé la mort de près. *Séduction* raconte l'histoire d'un banquier qui n'arrive pas à satisfaire le besoin spécifique de la jeune femme dont il est amoureux : son besoin de sentiments, de mots, de « chansons qui font danser les statues » (A.S., *Séduction*, 2003 : 148), de poésie... À la fin, la demoiselle finit par le tuer « sous des milliers de livres » (A.S., *Séduction*, 2003 : 153). Dans *l'Inconnue*, poussé par « la curiosité et la solitude » (A.S., *l'Inconnue*, 2003 : 156), Jonathan a recours au téléphone rose pour faire venir une femme jusqu'à son lit. Tendresse-Society décide de lui envoyer Sonia, vingt-trois ans mais aussitôt, Jonathan commence à se sentir « pris au piège » (A.S., *l'Inconnue*, 2003 : 158), il devient nerveux, inquiet, commence à éprouver du regret et il est plutôt soulagé quand le téléphone sonne pour l'informer que Sonia a eu un empêchement de dernière minute. Dans la nouvelle *Pantoufles*, Tahar Ben Jelloun raconte, sur un ton humoristique, l'histoire d'un des avocats les plus réputés du pays qui avait à résoudre une des affaires les plus épineuses de sa carrière : trouver une astuce pour ne plus devoir chercher chaque soir ses pantoufles. *Le suspect* raconte la vie quotidienne que mène Mohamed Bouchaïb. Vraiment typé, il se fait systématiquement contrôlé à l'entrée et à la sortie du métro et il devient « l'homme standard pour toutes les fouilles » (A.S., *Le suspect*, 2003 : 165). *Tricinti* raconte la terrible punition que réservent les femmes du village de Mzouda à Nour Eddine, homme sans scrupules qui, chaque année, fait payer au village une énorme somme d'argent avec la promesse qu'il fera traiter leur dossier afin qu'ils aient l'électricité mais en vain. Comme punition, elles trouvent un tel stratagème qui va obliger Nour Eddine à épouser Dawiya-la-folle, « la vieille fille la plus laide, la plus âgée et la plus méchante, celle dont personne ne veut » (A.S., *Tricinti*, 2003 : 182). *Hamмам* est une nouvelle extraordinaire de l'amitié trahie qui raconte comment deux frères jumeaux, rongés par la jalousie et la convoitise, escroquent la vie d'un grand artiste et finissent par lui transmettre des « maladies amicalement transmissibles » (A.S., *Hamмам*, 2003 : 199), des microbes. Pour combattre le mal absolu qu'incarnent les deux « rats » (A.S., *Hamмам*, 2003 : 215), le narrateur a

recours à plusieurs séances de massage au hammam des mains de Bilal « le philosophe » (A.S., *Hammam*, 2003 : 213) et à Haj Ben Brahim « saint homme », un « *fqih*, un savant expert en désintoxication » (*Amours sorcières, Hammam*, 2003 : 225, 226). Dans *Le quatrain qui tue*, le tableau de fond est l'Islande. Il y est toujours question de trahison et d'une arme pour se venger : le quatrain qui « est le premier jouet de l'Islandais » (A.S., *Le quatrain qui tue*, 2003 : 244). « Un poème bien inspiré est une vengeance sublime ! » (A.S., *Hammam*, 2003 : 244). *L'homme qui a trahi son nom* parle d'Ahmed Lemzoudi né et élevé à Mzouda, le village le plus pauvre de toute la région de Marrakech. Son obsession : quitter ce lieu natal maudit, ne plus y appartenir, avoir l'air citadin, changer de nom. Le thème de la trahison continue dans *Usurpation* où nous est racontée l'histoire de Razik qui vient de sortir de prison après six années d'enfermement dans des conditions très dures. Or, une fois libéré, lors d'une fête qui dura plusieurs jours, un homme lui crache au visage. « Un crachat en plein visage, c'est une insulte suprême... » (A.S., *Usurpation*, 2003 : 262) qui requiert une « vengeance impitoyable » (A.S., *Usurpation*, 2003 : 263). *L'enfant trahi* raconte l'histoire d'Ala, « un futur martyr » (A.S., *L'enfant trahi*, 2003 : 281) qui a renoncé à une carrière d'ingénieur brillant, à sa terre natale, sa mère, voire même son enfance. La dernière partie du recueil comprend deux nouvelles dont le dénominateur commun est l'amitié dont *Genet et Mohamed* ou *le prophète qui réveilla l'ange* et *Naïma et Habiba*. Dans la première, Tahar Ben Jelloun raconte comment Jean Genet a rencontré Mohamed, seul, désespéré et « recroquevillé sur lui-même » (A.S., *Genet.*, 2003 : 285) dans une rue de la vieille ville de Fès et, tel un prophète, a complètement transformé sa vie en l'emmenant avec lui en France. Dans la seconde, il est question de Naïma, mère de quatre enfants et habitant Londres, qui contracte une sclérose latérale amyotrophique, une maladie incurable. Habiba, la femme qui travaille chez elle et qui est borgne, est pour elle comme une sœur et une amie inséparable. Elle ne quitte plus Naïma, la fait même rire et lui donne tout le support nécessaire pour l'aider à rester forte et à ne pas céder « au chantage de la maladie » (A.S., *Naïma et Habiba*, 2003 :327).

### 3. L'INCARCÉRATION DANS L'UNIVERS BEN JELLOUNIEN

Que l'univers carcéral occupe une place importante dans l'espace de la narration chez Tahar Ben Jelloun, cela ne fait aucun doute. Cet espace caractérisé par l'emprisonnement sous toutes ses formes et la souffrance qu'il engendre se révèle très important à notre étude dans la mesure où il est dénoncé par l'auteur qui est partisan de la libération. Cet aspect sera élaboré au chapitre suivant. Les différents textes de Tahar Ben Jelloun dont *Moha le fou Moha le sage*, *L'enfant de sable*, *La nuit sacrée*, *Cette aveuglante absence de lumière* et *Amours sorcières*, offrent au lecteur divers aspects de l'incarcération ou de l'emprisonnement allant des plus concrets aux plus abstraits dont certains peuvent être généralisés à toutes les sociétés du monde mais d'autres spécifiques à la société maghrébine. Avant de poursuivre notre analyse, nous remarquerons que l'incarcération chez Ben Jelloun est loin de se limiter seulement à l'état de celui qui est enfermé derrière les barreaux comme nous allons le voir dans les différents volets ci-dessous.

#### 3.1. La prison

« Établissement pénitentiaire où sont détenues les personnes condamnées à une peine privative de liberté ou en instance de jugement » (Larousse), la prison est aussi une institution sociale dont le rôle principal serait d'assurer le respect de la loi et de l'ordre public et, éventuellement le bon fonctionnement de la société. La prison renvoie à l'espace carcéral la mieux délimitée sur le plan physique. Dans *Moha le fou Moha le sage*, le fils aîné du patriarche comprend que la grève à l'usine des chaussures est une grève juste mais fait appel à son avocat qui réussit à « trouver les meneurs, à les inculper et à les mettre en prison. » (*MOHA.*, 1978 : 102). Moha est le seul à entendre la voix du jeune militant condamné pour délit d'opinion et qui finit par mourir des tortures qu'on lui inflige en prison. Pour ce qui est de *La nuit sacrée*, Zahra doit purger une peine en prison pour avoir tué son oncle. Dans *Amours Sorcières*, dans la nouvelle *Usurpation*, Razik, leader d'un mouvement marxiste connaît « six années d'enfermement dans des conditions très dures » et est « un des prisonniers politiques les plus connus des années quatre-vingt. » (*A.S.*, 2003 : 259). Mais c'est dans *Cette aveuglante absence de lumière* que

Tahar Ben Jelloun nous présente la prison sous sa forme la plus cruelle qui soit : un « bagne d'où l'on ne sort pas » (CAADL., 2001 : 28). Le tableau de fond du roman n'est autre que la prison de Tazmamart où sont détenus les officiers et soldats ayant pris part au coup d'État du 10 juillet 1971. Nous allons tenter de dégager les caractéristiques principales de la prison dans les paragraphes suivants.

### **3.1.1. La prison : espace vidé de toute humanité.**

Sans prétendre que les romans de Tahar Ben Jelloun soient des romans historiques, nous pouvons penser que les faits qui y sont évoqués sont inspirés de faits réels. Citons ici ce que Laurence Kohn-Pireaux nous dit dans son étude sur Tahar Ben Jelloun :

Nombre de ses œuvres – c'est le cas de *l'Enfant de sable* et de *La nuit sacrée* – se déroulent à l'époque du Protectorat, ou dans la période qui suivit, c'est-à-dire les débuts de l'Indépendance ; période bouleversée et bouleversante, qui correspond à son enfance et à sa jeunesse.<sup>1</sup>

De plus, Tahar Ben Jelloun s'insurge contre toutes les violences historiques subies par les peuples du Maghreb, surtout par ceux qui ne suivent pas le courant général, partagent des opinions différentes de celles de la majorité et qui luttent pour sauvegarder la vérité. Or, la société ne tolère pas la présence de ces derniers et on les arrête parce qu' « ils ne pensent pas comme tout le monde, parce qu'ils sont innocents et qu'ils disent la vérité sans prendre aucune précaution ; parce qu'ils sont nés du désordre » (MOHA., 1978 : 122).

(...) la machine a sa logique ; elle est huilée. C'est une mécanique réglée.  
Quand quelqu'un veut la faire dérailler, c'est lui, et lui seul qui déraille.  
(MOHA., 1978 : 100)

La prison représente la société. N'est-elle pas une institution sociale ? Tahar Ben Jelloun nous la présente comme un espace caractérisé par les ténèbres, la cruauté, la souffrance, la torture, voire même la mort. Et ce à travers le champ lexical de la déshumanisation.

---

<sup>1</sup> KOHN-PIREAU, Laurence, 2000. *Étude sur Tahar Ben Jelloun: l'Enfant de sable, La nuit sacrée*, Ellipses, 6.

Dans « une cage destinée à un **oiseau écartelé** » (MOHA., 1978 : 143) ou « un baigne conçu pour être éternellement dans les **ténèbres** » (*Cette aveuglante absence de lumière*, 2001 : 35) ou encore « **jeté** dans une cave » (MOHA., 1978 : 144), le détenu doit subir la barbarie de ses tortionnaires, des gens vidés de tout sentiment humain, « de vraies **machines**. Rien dans le cœur » (MOHA., 1978 : 109) à l'instar du Kmandar :

(...) ce personnage avait été sculpté dans une matière spéciale, une sorte de **bronze** ou de **métal incorruptible**. Né pour servir, pour exécuter toutes les tâches, des plus ordinaires aux plus atroces. **Pas le moindre sentiment**. Pas le moindre doute. Il recevait des ordres et les appliquait avec la **fermeté du métal**.

(CAADL., 2001 : 65)

Tantôt le tortionnaire est physiquement présent à lui faire des trous dans le ventre jusqu'à ce que la douleur l'emporte « dans une absence longue et profonde » (MOHA., 1978 : 108).

Mon enfant est mort ! entre leurs **mains d'acier** ! la haine l'a assassiné.  
(MOHA., 1978 : 110)

Tantôt le tortionnaire est physiquement absent mais c'est toujours l'enfer que vit le détenu. Tel est le cas dans le roman *Cette aveuglante absence de lumière* où le détenu doit subir « une vengeance à la cruauté infinie (...) la plus terrible des barbaries » (CAADL., 2001 : 106).

Notre corps devait subir sa décomposition petit à petit. Il fallait étaler la souffrance dans le temps, lui permettre de se répandre lentement, de n'oublier aucun organe, aucune parcelle de peau...

(CAADL., 2001 : 21, 22)

### 3.1.2. Dépouillés de tout...

Outre la liberté dont l'individu emprisonné est privé, il y a également d'autres choses qui lui sont très chères qui lui sont enlevées. La réalité carcérale, surtout telle que nous la voyons dans *Cette aveuglante absence de lumière*, est loin de se limiter seulement aux seuls mouvements corporels. Pour que le châtement soit complet, on lui prend de force

son identité qui comprend non seulement son nom mais également son âge, son passé et aussi son avenir. Salim dit : « J'ai perdu mon âge » ou encore « Nous n'avions plus de nom, plus de passé et plus d'avenir » (CAADL., 2001 : 15, 19).

Puis, c'est la lumière, énergie vitale, qu'on enlèvera au détenu pour lui rappeler sa grande vulnérabilité. Cela aussi fait partie du système « basé sur le principe du noir, de cette obscurité insondable, des ténèbres qui (alimentent) la peur de l'invisible, la peur de l'inconnu » (CAADL., 2001 : 62), d'où, bien sûr, le choix du titre du roman.

L'emprisonnement veut dire également renoncer à toutes ses petites habitudes, gestes de la vie quotidienne de la période pré-carcérale. Le narrateur nous dit :

Il fallait renoncer aux gestes simples et quotidiens, les oublier, se dire : « La vie est derrière moi », ou : « on nous a arrachés à la vie » et ne rien regretter, ne pas se lamenter ni espérer. La vie est restée de l'autre côté de la double muraille qui entoure le camp.

(CAADL., 2001 : 25)

Pour ce qui est de la prison de Tazmamart, même les droits fondamentaux de l'homme ne sont pas respectés. Bourras, un des détenus, souffre de constipation et n'arrive pas à éjecter ses excréments. Il supplie les gardes de lui donner un médicament. Ils se moquent de lui. Et Bourras meurt le lendemain, s' « étant tranché l'anus en forçant sur (un) morceau de bois » (CAADL., 2001 : 130).

Et pour porter le machiavélisme à son paroxysme, dépouiller les détenus de la raison en leur faisant subir des cruautés psychologiques extrêmes. A un moment de l'histoire, lorsque les sept derniers prisonniers encore en vie sortent au grand air pour l'enterrement de leur dernier compagnon décédé, ils constatent sept tombes creusées dans la cour. Cette vue engendre la panique et une grande terreur chez les survivants.

### **3.2. La ville : un espace carcéral.**

L'urbanisation occupe une place de choix dans les textes de Tahar Ben Jelloun et non sans raison. Nous y découvrons, en effet, des connotations, positives et négatives, associées à la vie urbaine. Nous nous permettrons ici de souligner particulièrement celle

qui est propre à notre étude : la ville en tant qu'espace carcéral. C'est une des vérités que Tahar Ben Jelloun met en exergue dans son œuvre et que nous découvrons, un peu désillusionnés, derrière les attraits illusoire de la ville à l'instar du progrès, de la bureaucratie ou de la civilisation. Le texte où cette facette est la plus nettement définie est *Moha le fou Moha le sage* où elle est dénoncée, haut et fort, par ceux qui sont marginalisés par les habitants des villes ou encore ceux qui ont, eux-mêmes, choisi de s'affranchir des carcans de la vie urbaine comme Moha ou encore son ami Moché. Pour cette raison précise, l'accent sera mis ici surtout sur ce texte en question.

### **3.2.1. Les pierres « lourdes et humides » de la ville.**

Dans *Moha le fou Moha le sage*, la ville est dépeinte comme synonyme du progrès et, de ce fait, elle devient hostile à tous ceux qui nagent contre le courant. Éventuellement, ces derniers en sont impitoyablement exclus et cette exclusion est symboliquement exprimée par le fait qu'ils habitent majoritairement les périphéries des villes. Mais il est intéressant de souligner le fait que les périphéries sont aussi comprises dans la superficie géographique de la ville. Et, paradoxalement, il semblerait que le sort de ceux qui s'y trouvent soit nettement mieux que pour ceux qui restent à l'intérieur même des villes dans la mesure où ces derniers auraient élu comme domicile un espace carcéral. Nous apprécierons ici la figure de style de la personnification dans la phrase « ceux qui se sont emmurés dans des villas dorées qui tournent le dos à la mer » (*MOHA.*, 1978 : 36). La mer renvoie à la nature et, symboliquement, à son potentiel libérateur. C'est sur les plages que dort Moha et dans *La nuit sacrée*, vers la fin du roman, c'est sur la plage que Zahra trouve, symboliquement, sa libération en accédant à un espace qui échappe aux limites spatio-temporelles. Cela nous rappelle un peu la fin de l'histoire *Hazaran* de J.M.G. Le Clézio du recueil *Mondo et autres histoires* où la petite Alia rallie tous les squatters et, tous ensemble, décident de rejeter la Ville Future pour suivre Martin qui les mène de l'autre côté du fleuve. Le bonheur idéal, Le Clézio le situe de l'autre côté du monde des hommes. Nous y reviendrons ultérieurement, nous contentant ici de montrer le contraste entre la mer et ces « villas dorées », icônes du progrès matériel d'un côté et geôles de l'autre. En vérité, tout ce qui brille n'est pas or. Si les nantis sont, eux,

prisonniers de leurs « villas dorées », les démunis sont, eux, prisonniers de la « pierre ». Dans la diégèse ben jellounienne, la pierre symbolise souvent la matière et la ville est un érigement de pierres. Dans *Moha le fou Moha le sage*, Tahar Ben Jelloun nous présente l'image de la ville déshumanisée et déshumanisante. Ainsi elle reste sourde « aux appels d'un enfant prisonnier des pierres lourdes et humides » (*MOHA.*, 1978 : 20). Apprécier ici l'épithète « lourdes » qui souligne l'aspect de la ville qui pèse sur les opprimés.

La ville moderne, représentation géographique et sociale de l'avenir à l'occidentale, tend à marginaliser la cité traditionnelle, espace des schèmes qui ont dominé dans le passé. Cette dernière devient le haut-lieu de la différence, la marge de la modernité. Passé et avenir se tournent le dos et consomment leur rupture dans l'espace urbain plutôt que d'assurer sa continuité.<sup>2</sup>

En fait, la vérité est que la ville incarcère sournoisement dans la mesure où elle enlève graduellement toute lucidité, à tel point qu'il est difficile de prendre conscience de ses chaînes. Et même s'il arrive à quelqu'un d'en prendre subitement conscience, le plus souvent, il est trop tard pour se libérer. Ainsi, la plupart des citoyens restent « attachés à la pierre ; attachés à la peur » (*MOHA.*, 1978 : 21). La répétition du participe passé « attachés » illustre bien le potentiel d'incarcération de la ville. Et Moha qui voudrait tant les libérer de « l'étang gelé de (leur) quiétude » (*MOHA.*, 1978 : 33) et les sortir de leur aveuglement.

Pourquoi diable vois-je ce que vous êtes incapables de voir ? Peut-être parce que vous êtes trop bien couverts, trop bien emmitoufflés d'habits de laine importés.

(*MOHA.*, 1978 : 21)

Non seulement les efforts de Moha restent vains mais aussi comme il représente une menace pour le bon fonctionnement de la ville, on finira par l'arrêter. Mais qu'importe ? Pour Moha, il vaut mieux être un « fou parmi les pierres » (*MOHA.*, 1978 : 146) que de suivre le courant général.

---

<sup>2</sup> KAMAL-TRENSE, NADIA, 1998. *Tahar Ben Jelloun: l'écrivain des villes*. L'Harmattan, 15.

### **3.2.2. Les conjectures de la bureaucratie.**

Les bureaux faisant partie intégrante de la ville, Ben Jelloun ne manque pas de nous montrer combien ils emprisonnent ceux qui doivent y accéder tout comme ceux qui y sont employés. Quand Moha décide de rencontrer le Directeur de la banque, il se rend compte que « son bureau n' (est) qu'une salle vide où (siège) un mannequin en cire » (MOHA., 1978 : 121). Si la ville déshumanise, le bureau, lui, chosifie l'homme, le ravalant au statut de « mannequin », c'est-à-dire, objet manipulé et à la merci des autres et dépourvu surtout de toute capacité à décider quoi que ce soit pour soi-même, voire même lié pieds et poings. Il remarque aussi qu'on s'y perd « en conjectures et en hiérarchie » (MOHA., 1978 : 121). Par ailleurs, le Directeur confirme les pensées de Moha, disant :

Je suis ici, isolé, entouré de portes et de cuir.

(MOHA., 1978 : 123)

Les participes passés « isolé » et « entouré » révèlent deux caractéristiques inhérentes propres à un espace carcéral dont la première est l'isolement et l'autre l'enfermement. Cet état de choses est très bien exprimé dans les paroles de Moha :

Tu étouffes et tu restes en vie, suspendu au vent.

(MOHA., 1978 : 124)

### **3.2.3. Quand la civilisation dépossède.**

L'espace urbain, c'est aussi l'espace civilisé par excellence, ce qui offre le contraste avec l'espace rural qui est souvent, chez Tahar Ben Jelloun, associé avec l'immobilité, le désespoir et l'ignorance. En effet, dans la nouvelle *L'homme qui a trahi son nom* du recueil *Amours sorcières*, Ahmed remue terre et ciel pour quitter son village, sa tribu des Aït Mzouda, voire même changer de nom sans pour autant y arriver.

Il réalisa qu'il était condamné à vivre et à mourir dans ce lieu immobile, entre ces pierres éternelles (...) sans espoir.

(A.S., *L'homme qui a trahi son nom*, 2003 : 257, 258)

Ce qui est probable c'est qu'Ahmed ignore sûrement qu'il y a un prix à payer pour celui qui veut devenir civilisé. Car la civilisation dépossède et dépouille— encore une autre caractéristique de l'espace carcéral. La prison ne dépouille-t-elle pas un individu de sa liberté, et même de son identité tel qu'on le voit dans *Cette aveuglante absence de lumière ?*

De même, la ville dépossède souvent l'enfant de son enfance, le privant de ses droits fondamentaux et l'obligeant à vivre dans la misère et la tristesse, et surtout en le dépouillant de son innocence et de son rire d'enfant.

Tu me dis que tu as perdu l'enfant que tu étais en devenant civilisé...  
(MOHA., 1978 : 173)

Comme si une des conditions pour devenir civilisé serait de quitter l'enfance définitivement, en sortir et de se débarrasser de toutes les petites habitudes et caractéristiques associées avec l'enfance.

De plus, la civilisation renvoie aussi à un espace rempli de toutes sortes d'interdits. Pour devenir civilisé, il faudrait, par exemple, rejeter son dialecte natal et adopter la langue de la colonisation qui est, dans le contexte maghrébin, le français, même dans les petites choses de la vie quotidienne. Moché, le vieil ami de Moha, le fou des juifs dit :

Ne pas rire trop fort, ne pas parler à trop haute voix, jeter le voile de la discrétion sur les couleurs trop vives, rompre le lien charnel avec la nourriture, ne plus manger avec les doigts, donc emprisonner le plaisir dans une bouche fermée, ne pas dire « Ah », mais le « Aïe » français, poli et neutre, quand on a mal ne plus dire « ima », mais maman, autant d'interdits pour apprendre à ne pas vivre.

(MOHA., 1978 : 116)

A la lumière de cette citation, nous pouvons dire sans ambages que renoncer à des habitudes inhérentes est comme tuer une partie de soi, voire même se séparer d'un membre ou d'un organe vital de son corps.

La ville rend aveugle, dépouille, s'impose, opprime, tuant à petit feu et sournoisement l'individu qui s'y trouve. Il ne serait donc pas inapproprié de la comparer à un tourbillon d'où il est très difficile et même impossible de s'échapper.

### **3.3. Les institutions sociales.**

Dans ce chapitre, nous analysons le potentiel d'incarcération de trois institutions sociales dont la famille, l'Autorité et la justice. Il ne s'agit ici que d'une approche de surface car notre objet d'étude est la libération avant tout et non pas l'incarcération. L'œuvre de Tahar Ben Jelloun ne comprend pas que ces trois institutions sociales mais elles constituent les cibles principales de l'auteur. Nous procédons à une présentation de ces trois institutions, mettant tout à tour l'accent sur les chaînes puissantes avec lesquelles elles emprisonnent l'individu dans la société. Et malheur à ceux qui sont caractérisés par une profonde liberté intérieure à l'instar de Moha ou de Moché ou alors d'Ahmed-Zahra ou du Consul. La société s'impose, impitoyablement et inexorablement, à ce type d'individus car ils font partie de ceux qui refusent de jouer le jeu.

#### **3.3.1. « La famille, je la répudie »**

Sachez, ami, que la famille, telle qu'elle existe dans nos pays, avec le père tout puissant et les femmes reléguées à la domesticité avec une parcelle d'autorité que leur laisse le mâle, **la famille, je la répudie**, je l'enveloppe de brume et ne la reconnais plus.

(E.S., 1985 : 89)

Ces mots, c'est Ahmed-Zahra qui les écrit dans une lettre au correspondant anonyme avec lequel elle partage une relation intime. C'est une société ultra patriarcale que condamne ici Tahar Ben Jelloun dans la mesure où l'individu ne saurait trouver au sein

de ce type de famille de quoi s'épanouir. Si dans *L'enfant de sable*, c'est Ahmed-Zahra qui répudie sa famille, dans *La nuit sacrée*, c'est le contraire qui se passe. Alors qu'elle purge sa peine en prison pour avoir tué son oncle, elle y reçoit la visite de ses cinq sœurs qui se vengent d'elle et l'informent l'avoir exclue de la cellule familiale et l'avoir officiellement reniée. Ce que les sœurs refusent de réaliser, c'est que, comme elles-mêmes, Ahmed-Zahra, malgré le fait qu'elle ait joui des privilèges réservés normalement à un mâle, a aussi été l'objet de manipulation du père tout puissant, Hadj Ahmed Souleïmane. De ce fait, nous pouvons dire qu'elle a été aussi incarcérée par le géniteur. La famille devrait être un espace rempli d'amour mais, au lieu de cela, elle n'implique que responsabilités et obligations familiales à l'instar de Karim qui est obligé de suivre la tradition familiale qui veut qu'il devienne, comme tous les autres hommes de la famille, militaire :

Chez lui, on était militaire de père en fils. Il n'avait pas le choix.  
(CAADL., 2001 : 43)

Cependant, il faut insister sur le fait qu'il faut apprendre à être modéré en amour. Or, Tahar Ben Jelloun dénonce aussi le fait que l'amour, des fois, au lieu de libérer un individu, l'incarcère, ce qui nuit éventuellement aux relations familiales. Dans l'histoire *Mabrouk interprète vos rêves* du recueil *Amours sorcières*, Mabrouk donne l'interprétation suivante à sa première cliente :

Votre mari est souvent absent. Vous concentrez tout sur votre enfant.  
Vous essayez de le retenir, de le posséder parce qu'il est votre unique amour, mais il faut le laisser libre.

(A.S., *Mabrouk.*, 2003 : 79)

Deux jours plus tard, il parlera de nouveau à ses clients de « l'amour mal compris » (A.S., *Mabrouk.*, 2003 : 83), leur disant :

Aimer serait simple si nous n'étions tentés de posséder l'être qui nous intéresse. Or dès qu'on tend les bras pour embrasser et retenir, on étouffe l'être aimé.

(A.S., *Mabrouk.*, 2003 : 83)

Pour ce qui est de la famille, Tahar Ben Jelloun fait aussi la satire de l'institution du mariage. Au lieu d'unir pour le meilleur et le pire, le mariage sépare, isole et emprisonne l'individu. Cet aspect est mis en exergue dans plusieurs nouvelles du recueil *Amours sorcières*. Dans l'histoire *L'amour sorcier*, Hamza, universitaire, marié, puis divorcé vit seul à la retraite.

N'arrivant plus à discuter avec sa femme de musique ni de cinéma, il décida d'en finir et quitta la maison en lui laissant tout. Le divorce eut lieu sans grandes difficultés. Il fut prononcé pour « incompatibilité culturelle et besoin vital de liberté ».

(A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 11)

Que la famille constitue un espace vital pour l'épanouissement général de chacun de ses membres, cela ne fait certes aucun doute. Mais, dans le cas de Hamza, il n'en pouvait plus. Son besoin de revendiquer son droit d'accéder à un espace de liberté est tellement intense que le divorce se révèle la seule issue à sa situation.

Au Maroc, l'individu n'existe pas, on t'envahit, on te prend tout, on te bouscule, on ne te laisse aucun espace de liberté (...) ma belle-famille m'a dévoré...

(A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 15)

Nous terminons ce volet par une citation qui choque à première vue et qui donne à réfléchir sur l'institution sociale du mariage.

Si vous craignez la solitude, ne vous mariez jamais.

(A.S., *La femme de l'ami de Montaigne*, 2003 : 125)

### **3.3.2. Les abus de l'Autorité**

Un des rôles majeurs de l'Autorité est de protéger l'individu et, en même temps, de sauvegarder la loi et l'ordre public. Mais il faut se rappeler que l'Autorité est représentée par les hommes et ces derniers ont des faiblesses dont la tendance de former des préjugés sur autrui et de discriminer. Dans l'histoire *Le suspect* du recueil *Amours sorcières*, nous

ne pouvons nous empêcher de nous demander comment le personnage principal, Mohamed Bouchaïb arrive à vivre en France malgré le fait qu'il soit innocent, qu'il n'ait rien à se reprocher et qu'il soit en règle. C'est seulement le fait d'être un Arabe pauvre, très brun, barbu avec des cheveux frisés qui fait qu'il se fasse « systématiquement contrôler à l'entrée et à la sortie du métro » par les flics ou juger comme « islamiste intégriste » (A.S., *Le suspect*, 2003 : 165, 166). En dépit de son innocence, il ne vit pas une réelle liberté. Il se sent traqué tel un criminel car bien souvent, malgré lui, il joue le rôle de « l'homme standard pour toutes les fouilles » (A.S., *Le suspect*, 2003 : 165).

Dans le roman *Cette aveuglante absence de lumière*, l'Autorité, cette fois-ci maghrébine, finit par emprisonner l'individu. Tahar Ben Jelloun nous présente ce dernier comme un être automate qui n'a absolument aucun droit, aucune liberté. Il est obligé d'exécuter des ordres, sous peine d'être abattu. S'il est vrai que Salim ainsi que ses autres compagnons sont détenus à la prison de Tazmamart pour avoir pris part à un coup d'état, il est aussi vrai qu'ils ignoraient dans quel but ils se rendaient au palais de Skhirate.

Nous étions des soldats que des officiers supérieurs avaient égarés. Nous étions armés par eux et ils nous avaient dit, quelques minutes avant d'arriver à Skhirate « Notre roi est en danger, allons le sauver. »

(CAADL., 2001 : 119, 120)

Le Roi représente également l'Autorité. Or, n'est-ce pas le Roi qui ordonne qu'on tue le commandant Atta qui avait pourtant protégé une femme dans une des chambres du palais alors que ses sous-officiers tentaient de la violer ? La condamnation à mort vient seulement du fait qu'il refuse de donner les noms de ses sous-officiers.

Tu me donnes les noms de ces deux individus et ce soir tu seras chez toi avec tes enfants. Parole d'honneur (...) Tu ne veux pas sauver ta vie. Tant pis.

(CAADL., 2001 : 92)

L'exemple illustre bien l'abus de l'Autorité, voire même la dictature. Dans l'exemple que nous avons donné plus haut tiré de la nouvelle *Le suspect*, nous pouvons dire qu'il s'agit de l'Autorité française et que Mohamed Bouchaïb est Arabe. Mais, que dire de l'exemple de Salim et des autres officiers ? En quoi leur sort est-il meilleur ? A la lumière de ces

exemples, nous pouvons conclure que l'Autorité est loin de jouer son rôle de protecteur comme il se doit. Au contraire, elle incarne l'individu. Le pire, c'est que pour l'Autorité, la fin justifie les moyens. Elle ment, elle nie. Dans *Cette aveuglante absence de lumière*, après que l'Amnesty ait réussi à faire libérer les derniers survivants, l'Autorité y envoie aussitôt des bulldozers dans le but de tout écraser, éliminant ainsi « les traces de l'horreur » (CAADL., 2003 : 232). Le narrateur nous dit :

Ce qui est pire que l'horreur subie, c'est sa négation.  
(CAADL., 2001 : 232)

### 3.3.3. L'injustice de la justice

Rendre justice, c'est cela le but du système judiciaire dans un pays. Or, Tahar Ben Jelloun dénonce les failles d'un système judiciaire qui fait injustice à l'individu qui y a recours. L'ironie ici est que ce système devait reposer sur le fondement même de l'Islam qui ne peut prôner que la justice et non pas l'injustice. Ceci n'existe malheureusement qu'en théorie. C'est que la corruption a déjà infesté tout le système et nous n'ignorons pas que la corruption et la justice ne peuvent cohabiter. Le personnage Nour Eddine de l'histoire *Tricinti* du recueil *Amours sorcières* est le parfait représentant de ce type de système. Chaque fois qu'il se rend au village Mzouda où il n'y a pas d'électricité, c'est pour faire de fausses promesses aux habitants et pour leur escroquer des sommes exorbitantes. Ce même système ne peut faire justice à Malek, ne peut le sauver de la vengeance de Razik qui a décidé de le « réduire à néant » (A.S., *Usurpation*, 2003 : 264). Il lui escroque sa maison par le biais d'une fausse attestation de propriété, répand des rumeurs que Razik, médecin, serait « à l'origine du décès de plusieurs malades qui ont consulté chez (lui) » (A.S., *Usurpation*, 2003 : 269) entre autres. Malek confie l'affaire à la justice sans pour autant l'obtenir.

Le dossier était parti pour un long et poussiéreux séjour dans les tribunaux. L'escroquerie était ficelée avec art. Le vol, les documents, les signatures, la procuration pour la vente, tout était impeccable. À aucun moment le nom de Razik ou de ses frères n'apparut. Malek n'était même pas étonné. Il se disait que tout était possible dans un pays où l'État de

droit n'était pas bien installé, où la corruption était généralisée, où la falsification était possible, où les justes, les gens intègres, pouvaient à tout moment être persécutés et dépouillés de leurs biens.

(A.S., *Usurpation*, 2003 : 268)

Il y a cependant une lueur d'espoir que nous laisse entrevoir Tahar Ben Jelloun. Il s'agit de cette nouvelle « génération obsédée par la justice et la vérité » (*Amours sorcières, Usurpation*, 2003 : 272) dont parle le policier intègre qui fait tout pour aider Malek à coffrer le frère de Razik, « un pervers sexuel » (A.S., *Usurpation*, 2003 : 273).

### **3.4. La condition féminine.**

Un des thèmes les plus importants de l'œuvre de Tahar Ben Jelloun est la condition féminine. Un des aspects primordiaux que nous voyons de la femme maghrébine est d'abord celui de la femme vouée au silence, la femme emmurée, celle qui n'a aucun droit à la parole. L'éducation religieuse qu'on lui a donnée est très simple : soumission et obéissance surtout vis-à-vis des hommes. La mère d'Ahmed-Zahra est un prototype de cet aspect de la femme ainsi que ses sœurs qui lui doivent respect de la même manière qu'elles respectent leur père malgré le fait qu'il / elle soit plus jeune qu'elles. Mais, la femme peut devenir redoutable. Elle peut incarcérer à son tour. Dans certaines situations de l'œuvre de Ben Jelloun, c'est la femme qui piétine, qui domine et qui emprisonne. Nous allons étudier tour à tour ces deux aspects de la femme. Deux aspects contraires certes mais ce qui mérite d'être souligné ici c'est que, dans bien des cas, ce sont des souffrances subies accompagnées d'humiliation qui transforment ces femmes. L'humiliation engendre une haine sourde, le besoin de se venger, de rendre le mal qu'on a subi.

#### **3.4.1. « Femmes emmurées (...) femmes du silence ».<sup>3</sup>**

C'est nettement l'image la plus forte que Tahar Ben Jelloun nous offre de la femme : celle qui n'a pas le choix, qui n'a pas droit à la parole, celle qui doit subir en silence sans jamais se plaindre. Si jamais elle se plaint, nul n'entend ses plaintes sauf quelqu'un

---

<sup>3</sup> BEN JELLOUN, Tahar, 1978. *Moha le fou Moha le sage*, Éditions du seuil, 46.

comme Moha, le fou, le sage, cet archétype qui se fait de plus en plus rare dans une société maghrébine qui change extérieurement dans l'imitation de l'Occident mais qui n'arrive pas à intérioriser les principes fondamentaux de ce modèle. Cette dimension est très présente dans *Moha le fou Moha le sage*, *L'enfant de sable* et *La nuit sacrée*. Bien que le père présente Zahra à la société comme Ahmed, ce dernier reste cloisonné comme dans une prison, prisonnier du destin que trace pour lui le géniteur, prisonnier de son corps qu'il n'arrivera plus à maîtriser à un certain moment parce que la nature prime avant tout. Faut-il rappeler qu'à sa naissance son avis n'avait nullement été sollicité ?

Je m'accroche à ma peau extérieure dans cette forêt épaisse du mensonge.  
Je me tiens derrière une muraille de verre ou de cristal (...) citadelle  
imprenable, mirage en décomposition.

(E.S., 1985 : 69)

Dans *La nuit sacrée*, ses sœurs se vengent d'elle sans prendre ce dernier détail en considération. Par ailleurs, il faut remarquer qu'elles osent se venger uniquement parce qu'elles ont découvert que derrière le frère autoritaire était dissimulé une jeune femme comme elles. Elles n'auraient jamais osé s'en prendre à un frère parce que cela ne relève pas de l'éducation islamique qu'elles ont reçue. Zahra devient ainsi une sorte de bouc émissaire, permettant psychologiquement et symboliquement à ses sœurs de se venger de leur père. Nous pouvons peut-être suggérer l'hypothèse que l'excision qu'elles lui font subir reflèterait un de leurs fantasmes de castration du père, et pourquoi pas des fantasmes de la femme maghrébine en général.

Dans *Moha le fou Moha le sage*, la « vie confisquée » (MOHA., 1978 : 59) de Dada choque le lecteur. Cette « enfant qui ne connut jamais l'enfance », cette « âme étranglée, niée, piétinée » (MOHA., 1978 : 57, 59) est chosifiée dans la diégèse ben jellounienne. Bien que l'esclavage soit aboli, elle est esclave « vendue à réclusion définitive » (MOHA., 1978 : 55).

### 3.4.2. Quand la femme devient une « ogresse des sentiments »<sup>4</sup>.

Tahar Ben Jelloun nous offre aussi, cependant, une image totalement différente de celle que nous venons de voir. D'un côté, nous avons la femme soumise, obéissante, emprisonnée, mais de l'autre côté, la femme qui étouffe, envahit et incarcère. La nouvelle dans laquelle cet aspect est très bien mis en relief, c'est *L'amour sorcier* du recueil *Amours sorcières*. Lorsque Najat rencontre Hamza, elle tombe amoureuse de lui et voudrait bien devenir sa femme. Or, pour Hamza, « une femme c'est le symbole d'un enfermement, une prison » (A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 39) et il n'a « pas l'habitude de ce genre de relation dévorante, envahissante et assez surprenante » (A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 21) dans la mesure où les relations passagères avec d'autres femmes ne durent qu'une semaine ou deux. Hamza finit par ne plus vouloir tolérer cette situation plus longtemps.

On va résister, on va déclarer la fin de l'occupation. À nous la liberté.  
(A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 26)

Le corps de l'homme est ici comparé à un pays sous le joug de l'occupation étrangère et la femme à l'envahisseur. Se sentant « fait comme un rat dans un piège » (A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 27), il suit le conseil de son ami Abdeslam et accepte de rencontrer le *fqih* Haj Brahim. C'est ce dernier qui lui apprend que Najat a eu recours à un sorcier pour ne pas le perdre et le retenir pour elle toute seule. C'est là que Hamza réalise l'ampleur de ce que peut faire une femme, proposant qu'on fasse « une enquête sur le pouvoir occulte, non déclaré, non visible des femmes ! » (A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 28).

Dans *Moha le fou Moha le sage*, sa richesse et le prestige social dont il jouit n'empêchent pas le patriarce de se retrouver entre « les chaînes d'une négresse » (MOHA., 1978 : 98). Dada, dans sa détermination d'avoir sa place dans la famille se tourne vers la sorcellerie et emprisonne le patriarce pour un bon bout de temps. Parfois, il n'est point besoin de pouvoir occulte pour incarcérer l'homme. De par son attitude vis-à-vis de lui, des fois simplement par le silence, la femme s'impose et nuit à son mari. Dans la nouvelle

---

<sup>4</sup> BEN JELLOUN, Tahar, 2003. *Amours sorcières, L'amour sorcier*, Éditions du seuil, 27.

*L'homme absent de lui-même*, nous découvrons une manière de se venger tout à fait originale. Quand la femme de Hassan découvre la relation extraconjugale de son mari avec sa sœur Sakina, elle ne le lui pardonne pas et se venge de lui simplement en l'ignorant et en le rendant invisible. Hassan lui-même nous en parle :

Je brûle de vous faire entrer dans mon ancienne demeure, cette vieille peau ayant enveloppé un corps qui avait tendance à s'absenter ou à se faire avaler par une femme, mon épouse, qui crut se débarrasser de moi en me niant et en me rendant invisible.

(A.S., *L'homme absent.*, 2003 : 90)

Tahar Ben Jelloun, par le biais des personnages tels que Najat, Dada, la femme de Hassan entre autres, nous montre qu'il ne faut point sous-estimer la femme. Il se peut qu'elle soit physiquement plus faible que l'homme mais elle n'est pas dépourvue de la capacité de nuire.

### **3.5. Les chaînes de la fatalité.**

Selon Larousse, la fatalité peut être définie comme cette «force surnaturelle qui semble déterminer d'avance le cours des événements ». Elle occupe une place importante dans la religion, la tragédie et les mythes. Dans la mythologie grecque, la fatalité est représentée sous la forme des trois sœurs Parques Clotho, Lachésis et Atropos. À elles conviennent les tâches respectives de tisser les fils du destin et de les couper au moment de la mort de l'individu. Cette représentation souligne le côté inexorable de la fatalité, la presque absence du libre-arbitre et l'impuissance de l'homme vis-à-vis de la volonté de Dieu à laquelle il ne peut échapper. Nous ne pouvons nous empêcher de penser à Sisyphe, ce roi légendaire de Corinthe condamné dans les Enfers à rouler sur la pente d'une montagne un rocher qui retombait toujours avant d'avoir atteint le sommet. Nous retrouvons de telles situations dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun au centre desquelles se trouve l'homme incarcéré dont tous les efforts en vue de s'échapper sont voués d'avance à l'échec. Vue sous cet angle, la fatalité serait comme une sorte de chaîne qui empêcherait l'homme d'avancer, nuisant ainsi à son épanouissement.

### 3.5.1. Les prisonniers du destin.

À la lumière de notre lecture des textes choisis de Ben Jelloun, il semblerait qu'à partir du moment où l'individu vient au monde, il devient prisonnier du destin d'une façon ou d'une autre. Le fait de naître fille en constitue déjà un exemple. Les sœurs d'Ahmed-Zahra et même sa mère sont prisonnières de leur sort de femmes vouées à l'ignorance ou l'indifférence de la part d'un époux, d'un père ou d'un « frère ». Malgré que le Maghreb soit un état islamique, la naissance de la fille n'est pas considérée comme une occasion de réjouissance, comme un cadeau de Dieu. Elle est accueillie dans la déception, la tristesse et le mépris comme dans le diptyque *L'Enfant de sable - La nuit sacrée* où le père considère le fait d'avoir eu sept filles comme « une malédiction lointaine et lourde (qui pèse) sur sa vie » (E.S., 1985 : 17). Quant à la décision du père de présenter le huitième enfant à la société comme un enfant mâle, elle est déterminante pour Ahmed-Zahra pour ce qui est d'avoir des privilèges non accordés à la fille mais la vérité demeure que lui aussi sera prisonnier de son destin. De même, la vie d'esclave que mène Dada dans le roman *Moha le fou Moha le sage* renvoie à un espace clos d'où il n'y a pas d'issue. Malgré tous les efforts de Dada pour avoir une place dans la famille du patriarce, la menace que Dhaouya arrête d'aller à l'école pour devenir bonniche ne sera jamais écartée. Quant à Ahmed Lemzoudi, le personnage principal de la nouvelle *L'homme qui a trahi son nom* du recueil *Amours sorcières*, malgré tous ses efforts pour changer de nom afin qu'on ne sache pas qu'il est issu de Mzouda, le village le plus pauvre de toute la région de Marrakech, il n'y arrive pas.

(Ahmed) réalisa qu'il était condamné à vivre et à mourir dans ce lieu immobile, entre ces pierres éternelles, dans cette poussière rouge et grise, face à un horizon sans verdure, sans mer, sans espoir. Sa vie était faite et son destin irrémédiablement lié à celui de toute la tribu des Aït Mzouda.

(A.S., *L'homme qui a trahi son nom*, 2003 : 257, 258)

### **3.5.2. Quand l'homme ne maîtrise plus son corps.**

Tahar Ben Jelloun met souvent en scène des personnages chez qui se produit une sorte de rupture entre eux-mêmes et leur corps. Dans *L'Enfant de sable*, quand Ahmed cesse d'incarner la volonté du père pour devenir « sa propre volonté » (E.S., 1985 : 48) et pousser « la logique jusqu'au bout » (E.S., 1985 : 51), il rencontre un obstacle majeur, la maîtrise de son corps qu'il perd peu à peu. Et c'est ce facteur qui va s'accroître de plus en plus jusqu'à lui donner envie de « naître de nouveau » (E.S., 1985 : 111). Quant à Fatima, la cousine épileptique d'Ahmed-Zahra, nous pouvons voir à quel point sa maladie l'emprisonne et combien ses sœurs et frères sont « un peu contrariés d'avoir une sœur qui apporte une fausse note dans un paysage harmonieux » (E.S., 1985 : 74).

Sacrifiée et lasse, elle était une petite chose déposée par l'erreur ou la malédiction sur la monotonie quotidienne d'une vie étroite.

(E.S., 1985 : 74)

Tahar Ben Jelloun nous montre bien l'impuissance de la jeune femme quand « les démons de l'au-delà lui (rendent) souvent visite » (E.S., 1985 : 73), engendrant à chaque fois la fêlure entre son corps et son esprit. Seule dans son univers carcéral, elle doit se débattre contre « des fantômes ou les bras d'une pieuvre invisible » (*L'Enfant de sable*, 1985 : 75). Nous ne pouvons nous empêcher de nous demander pourquoi le choix d'Ahmed se pose sur Fatima comme épouse. Serait-ce parce qu'ils partageraient tous deux quelque chose: la perte de la maîtrise de leur corps ? Dans tous les cas, nous parlerons de fatalité dans la mesure où l'individu finit par se laisser entraîner dans une vertigineuse descente. Tandis que Fatima meurt, selon les différentes versions de l'histoire d'Ahmed, toutes empreintes de pessimisme, il semblerait qu'Ahmed dépérit peu à peu.

### **3.6. Les carcans de l'espace psychique.**

Jusqu'ici nous n'avons décrit que l'incarcération engendrée par des facteurs extérieurs. Mais Tahar Ben Jelloun met également en scène des personnages qui doivent livrer une lutte quotidienne à des geôliers puissants provenant de l'intérieur, de l'espace psychique.

Si nous traitons cet aspect en dernier, c'est que les éléments de cet espace psychique sont plus abstraits et, donc plus difficiles à cerner. Cependant il arrive souvent que les entraves psychiques à l'instar d'un faux Moi ou d'un Sur-Moi pathologique soient plus dangereuses que les entraves provenant de l'extérieur dans la mesure où l'individu incarcéré ne peut voir ceux qui l'acculent au pied du mur. Tandis que dans *Cette aveuglante absence de lumière*, Salim sait parfaitement pour quelle raison on l'incarcère à la prison de Tazmamart et qui sont ceux qui sont derrière son emprisonnement, tel n'est pas le cas pour Ahmed dont la souffrance est intérieure.

Mais la souffrance, celle qui fait des trous dans la tête et dans le cœur, celle-là, on ne peut la dire, ni la montrer. Elle est intérieure, enfermée, invisible.

(N.S., 1987 : 184)

Cette souffrance intérieure est très évidente chez Ahmed, personnage pris dans le filet d'un faux Moi. Le faux Moi est ce Moi aliéné du vrai Moi. Le détournement identitaire et social dont est victime Ahmed fait naître des sentiments contradictoires et un déséquilibre psychologique profond chez lui jusqu'à ce qu'il finisse par devenir cet « être qui ne s'appartient plus » (E.S., 1985 : 107). Incarcéré dans la réclusion, il est « incapable d'amitié et même d'amour » (E.S., 1985 : 67). Ahmed dit :

Je refuse de parler à voix haute tout seul. Mais je m'entends crier au fond de moi-même.

(E.S., 1985 : 100)

Ce cri provenant du tréfonds de son âme, c'est le cri poussé par le vrai Moi d'Ahmed emprisonné dans la geôle la plus profonde de son inconscient.

Dans *La nuit sacrée*, Tahar Ben Jelloun met en scène un autre personnage qui souffre intérieurement. Il s'agit de l'Assise, la sœur du Consul. Ce qui l'incarcère, c'est un Sur-Moi pathologique que nous pouvons définir comme un véritable réseau d'obligations tellement raidies qu'elles bloquent l'épanouissement de l'individu. Possessive vis-à-vis de son frère, l'Assise l'étouffe d'une relation si dévorante que le Consul avoue à Zahra :

Je ne l'ai jamais aimée comme une sœur, mais comme une mendicante qui donne tout ce qu'elle possède pour un peu de chaleur.

(N.S., 1987 : 148)

En fait, l'Assise, personnage rongé par la haine n'inspire que pitié. Par ailleurs, Tahar Ben Jelloun nous dit que « seul l'exercice de la haine protégeait cette femme de la déchéance physique et repoussait la mort » (N.S., 1987 : 100). Elle ne peut réaliser que son véritable ennemi n'est qu'elle-même. Une mauvaise enfance et d'autres épreuves de la vie ont fait d'elle une névrosée dont la survie psychique dépend de son mécanisme de défense. Elle en parle à Zahra :

Je me défends. Et même quand on ne me fait rien, je me défends. C'est une règle de conduite. Ne pas me laisser faire. Être en avance sur les reproches ou les médisances.

(N.S., 1987 : 101)

Nous pouvons trouver dans l'œuvre de Ben Jelloun tout un arsenal de comportements pathologiques. Par exemple, ce besoin de rejeter sa propre faute sur autrui. Dans *L'Enfant de sable*, le père d'Ahmed ne peut envisager la possibilité qu'il soit responsable du fait de ne pas avoir de filles. Ce serait une atteinte à sa virilité. Il rejette constamment la faute sur sa femme, lui disant :

J'ai compris que tu portes en toi une infirmité : ton ventre ne peut concevoir d'enfant mâle.

(E.S., 1985 : 21)

Nous sommes dans l'incapacité d'énumérer tous les types d'incarcération dans la diégèse ben jellounienne. Par ailleurs, notre objet d'étude n'est pas l'univers carcéral lui-même mais les moyens qu'entreprennent les personnages incarcérés pour tenter de trouver une libération quelconque.

#### 4. TAHAR BEN JELLOUN : LE PARTISAN DE LA LIBÉRATION

Né à Fès en 1944, Tahar Ben Jelloun est un des écrivains marocains francophones les plus connus en Europe aussi bien qu'au Maghreb. Beaucoup de ses poèmes, essais et romans ont connu un vif succès à l'instar de *La nuit sacrée* qui a remporté le prix Goncourt en 1987. Il se livre aussi au journalisme et ne peut s'empêcher de dénoncer les violences et les injustices non seulement de l'histoire mais également de l'époque actuelle.

Son activité de journaliste favorise l'élargissement de sa réflexion à toutes les formes d'oppression : problème palestinien, guerre du Liban, famine en Éthiopie.<sup>5</sup>

Tahar Ben Jelloun est un partisan de la libération et c'est à travers la plume qu'il donne parole aux exclus ou victimes des injustices sociopolitiques. Nadia Kamal-Trense nous dit que « ce droit au recouvrement à la parole, donc à la dignité, est de plus en plus revendiqué à l'intérieur de la société marocaine<sup>6</sup> ». Il est intéressant de mentionner ici la coïncidence entre l'année de naissance de l'écrivain et la création du Parti de l'Indépendance, l'Istiqlal. Bien qu'il y ait peu de repères spatio-temporels dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun, nous pouvons y trouver le rappel de certains événements douloureux de l'histoire du Maghreb, surtout à l'époque du Protectorat et de celle qui marque les débuts de l'Indépendance.

Tahar Ben Jelloun s'est insurgé contre les violences et les injustices engendrées par l'Histoire. Nombre de ses œuvres – c'est le cas de *L'Enfant de sable* et de *La Nuit sacrée* – se déroulent à l'époque du Protectorat, ou dans la période qui suivit, c'est-à-dire les débuts de l'Indépendance ; période bouleversée et bouleversante, qui correspond à son enfance et à sa jeunesse.<sup>7</sup>

Mais Ben Jelloun ne s'insurge pas seulement contre les injustices de l'histoire mais aussi contre celles que subissent des oubliés de l'histoire tels que la femme, les enfants des bidonvilles entre autres. Quand nous lisons *Moha le fou Moha le sage*, nous croirions entendre les paroles de Ben Jelloun par la bouche de Moha. En effet, de tous les

---

<sup>5</sup> KOHN-PIREAUX, LAURENCE, 2000. *Étude sur Tahar Ben Jelloun: L'Enfant de sable, La Nuit sacrée*, Ellipses, 7.

<sup>6</sup> KAMAL-TRENSE, NADIA, 1998. *Tahar Ben Jelloun: l'écrivain des villes*. L'Harmattan, 14.

<sup>7</sup> KOHN-PIREAUX, LAURENCE, 2000. *Étude sur Tahar Ben Jelloun: L'Enfant de sable, La Nuit sacrée*, Ellipses, 6.

personnages de l'écrivain, il semblerait que Moha soit plus proche de Ben Jelloun de par ses sentiments de révolte vis-à-vis de l'injustice, de la violence, de l'hypocrisie sociale et de par son aspiration à la libération intérieure. Nous allons voir dans les volets ci-dessous comment Tahar Ben Jelloun exhorte à la libération à travers ses personnages.

#### **4.1. La dénonciation des injustices engendrées par l'histoire.**

Dans plusieurs textes de Ben Jelloun, l'écrivain nous rappelle des événements qui démontrent l'assujettissement des colonisés et les souffrances qu'ils ont subies. Des souvenirs douloureux indélébiles que le peuple maghrébin ne peut oublier. Pour Ben Jelloun, il s'agit de réalités qui ne devraient en aucun cas être acceptées ou tolérées ; l'histoire ne devrait jamais se répéter. Jamais les droits de l'homme n'ont été plus bafoués. Dans *Moha le fou Moha le sage*, Moché, l'ami de Moha, nous fait vivre une scène de violence qui ne peut que choquer.

(Moché) piétinait et tournait sur place autour des morceaux de souvenirs. Un événement revenait sans cesse : les soldats français tirant sur la foule – juive et musulmane – qui manifestait à l'entrée du port. C'était au début du siècle ; l'armée française s'installait dans le pays. Il y eut beaucoup de morts (...) (Moha et Moché) décidèrent de former un groupe « de démente infernale » pour lutter contre l'occupant.

(*MOHA.*, 1978 : 113, 114)

La décision de Moha et Moché d'unir leurs forces pour résister à l'occupation traduit l'attitude de Tahar Ben Jelloun lui-même contre toute forme d'oppression dont la colonisation. Il faut rappeler que l'occupation a toujours été une réalité douloureuse. Elle a toujours été associée au non-respect des droits les plus fondamentaux de l'homme, à la tyrannie, l'humiliation, l'injustice et, pire que tout, la violence, voire même la mort comme nous pouvons le constater dans la citation ci-dessus. Nous découvrons chez l'auteur l'habileté de mêler la réalité à la fiction et ne pouvons nous empêcher de remarquer cette tendance marquée chez lui de rappeler de tels événements chaque fois que sa plume lui en offre l'occasion.

... une des premières exigences de Tahar Ben Jelloun : la dénonciation des violences historiques subies par les peuples du Maghreb, les colonisés, les victimes de nouvelles féodalités nationales, les émigrés.<sup>8</sup>

En effet, l'armée française est souvent pointée du doigt tel que nous le voyons dans *L'Enfant de sable*. À la naissance d'Ahmed, Hadj Ahmed Souleïmane, le père, est tellement heureux qu'il en fait publier l'annonce dans le journal et ajoute les mots suivants : « Cette naissance annonce fertilité pour la terre, paix et prospérité pour le pays. Vive Ahmed ! Vive le Maroc ! » (*E.S.*, 1985 : 30). Comme si le fait de lancer un défi au destin serait un peu comme résister à l'occupant. Par ailleurs, Tahar Ben Jelloun ajoute ce qui suit :

La police française n'aimait pas ce « Vive le Maroc ! ». Les militants nationalistes ne savaient pas que cet artisan riche était aussi un bon patriote.

(*E.S.*, 1985 : 31)

Mais la triste réalité, et c'est ce que cherche à nous démontrer Tahar Ben Jelloun, est que les violences n'ont pas cessé avec l'accession à l'Indépendance. Les membres de l'armée française ont été remplacés par d'autres tyrans dont les partisans de la monarchie et les membres de l'armée militaire et toute une nouvelle situation de dépendance. Citons ici Nadia Kamal-Trense :

En effet, la quête de la libération menée à terme par l'indépendance se trouve confrontée à une nouvelle situation de dépendance : dépendance du peuple vis-à-vis d'un système socio-politique qui s'appuie sur la religion afin de mieux le dominer ; dépendance du travailleur vis-à-vis d'un système économique de type libéral qui perpétue la tradition de domination du possédant sur le dépossédé ; dépendance de la femme vis-à-vis de l'homme alors que pour les besoins de la lutte, elle avait accepté de sortir à l'extérieur de l'espace clos qui lui était traditionnellement réservé et que, une fois l'indépendance obtenue, elle se voit obligée de réintégrer.<sup>9</sup>

---

<sup>8</sup> KOHN-PIREAU, LAURENCE, 2000. *Étude sur Tahar Ben Jelloun: L'Enfant de sable, La Nuit sacrée*, Ellipses, 7.

<sup>9</sup> KAMAL-TRENSE, NADIA, 1998. *Tahar Ben Jelloun: l'écrivain des villes*. L'Harmattan, 14.

Dans *L'Enfant de Sable*, Fatouma, le cinquième des sept conteurs, vieille femme dont la personne est auréolée de mystère, et qui s'identifie à Ahmed, nous fait le récit d'une émeute au cours de laquelle elle reçoit une balle à l'épaule.

Les gosses, tous ces gamins des bidonvilles, renvoyés des écoles, sans travail, sans toit, sans avenir, sans espoir (...) étaient sortis dans les rues, d'abord les mains nues, ensuite les mains pleines de pierres, réclamant du pain. Ils hurlaient n'importe quel slogan...Ils n'en pouvaient plus de contenir leur violence..., des femmes et des hommes sans travail les rejoignirent. J'étais dans la rue, ne sachant quoi penser..., je n'avais pas de raison de manifester avec eux. Je n'avais jamais connu la faim. L'armée a tiré dans la foule. Je me suis trouvée mêlée aux gosses presque par hasard. J'étais avec eux, face aux forces de l'ordre. Je connus ce jour-là la peur et la haine.

(E.S., 1985 : 169)

Que l'armée puisse tirer sur une foule constituée d'enfants et de femmes relève de la pure dictature et, il faut bien le rappeler, ne correspond en aucun cas au message de l'Islam. Par ailleurs, Fatouma raconte que les agents de police ont continué à traquer même les blessés parce que « le principe était de nettoyer le pays de la mauvaise graine pour empêcher de nouvelles émeutes » (E.S., 1985 : 170). De même, Moha nous apprend que les forces de l'ordre auraient arrêté Ahmed Rachid malgré son innocence et l'auraient torturé impitoyablement jusqu'à la mort.

D'ailleurs ce sont les forces de l'ordre qui ont tiré les premières. Les autres se sont défendus comme ils ont pu. Avec des pierres, des haches ou des fusils de chasse. De toute façon, tu n'y es pour rien. C'est-à-dire que si tu étais avec les paysans, tu te serais battu toi aussi. Mais on t'a arrêté un peu pour l'exemple.

(MOHA., 1978 : 107)

Nous attirons l'attention du lecteur sur un dénominateur commun que nous constatons dans les deux cas, c'est-à-dire, celui de Fatouma et celui d'Ahmed : ce sont les forces de l'ordre qui sont les premières à tirer dans la foule. Quant à Salim, le narrateur du roman *Cette aveuglante absence de lumière*, après le coup d'état manqué et le massacre de Skhirat, son incarcération à la prison de Tazmamart devient une lutte pour survivre. Il dit : « Je suis né et mort le 10 juillet 1971 » (CAADL., 2001 : 31). D'un côté, désobéir à ses supérieurs serait comme un suicide et, de l'autre, la conséquence inévitable de

participer à un coup d'état, action hautement criminelle : la prison de la mort lente. Bien que la colonisation ne soit plus qu'un mauvais souvenir du passé, il semblerait qu'elle ait laissé des empreintes profondes qui continueraient à être des chaînes pour l'individu. Voici ce que Salim nous apprend à propos du Kmandar, le chef du camp.

J'apprendrai plus tard que ce Kmandar était le produit brutal et cynique de l'armée française coloniale, celle de l'Indochine, celle qui avait servi au Maroc sous les ordres du général Boyer de La Tour, celui que les Berbères appelaient « Moha ou La Tour », celui qui avait repéré le jeune Oufkir, l'avait formé et présenté au palais.

(CAADL., 2001 : 170)

Et c'est en prison que Salim a tout le loisir de méditer sur le crime perpétré et d'arriver à la conclusion qu'il y aurait toujours des assoiffés de pouvoir qui seraient là pour dominer les plus faibles, donc pour incarcérer.

Tuer le Roi ! Mais à qui cela aurait servi ? Pour le remplacer par une junte militaire ? Des généraux, des lieutenants-colonels, qui se seraient partagé le pouvoir et la fortune du pays ? (...) Ah, la dictature militaire que le commandant A. et son adjudant Atta nous auraient concoctée !

(CAADL., 2001 : 120)

Et pour Tahar Ben Jelloun, il s'agit de dénoncer cet état de choses qui, tant qu'il durerait, empêcherait l'individu de se libérer et de s'épanouir. Et il faut reconnaître que la santé d'une collectivité dépend largement de la santé individuelle.

#### **4.2. Les oubliés de l'histoire.**

Nous avons mentionné plus haut que Tahar Ben Jelloun donne la parole également aux oubliés de l'histoire dont la femme, les enfants des bidonvilles ou d'autres personnages marginalisés par la société. En brossant une peinture des différents types d'incarcération dont sont victimes ces personnages, Tahar Ben Jelloun invite le peuple maghrébin à changer son attitude vis-à-vis de ces personnes et exhorte aussi les victimes de s'affranchir de leurs entraves. Nous reconnaissons en Ben Jelloun un partisan de l'émancipation féminine. L'écrivain milite pour la libération de la femme, qu'elle soit épouse, fille, esclave, célibataire ou divorcée. Il met en scène la fille dont l'enfance a été

saccagée comme la petite Aïcha ou alors la femme-esclave qui est traitée comme une chose et qui n'a aucun droit, ni à la parole ni sur son propre corps à l'instar de Dada. Ben Jelloun permet ainsi aux lecteurs d'entrer dans le monde clos de ces femmes emmurées, muettes, exclues et d'entendre leurs plaintes. L'histoire de Fatouma est celle d'une femme seule, vulnérable et sujette à tous types d'exclusion.

Une femme seule, célibataire ou divorcée, une fille-mère, est un être exposé à tous les rejets.

(E.S., 1985 : 154)

Pour Tahar Ben Jelloun, ces rejets découleraient des impostures et de l'hypocrisie de la société. Tout comme Moha, « la voix des exclus, le poète qui enlève les masques à toute une société » (MOHA., 1978 : 161), l'écrivain dénonce les mensonges sociaux, les préjugés et toutes sortes de discrimination dont la société se rend coupable.

(Moha) citait le prophète Mohammad qu'il admirait beaucoup et continuait de mettre en garde les hommes de ce pays contre les impostures, le mensonge, l'hypocrisie et la brutalité érigés en système ordinaire.

(MOHA., 1978 : 161)

Dans l'histoire *Naïma et Habiba* du recueil *Amours sorcières*, malgré le fait que Naïma soit atteinte de la sclérose latérale amyotrophique, maladie pour laquelle il n'y a pas de guérison, au lieu de s'effondrer, elle fait preuve d'un courage extraordinaire. Non seulement elle tient « tête à la maladie » mais refuse aussi « qu'elle gagne du terrain » (A.S., *Naïma et Habiba*, 2003 : 327). Malgré l'ampleur de son handicap qui se fait de plus en plus sentir, elle refuse de céder au chantage de la maladie.

Le courage c'est surtout le fait d'accepter ce qui arrive. Accepter, ne pas nier, vivre malgré tout.

(A.S., *Naïma et Habiba*, 2003 : 327)

C'est ce courage sans bornes qui affranchit Naïma de son état. Il semblerait que sa maladie peut seulement l'affecter physiquement. Psychologiquement, elle reste forte et encourage même d'autres personnes souffrant de la même maladie qu'elle à y tenir tête. L'Espagnole que Naïma rencontre dans un restaurant, à la différence de Naïma reste

incarcérée dans son fauteuil car c'est son fils qui le lui aurait imposé. Pour lui, ce serait « plus pratique » (A.S., *Naïma et Habiba*, 2003 : 326). L'Espagnole avoue avoir trouvé plus de réconfort en compagnie de Naïma que dans sa propre famille. Ce détail nous montre que même des relations familiales peuvent incarcérer l'individu au lieu de contribuer à son épanouissement. Par le biais de ces personnages, Tahar Ben Jelloun fait un appel à la compassion, à l'amour et appelle l'individu à revoir son attitude vis-à-vis des personnes qui sont marginalisées.

### 4.3. Une écriture non-conformiste.

Tahar Ben Jelloun se révèle aussi à nous comme partisan de la libération dans son choix d'une écriture non-conformiste. D'abord, s'il était resté dans les normes, ce serait peut-être en arabe classique qu'il aurait fallu qu'il écrivît. Choisisant d'écrire en français, Ben Jelloun s'affranchit de ces normes qui obstruent la liberté d'expression.

Le choix de la langue du colonisateur a posé problème à tous les écrivains maghrébins écrivant en français, au lendemain des indépendances au Maghreb. Fallait-il continuer ou renoncer à écrire en français ? Les écrivains marocains de langue française répondirent clairement à cette question avec la création de la revue *Souffles*, en 1966, dont les principaux acteurs étaient Abellatif Laâbi, Abdelkébir Khatibi, Mourad Khéridine, Tahar Ben Jelloun.<sup>10</sup>

Tahar Ben Jelloun collabore, en effet, à la revue *Souffles* de 1968 à 1976, détail qui traduit ce besoin pressant chez lui de se libérer de tout ce qui étouffe l'individu, de tout ce qui pourrait présenter une menace à sa libération. Par ailleurs, écrire en français n'est pas le seul élément qui révèle l'écart que prend l'écrivain par rapport aux normes. Même son style pourrait paraître dérangent car il fallait qu'il trouvât un style approprié pour « mettre en scène des sujets tabous ou des êtres exclus de la société et condamnés à l'errance »<sup>11</sup>. Pour cela, Tahar Ben Jelloun s'est tourné vers la poésie et le langage qu'il

---

<sup>10</sup> KOHN-PIREAU, LAURENCE, 2000. *Étude sur Tahar Ben Jelloun: L'Enfant de sable, La Nuit sacrée*, Ellipses, 10.

<sup>11</sup> KOHN-PIREAU, LAURENCE, 2000. *Étude sur Tahar Ben Jelloun: L'Enfant de sable, La Nuit*

emploie est empreint d'une rare violence. C'est un style qui dérange au préalable, mais quand la diégèse ben jellounienne nous devient plus familière, nous finissons par reconnaître le fait qu'aucun autre style ne conviendrait mieux quant à exprimer l'exhortation de Tahar Ben Jelloun à la libération.

## 5. LES EXCÈS DU MODÈLE MATÉRIALISTE

Pour ce qui est de l'homme moderne, il faut reconnaître que c'est d'abord vers la science et la technologie qu'il se tourne quand il veut se libérer un peu comme la femme moderne qui se tourne vers l'arsenal de l'électroménager pour alléger ses corvées domestiques. Et ceci dû au fait qu'au fil du temps, l'homme est devenu de plus en plus matériel et cette tendance s'est accompagnée simultanément par un éloignement du principe spirituel qui seul constitue la clé de la véritable libération intérieure. René Guénon définit le matérialisme comme suit :

Cet état d'esprit, c'est celui qui consiste à donner plus ou moins consciemment la prépondérance aux choses de l'ordre matériel et aux préoccupations qui s'y rapportent, que ces préoccupations gardent encore une certaine apparence spéculative ou qu'elles soient purement pratiques ; et l'on ne peut contester sérieusement que ce soit bien là la mentalité de l'immense majorité de nos contemporains.<sup>12</sup>

S'il est vrai que la science, la technologie, l'argent entre autres constituants de ce que nous désignerons communément sous l'appellation du « modèle matérialiste » peuvent apporter un certain confort matériel, il est d'autant plus vrai que ce modèle est un véritable piège par excellence. Il ne libère pas ; il incarcère. Il n'apporte pas la lucidité ; il rend l'homme aveugle. Celui qui y a recours finit par se trouver inexorablement réduit à l'état d'esclave. Et ceci nous est démontré clairement dans les textes de Tahar Ben Jelloun. Ce qu'il est aussi fort intéressant de noter, c'est l'accent mis sur l'espace maghrébin qui devient de plus en plus matériel et qui se caractérise en même temps par ce même éloignement du principe spirituel auquel nous avons fait allusion plus haut. Eventuellement, trouver la libération se révèle pour le maghrébin une tâche très difficile, voire même impossible dans la majorité des cas. Dans les différentes parties ci-dessous, nous étudierons tour à tour les aspects du modèle matérialiste, ou plutôt ses excès, que Tahar Ben Jelloun dénonce à travers certains archétypes très spécifiques du monde imaginaire ben jellounien : Moha, archétype du fou-sage, celui de la sorcière, du *fqih* entre autres.

---

<sup>12</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 144, 145.

## 5.1 Les zones d'ombre de la rationalité.

Dans *Amours Sorcières*, plus précisément dans la nouvelle *Homme sous influence*, Tahar Ben Jelloun dénonce les limites de l'esprit scientifique et « les zones d'ombre » de la rationalité à travers les péripéties que connaît le personnage de l'histoire, Anwar qu'on appelle aussi « le Cartésien », professeur d'université spécialisé dans les mathématiques appliquées et la physique nucléaire. Il s'agit d'un homme pour qui « la logique est (le) mode de fonctionnement. La rationalité, sa passion » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 43). Un homme guidé toute sa vie par l'esprit scientifique. Un homme qui refuse de voir au-delà de la science, de la rationalité et du raisonnement logique. C'est ce qui fait de lui un matérialiste dans la mesure où Anwar, qui a sans doute subi une influence occidentale, se cantonne dans son univers caractérisé exclusivement par « l'étude du monde sensible » dont les méthodes « ne sont applicables qu'à ce seul domaine » et sont « proclamées 'scientifiques' à l'exclusion de toute autre, ce qui revient à nier toute science qui ne se rapporte pas aux choses matérielles. »<sup>13</sup> La science dont nos contemporains sont aujourd'hui si fiers est une science exclusivement matérielle, une science de laboratoire qui démontre l'incapacité des modernes à s'élever au-dessus du sensible car ne pouvant concevoir « d'autre science que celle des choses qui se mesurent, se comptent, se pèsent, c'est-à-dire encore en somme, des choses matérielles. »<sup>14</sup> De même, Anwar reconnaît que la science ne permet pas de tout expliquer, « qu'il existe des zones d'ombre, des choses qui échappent à la rationalité » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 49). Mais voyant cette science exclusivement matérielle comme la seule science possible, habitué comme il l'est à admettre « comme une vérité indiscutable qu'il ne peut y avoir de connaissance valable en dehors de celle-là »<sup>15</sup> et tourné du côté de la matière, Anwar finit par se trouver réellement piégé le 9 novembre, jour de ses quarante ans.

Ce jour-là, harcelé par une migraine, en se levant, il marche sur une punaise. Une fois au bureau, sa secrétaire lui apprend que toute l'université est immobilisée par une panne informatique. N'ayant pas sauvegardé ses derniers textes écrits sur son disque dur, il est

---

<sup>13</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 145.

<sup>14</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 148.

<sup>15</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 146.

presque certain qu'ils sont perdus. À midi, lors d'un déjeuner avec Noufissa, une collègue de l'université avec qui il entretient une relation sans passion, cette dernière lui apprend qu'elle a rencontré quelqu'un qui est très amoureux d'elle, qui est prêt à vivre avec elle tout le temps et qu'éventuellement elle doit rompre avec lui. Le lendemain matin, Anwar a la fièvre ; sa femme de ménage le quitte ; au moment de sortir, on lui apprend qu'il y a une fuite d'eau dans sa salle de bains ; au parking de l'université, il trouve un camion garé à son emplacement réservé... Fidèle à son habitude, Anwar essaie de trouver une explication logique à cette curieuse suite d'événements fâcheux mais n'y arrive pas. Ces événements finissent par l'enserrer à tel point qu'il ne puisse s'en affranchir. Il se trouve « bloqué dans quelque chose d'illogique » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 59) et ne peut rien espérer du tout de son « excellente formation scientifique aussi bien française qu'américaine » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 58). Pourtant, il donnerait n'importe quoi pour régler ses problèmes. En fait, Tahar Ben Jelloun nous offre d'abord l'image d'un homme qui ne fait preuve d'aucune ouverture d'esprit dans la mesure où il aurait inconsciemment établi une « cloison étanche entre la religion et les préoccupations ordinaires de (son) existence. »<sup>16</sup> Nous insisterons sur le mot « inconsciemment » car, paradoxalement, il apprend lui-même à ses élèves que « l'intelligence c'est l'incompréhension du monde », qu'« il reste des domaines obscurs, mystérieux, des choses que l'entendement n'arrive pas à expliquer ni à comprendre. » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 63, 64).

Mais, grâce à un de ses étudiants, ingénieur informaticien, cette cloison va graduellement tomber et il découvre la puissance de la spiritualité dont il avait jusqu'ici une parfaite méconnaissance. Quand l'ingénieur lui rapporte son ordinateur qui fonctionne maintenant normalement et qu'Anwar retrouve tous ses textes sur son disque dur, il n'arrive pas à le croire. Et il trouve à peine croyable l'explication que lui donne l'ingénieur:

« Comment avez-vous fait ?

- J'ai ouvert la machine, j'ai vérifié puis changé les éléments qui ont brûlé. Pendant ce temps-là, le muezzin faisait de son côté son travail avec de l'encens, des prières balbutiées et ça a marché.

(A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 55)

---

<sup>16</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 157.

Le muezzin dont il est question s'appelle Bouazza et « il a un pouvoir extraordinaire, il lit des choses, passe de l'encens sur la machine et généralement les choses se remettent à leur place » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 48). Ainsi, Tahar Ben Jelloun dénonce également le fait d'être sous la dépendance de la machine comme une facette de l'état d'esprit matériel. René Guénon dit à ce sujet :

Ce à quoi l'homme moderne a appliqué toutes ses forces, même quand il a prétendu faire de la science à sa façon, ce n'est en réalité rien d'autre que le développement de l'industrie et du « machinisme » ; et, en voulant ainsi dominer la matière et la ployer à leur usage, les hommes n'ont réussi qu'à s'en faire les esclaves.<sup>17</sup>

Quand la machine tombe en panne, l'homme moderne ne peut pas toujours la faire fonctionner à nouveau. C'est la preuve que l'homme n'a jamais tout à fait réussi à dominer la machine, voire la maîtriser. Et cela devient pour lui un problème comme dans le cas d'Anwar qui ne comprend toujours pas comment « des interventions d'ordre religieux ou spirituel ont pu régler un problème strictement technique ! » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 63). Et après mûre réflexion, il décide de rencontrer Bouazza.

J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit, et je pense qu'un homme de science doit s'aventurer aussi dans des lieux où la science a été mise à l'écart. Je ne dis pas mise en échec, mais ignorée et éloignée, c'est tout.  
(A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 67)

Lors de la « consultation », le *fqih* lui apprend qu'il est « sous influence » (d'où le titre de la nouvelle *Homme sous influence*), qu'il a amassé un maximum d'ondes négatives, que son ex-femme essaie de lui jeter des sorts entre autres. Et peu après, Bouazza entreprend petit à petit de « mettre en échec les actions néfastes dont il est l'objet » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 72). Nous apprenons à la fin de la nouvelle que le muezzin est finalement devenu un ami, « quelqu'un avec qui (Anwar) aime discuter des relations entre science et religion. » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 75).

---

<sup>17</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 152.

## 5. 2 L'or « difficile à digérer ».<sup>18</sup>

L' « or » représente ici l'argent, véritable pilier du modèle matérialiste. Recherché, convoité, voire même idolâtré, l'argent est considéré par la grande majorité de nos contemporains comme la clé du confort, de la réussite, du progrès et même du bonheur. L'homme moderne ne peut concevoir le bonheur sans argent ce qui constitue déjà là un symptôme de sa faiblesse mentale. De même, Tahar Ben Jelloun nous révèle l'erreur dans laquelle vit l'homme moderne et les excès du modèle matérialiste car « l'or est difficile à digérer » et, quant à l'homme moderne, il se laisse prendre dans le tourbillon des gains matériels.

D'abord, l'auteur nous montre une conséquence grave du matérialisme de l'homme moderne pour qui l'argent n'est pas une nécessité mais un but, une fin en soi. Au lieu de libérer l'homme de ses problèmes, l'argent l'incarcère davantage. Tahar Ben Jelloun nous offre, par exemple, l'image de la banque comme véritable espace geôlier. La banque, c'est l'espace où l'argent est roi et circule dans tous les sens. Leurré par les illusions de confort et de progrès que fait miroiter l'argent, le Maghrébin se tourne vers la banque pour en emprunter, contractant ainsi des dettes. Ébloui par le scintillement de l'or, il perd toute lucidité et dans la majorité des cas, s'il arrive à sortir de son manque de discernement, il est alors trop tard. Ainsi dans *Moha le fou, Moha le sage*, Moha s'insurge contre la banque qui réduit l'homme à l'état d'esclavage en donnant des prêts et en endettant en même temps.

La banque t'a donné un prêt pour construire une maison. Ta femme aussi travaille. Avec toutes vos dettes, vous êtes devenus des esclaves. Vous êtes tous ligotés...

(*MOHA.*, 1978 : 30).

Il est très curieux et intéressant de noter que ceux qui réussissent à ne pas se faire emprisonner par la banque, donc ceux qui restent libres sont les pauvres. Moha dit à ce sujet : « ...et les pauvres sont de plus en plus libres, car ils n'ont plus rien » (*MOHA.*,

---

<sup>18</sup> BEN JELLOUN, Tahar, 1978. *Moha le Fou, Moha le Sage*. Editions du Seuil, 32.

1978 : 27) et nous ne pouvons nous empêcher de souligner son soulagement de faire partie des pauvres.

Comme on ne prête jamais à ceux qui n'ont rien, je suis tranquille, je n'aurai jamais de dettes.

(*MOHA.*, 1978 : 77).

Moha n'appartient pas à la catégorie de ceux qui se contentent de paroles. Ne craignant rien, il passe à l'action. Il s'installe « en face de l'entrée de la banque, sort sa flûte, joue un petit air grinçant, et au moment où il y a la foule, il tire de sa poche des billets de banque et les déchire un à un méthodiquement, méticuleusement en mille petits morceaux. » (*MOHA.*, 1978 : 90). Son but : dénoncer le matérialisme. Faire ce que personne n'oserait faire :

L'argent n'est rien (...) Quand il tombe entre mes mains, c'est fini, il n'ira plus dans d'autres mains. J'arrête l'argent. J'arrête le cirque...

(*MOHA.*, 1978 : 91)

Puis, Tahar Ben Jelloun nous révèle un autre aspect de l'esprit matérialiste moderne, aspect peut-être beaucoup plus redoutable que ne l'est le potentiel d'incarcération de l'argent tel que nous venons de le voir : le pouvoir destructeur de l'argent. En effet, « des millions d'argent séparent les hommes. L'argent tue. Il tue la vérité. » (*MOHA.*, 1978 : 28). Pire que cela : l'argent éloigne de la spiritualité.

Le mensonge tisse autour de l'homme des mailles qui finissent toujours par l'étouffer. Il n'y a que la vérité et la spiritualité qui puissent permettre à l'homme d'accéder à la véritable liberté intérieure. Mais, aveuglé par l'argent, l'homme moderne se fait l'avocat du diable et n'éprouve aucune hésitation à vendre sa conscience et son âme au mensonge, choisissant ainsi avec beaucoup d'élégance et de prestige sa prison. Seul celui qui sait résister à l'emprise de l'argent arrive à conserver toute sa clairvoyance à l'instar de Moha. Ce dernier, témoin de la dégénérescence de l'homme moderne, remue terre et ciel pour que celui-ci prenne conscience des chaînes qui l'entravent et qui l'éloignent, lentement mais sûrement, de la vérité. Il se rend souvent à la BDI (Banque de l'Indépendance) pour dénoncer l'obsession des millions d'argent, l'argent qui fera perdre « la nuance et le goût de l'herbe » (*MOHA.*, 1978 : 29), l'argent qui donne la fièvre et une

« diarrhée fiévreuse ». Moha explique que l'argent crée plus de problèmes qu'il n'en résout, ainsi incarcérant plus qu'il ne libère.

Vous êtes inconscients. Vous ne connaissez rien de la vie. Vous êtes là à compter l'argent des autres. Dans un linceul de **résignation**. Mais moi, je vois tout. Je vois loin. Toi par exemple, si tu continues comme ça, tu auras une **bosse** dans le dos, et ta femme partira avec ton cousin le contrebandier. Et toi, si tu ne t'arrêtes pas à temps, le gros féodal te montera comme une monture, **comme une bête**. Il te donnera ses babouches à **lécher**... peut-être qu'à l'occasion il en profitera pour sodomiser ta femme... et tu baveras.

(MOHA., 1978 : 30)

Toutes ses tentatives seront vaines car cette même dégénérescence dont nous venons de parler a atteint des proportions si alarmantes que celui qui invite à la vérité est vu comme ne pouvant être qu'un fou. C'est ainsi que l'argent a apporté une transformation grave au sein de la société maghrébine : l'homme traditionnel savait reconnaître la sagesse derrière la folie. Or, l'homme moderne ne voit que le masque de la folie et rien d'autre. Et dans de telles conditions, comment nourrir l'espoir de se libérer ?

### 5.3 Le pouvoir qui « rend fou ».<sup>19</sup>

Un autre corollaire de l'attitude matérialiste qui prédomine aujourd'hui est le pouvoir et les abus qu'en font ses détenteurs. Nous ferons ressortir ici le contraste entre le pouvoir temporel et l'autorité spirituelle. Faire appel au pouvoir temporel comme moyen de libération est un leurre qui satisfait la majorité de nos contemporains. La preuve : la corruption qui s'est bel et bien installée dans la plupart des systèmes gouvernementaux de par le monde. Or, le pouvoir temporel ne peut qu'emprisonner l'homme moderne car il ne peut se constituer que d'ouvertures vers le bas, l'abaissant et lui, fait assez contradictoire, continue de nourrir l'illusion de s'élever par-dessus des masses. Quant à l'autorité spirituelle, elle seule renferme le secret de la pierre philosophale de la libération intérieure.

---

<sup>19</sup> BEN JELLOUN, Tahar, 1978. *Moha le Fou, Moha le Sage*. Editions du Seuil, 124.

L'argent est étroitement lié au pouvoir. L'avoir permet d'accéder au pouvoir. Ce pouvoir temporel, n'ayant pas d'autre objet que la matière, reste strictement matériel. Et comme nous pouvons appeler la civilisation moderne une civilisation quantitative, l'homme moderne est obsédé par la quantité au détriment de la qualité. Cette obsession est telle que nous pouvons dire que le pouvoir « rend fou » selon l'aveu même du directeur à Moha (MOHA., 1978 : 124). Ici, la folie n'a rien de la sagesse mais elle est empreinte d'avarice qui, rappelons-le en passant, constitue un des sept péchés capitaux du christianisme. A ceux qui estimeront qu'il est ici déplacé de parler du christianisme, nous rappelons que notre approche est une approche métaphysique et que la métaphysique est la connaissance spirituelle par excellence qui ne connaît pas de barrières religieuses. Cette même connaissance spirituelle est la quintessence de toutes les religions, de toutes les doctrines entre autres. Si nous revenions à ce que nous disions ultérieurement, nous voyons bien jusqu'à quel point le pouvoir rend fou dans *Cette aveuglante absence de lumière*. Quand Salim, le narrateur, participe à un coup d'état sans en avoir été informé, il ne fait qu'exécuter des ordres dans la mesure où il est impuissant devant ceux qui aspirent au pouvoir. Rappelons que le pouvoir par excellence est ici représenté par le roi. Salim dit :

Je n'ai pas désobéi. (...) J'étais censé exécuter les ordres de mes supérieurs. J'aurais pu refuser de suivre les autres. Une rafale de mitraillette m'aurait sans doute éliminé.

(CAADL., 2001 : 111).

Plus tard, une fois à la prison de la mort lente, Salim perd le sens de cette tragédie. Il réfléchit.

Tuer le roi ! Mais à qui cela aurait servi ? Pour le remplacer par une junte militaire ? Des généraux, des lieutenants-colonels, qui se seraient partagé le **pouvoir** et la fortune du pays ? (...) Ah, la **dictature** que le commandant A. et son adjudant Atta nous auraient concoctée ! Je les connaissais bien. Je suis bien placé pour le savoir et en parler.

(CAADL., 2001 : 120).

Nous voyons ici clairement un homme victime de cette lutte entre la monarchie et le régime militaire qui veut accéder au pouvoir. Victime, car il séjourne désormais en enfer dans le « cimetière clandestin » de Tazmamart (CAADL., 2001 : 32).

Pour Moha, il est clair que le pouvoir et la brutalité vont de pair. Il dit : « Ils ont tout. L'argent et la force. L'argent et la brutalité. Ils n'ont pas honte. D'ailleurs ils sont partout » (MOHA., 2001 : 30).

Du point de vue matérialiste, tous les moyens sont bons s'ils conduisent au pouvoir. L'argent donne le pouvoir, permettant ainsi à l'homme moderne de gravir les échelons et de toiser ceux qui se trouvent au-dessous de lui, les traitant d'inférieurs. Ainsi, le pouvoir financier est responsable de l'emprisonnement de l'homme moderne dans ses profondes bassesses. Dans *Moha le fou, Moha le sage*, l'argent donne au patriarce le pouvoir d'acheter une esclave noire qui s'appelle Dada. « Esclave, elle appartenait entièrement au maître » (MOHA., 1978 : 54).

Cet homme avait tous les droits sur elle, la vie comme la mort, la vente comme l'achat, la répudiation comme tous les désirs innombrables. Dada devait se soumettre ou mourir. (MOHA., 1978 : 55) Mais, le patriarce ne finit-il pas par éveiller chez Dada le désir de le tuer ? Cette « enfant qui ne connut jamais l'enfance » (MOHA., 1978 : 57) n'aura-t-elle pas recours à la sorcellerie ? Ainsi, le patriarce sombre dans la folie et l'ordre des choses dans la grande maison sera pendant longtemps perturbé. Nous ne nous attarderons pas sur la question de sorcellerie. Nous y reviendrons en temps et lieu.

Nous pouvons dire que le pouvoir temporel ne peut affranchir les individus. Il les rend « mesquins dans (leurs) calculs, petits dans (leurs) projets, nuls dans (leurs) ambitions. » Ils restent « attachés à la pierre ; attachés à la peur. Sans honte. Sans capacité de rire et de danser » (MOHA., 1978 : 21). Le pouvoir dont nous parlons n'a rien de spirituel et la soif du pouvoir temporel caractérise le monde en décadence aujourd'hui, ce qui est certes un trait de sa faiblesse. Citons ici René Guénon :

Si l'on veut se convaincre encore davantage de cette vérité, on n'a qu'à voir le rôle immense que jouent aujourd'hui, dans l'existence des peuples comme dans celle des individus, les éléments d'ordre économique : industrie, commerce, finances, il semble qu'il n'y ait que cela qui compte, ce qui s'accorde avec le fait déjà signalé que la seule distinction sociale qui ait subsisté est celle qui se fonde sur la **richesse matérielle**. Il semble que le **pouvoir financier** domine toute politique, que la concurrence

commerciale exerce une influence prépondérante sur les relations entre les peuples.<sup>20</sup>

#### 5.4 Le progrès : un mirage.

Selon le dictionnaire Larousse, le progrès est le « développement de la civilisation ». Le mot « progrès » est sur toutes les lèvres sans jamais être mis en question. De quel type de progrès faut-il parler ? Avec l'influence de l'Occident et encore d'autres facteurs, n'y a-t-il pas eu éloignement du principe spirituel ? Dans la doctrine hindoue, ce que nous appelons le progrès a lieu dans la période du chaos, le *Kali-Yuga*, l'âge de fer. Même si nous devons traiter le mot « progrès » dans son acception purement matérielle, comment parler de progrès quand l'homme a donné toutes les preuves d'avoir pu déclencher des forces, grâce au progrès scientifique et technique, qu'il n'a pas ensuite su maîtriser ? Tels sont les différents aspects de la question que nous allons développer ci-dessous afin de démontrer que le progrès n'est qu'un mirage, un mot qui fait plaisir à l'ouïe mais qui reflète le contraire de ce qu'il veut faire croire : une dégénérescence évidente dans tous les domaines. Dans tous les cas, une chose reste certaine : le progrès est comme un tourbillon dans lequel l'homme s'est laissé naïvement prendre. Par ailleurs, pour ce qui est de la société maghrébine, Nadia Kamal-Trense nous dit que « la modernisation, corollaire de la colonisation, introduit de nouvelles données qui déstabilisent des sociétés traditionnelles prises de vitesse par le temps de la modernité<sup>21</sup> ».

D'abord si nous essayons simplement de cerner ce à quoi renvoie l'expression « devenir civilisé », nous serons vite désillusionnés. À l'ère de la machine et de la robotique, cela impliquerait d'abord la perte de l'intelligence. René Guénon dit à ce sujet :

Dans tout cela, il ne reste **aucune place à l'intelligence**, sinon en tant qu'elle consent à s'asservir à la réalisation de fins pratiques, à n'être plus qu'un simple instrument soumis aux exigences de la partie inférieure et corporelle de l'individu humain, ou, suivant une singulière expression de

---

<sup>20</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 153, 154.

<sup>21</sup> KAMAL-TRENSE, Nadia, 1998. *Tahar Ben Jelloun: l'écrivain des villes*. L'Harmattan, 14.

Bergson, « **un outil à faire des outils** » ; ce qui fait le **pragmatisme** sous toutes ses formes, c'est l'indifférence totale à l'égard de la vérité.<sup>22</sup>

Il faut faire ressortir ici que l'intelligence n'a rien à faire avec ce que le progrès a appelé le QI (quotient intellectuel). Il s'agit ici de l'intellect pur et de l'intuition subtile que l'homme moderne a perdus avec le soi-disant progrès. Malheureusement, ce n'est pas sa seule perte. Il a perdu beaucoup de son humanisme. L'Indien, un autre exclu, ne dit-il pas à Moha : « Enfant, je savais donner ; j'ai perdu cette grâce en devenant civilisé... » (*MOHA.*, 1978 : 174). Pire. L'homme moderne a perdu son bonheur, voire même son équilibre. S'il dispose, d'un côté de moyens de communication plus rapides, de l'autre il a une vie plus agitée, beaucoup plus compliquée et déséquilibrée.

Le **déséquilibre** ne peut être la condition d'un véritable bonheur ; d'ailleurs, plus un homme a de besoins, plus il risque de manquer de quelque chose, et par conséquent d'être **malheureux** ; la civilisation moderne vise à multiplier les besoins artificiels, et, comme nous le disions déjà plus haut, elle créera toujours plus de besoins qu'elle n'en pourra satisfaire, car, une fois qu'on s'est engagé dans cette voie, il est bien difficile de s'y arrêter, et il n'y a même aucune raison de s'arrêter à un point déterminé.<sup>23</sup>

Dans *Amours Sorcières*, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer quelque chose de très curieux. Nombreux sont les personnages dont la vie est caractérisée par un certain succès au niveau professionnel mais un déséquilibre profond au niveau de leur vie relationnelle. Hamza, cet universitaire à la retraite et Anwar, ce professeur d'université spécialisé dans les mathématiques appliquées et la physique nucléaire sont tous deux divorcés. Hassan, cet expert-comptable dans une société de porcelaine, n'est pas heureux avec sa femme. Dans *La femme de l'ami de Montaigne*, la femme explique que la cause de l'échec de son mariage est Montaigne qui « avait élu domicile dans (leur) propre maison » car son mari éprouvait pour son œuvre une passion « obsessionnelle » (*A.S., La femme.*, 2003 : 124) à tel point qu'il avait fini par devenir « indifférent à tout ce qui n'était pas Montaigne » (*A.S., La femme.*, 2003 : 125). Salem, lui, est un avocat extrêmement jaloux. Il semblerait que le bonheur soit un élément manquant dans les nouvelles du recueil. Pouvons-nous donc parler de progrès quand le bonheur est lui-

---

<sup>22</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 151, 152.

<sup>23</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 161, 162.

même absent ? Raison pour laquelle le narrateur dans *Ils s'aiment* reste ébahi devant le bonheur d'Omar et d'Asia, amour qui, dit-il, « a survécu aux vicissitudes de la vie quotidienne ! » (A.S., *Ils s'aiment*, 2003 : 112). Tahar Ben Jelloun montre bien cette conséquence fâcheuse du matérialisme dans ses textes : le bonheur devenu comme une perle rare dans la vie de l'homme moderne. Dans *Moha le fou, Moha le sage*, Tahar Ben Jelloun établit un lien étroit entre la pauvreté matérielle et le bonheur. Moha ne dit-il pas : « Et pourtant je suis pauvre...Mais je sais rire. » (MOHA., 1978 : 24). Le plus important à retenir ici c'est que tant que le progrès apporterait le déséquilibre dans la vie de l'homme moderne, ce dernier ne pourrait jamais y avoir recours pour se libérer.

L'influence occidentale constitue un facteur très important du progrès dans la mesure où elle met beaucoup l'accent sur le « devenir », sur l'action tandis que l'Orient met davantage l'accent sur la contemplation. L'homme moderne est un être jamais satisfait, il est assoiffé de changement. La société maghrébine telle qu'elle est dépeinte dans les textes de Tahar Ben Jelloun en est une basée de plus en plus sur le nombre, la quantité. Dans *Moha le fou, Moha le sage*, le fils du patriarche dit : « Nous sommes un peuple de progrès grâce à l'Occident ! » (MOHA., 1978 : 70). L'influence occidentale constitue aussi une facette absurde du progrès car elle implique souvent l'instauration d'habitudes absurdes.

Le fils aîné allait fêter son premier milliard. Il ne savait pas que ça se fêtait.  
C'est une habitude récemment instituée par l'aristocratie des hommes  
d'affaires qui jonglent avec les chiffres et les hommes.

(MOHA., 1978 : 96).

Ce qui est très intéressant dans *Cette aveuglante absence de lumière*, c'est que Salim, le narrateur, se trouve « dans un baignoire conçu pour être éternellement dans les ténèbres. » (CAADL., 2001 : 35). Le baignoire renvoie ici à un espace restreint, hors de la portée de l'influence occidentale, du progrès, du devenir ou de l'action. Si Salim réussit à faire partie des seuls survivants, c'est seulement parce qu'il aura compris que sa seule chance, c'est de se détourner de l'action, de s'adonner à la contemplation. Nous en parlerons davantage ultérieurement.

Il est bon de mettre en relief le fait que le progrès matériel des uns éveille souvent la convoitise, la jalousie, la cupidité et la rivalité chez les autres et ceci constitue un danger de taille. René Guénon dit :

La matière, nous l'avons déjà dit bien des fois, est essentiellement multiplicité et division, donc source de luttes et de conflits ; aussi, qu'il s'agisse des peuples ou des individus, le domaine économique n'est-il et ne peut-il être que celui des rivalités d'intérêts.<sup>24</sup>

Dans *Amours Sorcières*, plus particulièrement dans la nouvelle *Hammam*, cet aspect du progrès est dénoncé.

Nos anciens avaient plus d'éducation et de culture. Nous constituions une société harmonieuse et paisible. Le temps et le progrès ont tout chamboulé.

(A.S., *Hammam*, 2003 : 232).

Le narrateur est victime de la jalousie, décrite dans le texte comme étant « la maladie la plus labyrinthique qui soit » (A.S., *Hammam*, 2003 : 237), de deux jumeaux jaloux de son progrès. Parce qu'il aurait « réussi à (se) faire une place là où ils ont échoué, là où ils rêvent d'être ; (son) existence les gêne car elle prouve leur médiocrité et leur incompetence. » (A.S., *Hammam*, 2003 : 213).

A la lumière des aspects du progrès analysés ci-dessus, nous pouvons voir, en effet, que le progrès est un mirage dans la mesure où il est purement matériel et n'a rien à faire avec la connaissance authentique, avec la spiritualité. Ainsi, si nous devons comparer le bien et le mal qu'il engendre, nous devons sans hésitation tourner le dos à ce type de progrès. Si le pouvoir « rend fou », le progrès, lui, abêtit.

## **5.5 Quand le béton expulse.**

Nous pouvons considérer le phénomène de l'urbanisation comme un aspect du modèle matérialiste dans la mesure où il y a éloignement de la nature, donc perte de l'humanisme à un certain point. Et les régions urbaines, y compris les grandes métropoles ou

---

<sup>24</sup> GUÉNON, René, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard, 155.

mégalopoles représentent par excellence le matérialisme à son plus haut degré car y sont concentrées les masses humaines caractérisées par une tendance matérialiste très marquée. Dans *Moha le fou, Moha le sage*, le substantif « béton » est employé pour symboliser la ville et le matérialisme. En fait, le phénomène de l'urbanisation symbolise clairement le fait de renoncer au spirituel et de se tourner vers le matériel. Mais l'espace urbain, étant un espace restreint, finit par constituer un cercle fermé, un espace carcéral où c'est le béton et la loi du plus fort qui règnent.

Donc, si la ville est synonyme du progrès matériel car c'est là que se concentre la grande majorité des transactions économiques, commerciales, politiques entre autres, elle ne peut qu'accepter ceux qui peuvent suivre le courant. Quant à ceux qui nagent contre le courant à l'instar des marginaux, des hommes et enfants pauvres, ils sont impitoyablement expulsés de la ville. Moha ne dit-il pas : « Le béton m'a expulsé » (*MOHA.*, 1978 : 23) ? Bannis de la ville, ils sont obligés de vivre à la périphérie des régions urbaines ou dans des bidonvilles.

La ville, depuis qu'elle s'est enrichie, **a vomi** les hommes **pauvres** qui se sont retrouvés dans la **périphérie** de la vie.

(*MOHA.*, 1978 :26)

Tahar Ben Jelloun décrit le bidonville comme une terre « semée d'enfants inadaptés à la vie (et qui sont) de la poussière et du zinc » (*MOHA.*, 1978 : 83). Le bidonville doit son existence à la perte d'humanisme dont nous avons parlé plus haut, représente une ségrégation évidente et « est une brutalité faite à des hommes séparés de la vie » (*MOHA.*, 1978 : 49). Cependant, vu sous un autre angle, le bidonville renvoie à un espace de libération tandis que la ville un espace carcéral. Et le plus drôle, c'est que la ville s'est fait son propre geôlier. N'est-ce pas elle qui aurait élevé un mur pour se séparer de ceux qu'elle considère comme des exclus ?

Ville qui tourne le dos à la mer (...) ville suspendue, reliée par un fil à l'Occident. Ils ont élevé un mur, **un mur très haut**, pour cacher les baraques de mes enfants, les pauvres, les nus, les oubliés.

(*MOHA.*, 1978 : 36)

En fait, une fois que les individus choisissent de vivre en ville, donc loin de la nature et loin des arbres, ils deviennent malades et la ville leur enlève toute clairvoyance. Et la ville ne réalise pas qu'en fait elle rend un grand service aux exclus en les expulsant. Elle n'expulse pas mais elle libère. Les gamins des bidonvilles n'ont « de comptes à rendre à personne » et sont aussi légers que des moineaux. (*MOHA.*, 1978, 77)

Pour conclure ce chapitre, nous pouvons dire que le modèle matérialiste, ce auquel l'homme moderne a recours pour se libérer comprend trop d'ouvertures vers le bas et non vers le haut. Or, la libération de l'individu ne peut venir que d'en haut. Espérer quoi que ce soit de la science, de la technologie, de l'argent, du pouvoir, du progrès ou encore de la ville entre autres constituants du modèle matérialiste serait une vaine attente. C'est comme si l'individu s'enfermerait lui-même dans une cellule qu'il aurait lui-même choisie.

## 6. LES LIMITES DU MODÈLE PSYCHOLOGIQUE

De plus en plus nombreux sont les partisans de la psychologie, la psychanalyse ou la psychiatrie qui soutiennent avec force que les divers moyens de psychothérapie auxquels ont recours les spécialistes des dites sciences constituent le moyen d'accéder à la libération intérieure par excellence. Or, il s'agit ici d'une opinion erronée. Le modèle psychanalytique, tout comme la psychologie en général ou encore, la psychiatrie, comprend un système assez clos, donc limité. Ben Jelloun nous le confirme dans les textes qu'il écrit comme dans *Moha le Fou Moha le Sage* et *Amours sorcières*. Il est ici fort intéressant de souligner le fait que, bien qu'il ait fait une thèse en psychologie, Ben Jelloun n'hésite pas à dénoncer les méfaits de la psychologie. Dans *Moha le Fou Moha le Sage*, quand on amène Moha dans le bureau du jeune médecin psychiatre, l'auteur fait une critique de la psychiatrie si bien que rien qu'à entendre la conversation qui se déroule entre Moha et le médecin, nous avons l'impression que c'est Moha qui a l'esprit sain et que ce soit le psychiatre qui est malade. Nous nous sommes inspirés du contenu de cette conversation que nous allons analyser pour démontrer les lacunes du modèle psychologique, plus particulièrement psychothérapeutique en tant qu'élément libérateur.

### 6.1 L'attitude matérialiste des psychologues.

Dans *Le Règne de la quantité*, plus précisément dans son chapitre sur *Les méfaits de la psychanalyse*, René Guénon dit :

Il est d'ailleurs à remarquer que, par une étrange incohérence, ce maniement d'éléments qui appartiennent incontestablement à l'ordre subtil continue cependant à s'accompagner, chez beaucoup de psychologues, **d'une attitude matérialiste**, due sans doute à leur éducation antérieure, et aussi à l'ignorance où ils sont de la véritable nature de ces éléments qu'ils mettent en jeu...<sup>25</sup>

Ainsi, les paroles du jeune médecin psychiatre chargé de soigner Moha sont empreintes de cette « attitude matérialiste ». Tandis que Moha lui parle d'un « monde propre, haut dans la beauté de signes et des couleurs, (d') « un monde pur » (*MOHA.*, 1978 : 148), il

---

<sup>25</sup> GUÉNON, René, 1945. *Le règne de la quantité*, Editions Gallimard, 222.

le ramène brutalement à des éléments matériels en lui disant : « Dis moi ; comment t'appelles-tu, quand et où es-tu né ? » (*MOHA.*, 1978 : 148).

Par ailleurs, il semblerait nettement que les méthodes thérapeutiques qu'il utilise, à l'instar de l'isolement de son patient, des électrochocs ou encore des médicaments tels le Droleptan-Largactil-Haldol qu'il prescrit à Moha, relèvent purement des méthodes matérialistes puisqu'elles sont, avant toute chose, corporelles. Moha va tenter, voire même l'exhorter, à ne pas les lui prescrire. « Comprends-moi, » lui dit-il « et ne me donne rien » (*MOHA.*, 1978 : 150). Mais à la lumière de la conversation entre les deux, la question de médicaments est, pour le jeune psychiatre, une compulsion plus qu'une nécessité. D'où la critique formulée à son égard par Moha : « Vous êtes tous sourds, petits mécaniciens du savoir et des études européennes » (*MOHA.*, 1978 : 153).

Au cours de la conversation entre Moha et le médecin, un changement fort intéressant s'opère : au début Moha offre des réponses plutôt longues et caractérisées par un langage hautement symbolique complètement hors de la compréhension du psychiatre aux questions brèves et mêmes lapidaires de ce dernier. Mais au fur et à mesure que la conversation se fait, c'est Moha qui commence à faire parler le médecin. C'est à travers la bouche même du médecin que nous apparaît son appétit évident pour les gains matériels. En fait, il voudrait faire comme son cousin, un pharmacien de métier.

Depuis qu'il s'est installé dans sa pharmacie – elle s'appelle en plus « Pharmacie populaire » - il a amassé **beaucoup d'argent**. Il a un ami médecin installé en face. Ils s'envoient les clients. Pas de pitié.

(*MOHA.*, 1978 : 154)

Il ne s'agit ici que de quelques aspects de l'attitude matérialiste du jeune psychiatre dont il est question dans *Moha le Fou, Moha le Sage*. A la critique éventuelle qu'il n'est pas correct d'employer un mauvais exemple pour l'étendre à tout le corps des spécialistes de la psychologie, la psychanalyse ou la psychiatrie, nous pouvons répondre que, malheureusement, telle est la tendance dominante dont ce jeune médecin psychiatre n'est que le prototype. Sans nier le fait que certains spécialistes prennent sincèrement leur mission de soigner leurs patients à cœur, en fait c'est le paradigme même qui est malade

dans la mesure où il est limité et ne peut offrir à l'individu sa liberté intérieure. Nous y reviendrons un peu plus tard dans ce même chapitre.

## 6.2 Les geôles de la psychiatrie.

Tahar Ben Jelloun, à travers son personnage Moha, dénonce également l'illusion, l'aveuglement ou alors, la naïveté de certains psychologues qui sont convaincus d'être en train de faire du bien et d'aider les autres. En fait, il n'en est rien. Le psychiatre dans *Moha le Fou, Moha le Sage* pratique certaines méthodes, bien persuadé de la bienfaisance de leurs résultats. « ...je veux t'aider, » (MOHA., 1978 : 150) dit-il à Moha qui lui répond quand le médecin lui demande où ils sont : « Un terrain neutre où on fait mal aux gens avec de l'électricité dans la tête et où on leur dit que c'est pour leur bien » (MOHA., 1978 :151). De plus, pour le jeune psychiatre, Moha serait un de ces « fous dangereux » (MOHA., 1978 : 153) qu'il faut garder à l'asile dans le but de « **protéger** le citoyen » (MOHA., 1978 : 153).

En réalité, Moha est, à ses yeux, un marginal visiblement heureux et libre, donc l'objet d'une envie mais surtout d'une grande hostilité de la part de la société matérialiste. Il est malheureux de voir que le jeune psychiatre représente cette société, essayant éventuellement de détruire Moha afin d'apporter « un univers équilibré » (MOHA., 1978 : 151). Illusion. Pure illusion. Il ne se rend aucunement compte qu'il s'agit là d'un signe de pur déséquilibre et de dégénérescence. « Vous m'étouffez, » lui dit Moha. Si la psychothérapie était vraiment un catalyseur qui permettrait aux individus d'accéder à leur libération intérieure, le spécialiste en ce domaine ne devrait logiquement pas être lui-même un individu incarcéré. Pourtant, tel n'est pas du tout ce que nous voyons chez le jeune psychiatre. Ce dernier nous est présenté comme un cercle fermé tel un intégriste. Il y a d'abord le refus d'écouter l'autre, le refus de voir qu'il ne souffre pas, qu'il n'est pas malade. Pourtant Moha le lui fait remarquer très tôt.

S'il n'y avait cette muraille entre toi et moi... Non, ce n'est pas une muraille, mais une fine lame d'acier **infranchissable**.

(MOHA., 1978 : 148)

Le jeune médecin sait très bien au fond de lui que Moha est celui qui « (ignore) les frontières », « (circule) comme le vent » (*MOHA.*, 1978 : 150, 151) mais il ne se rend pas compte que lui-même est emprisonné. Selon une définition,

Est prison tout ce qui enserme l'âme, tout ce qui empêche l'affectivité de prendre son envol ; tout ce qui brime, castré, mutile, rétrécit, encadre, étouffe.<sup>26</sup>

Moha ne connaît pas la peur et appartient à la race « des enfants qui naissent avec une étoile sur le front », de ceux qu'on « arrête parce qu'ils ne pensent pas comme tout le monde, parce qu'ils sont innocents et qu'ils disent la vérité sans prendre aucune précaution. » (*MOHA.*, 1978 : 122) Ainsi, Moha dit au psychiatre que « même quand on (l)'enferme, (il) continue (sa) marche... (Il) avance mais on ne (le) voit pas », l'exhortant ainsi à « (laisser) les gens libres de parler au ciel, à l'herbe, au vent » (*MOHA.*, 1978 : 149), ce qui mène inexorablement au diagnostic ridicule du thérapeute.

Poursuit sa bouffée délirante ; agressif ; trouble évident de la personnalité ; perte d'identité ; continuer l'électrochoc et le Droleptan-Largactil-Haldol ; injection matin et soir ; à surveiller de près...

(*MOHA.*, 1978 : 150)

La vérité est que le psychiatre ne réalise pas que c'est lui qui a besoin de thérapie dans la mesure où c'est lui qui souffre d'un mal-être. Il trouve les gens « insupportables » (*MOHA.*, 1978 : 151). Pour lui, l'hôpital est « une écurie où viennent délirer les **déchets** de (la) société » (*MOHA.*, 1978 : 151). Le peuple est pour lui une « calamité », il se sent lui-même « un peu mutilé, un peu inutilisé... » (*MOHA.*, 1978 : 152). Enfin, agir en médecin pour lui est synonyme de doubler les doses et de donner « médicament sur médicament » (*MOHA.*, 1978 : 152). D'où sa critique de son stagiaire gauchiste qui lui refuse de se laisser incarcérer par des habitudes ou de fausses normes, qui devient donc éventuellement aux yeux du psychiatre un « anarchiste » (*MOHA.*, 1978 : 155).

Il a fait l'autre jour un grand scandale parce qu'il a surpris un infirmier en train de voler des antibiotiques ; il allait les revendre. Je sais, ça choque au début ; après on **s'habitue**. Lui, **refuse de s'habituer**. Il ne veut pas donner des médicaments aux malades...

(*MOHA.*, 1978 : 155)

---

<sup>26</sup> DACO, Pierre, 1990. *Psychologie et liberté intérieure*. Marabout, 46.

En fait, il est presque incroyable qu'un psychiatre puisse vouloir, non inconsciemment, incarcérer son patient au lieu de faire le contraire, le libérer. Contradictoire, certes, mais incontestable. Par ailleurs, il le dit lui-même : « Ici les gens adorent les médicaments. Plus tu leur donnes des médicaments, plus tu les **possèdes**... » (*MOHA.*, 1978 :155). Il est clair que la psychiatrie ne comprend guère une démarche majeure vers la liberté intérieure. Il est bon de préciser à nouveau que telle est aujourd'hui la tendance qui domine et cela constitue, sans doute, un indice de la dégénérescence survenue dans nos sciences modernes dont la plupart sont réduites à des paradigmes limités, simplifiés, quantifiés... des sciences de laboratoire qui ne trouvent guère des applications pratiques efficaces. La raison principale de cette dégénérescence est la « chute dans les ténèbres » (*MOHA.*, 1978, 156).

### 6.3 La « chute dans les ténèbres ».<sup>27</sup>

A travers le psychiatre, Tahar Ben Jelloun nous révèle une autre subversion de la psychologie qui fait qu'elle ne pourrait définitivement pas être la clef qui affranchit l'individu de ses prisons tant qu'elle exclurait ce que René Guénon appelle le « superconscient ».

La psychologie actuelle n'envisage jamais que le « subconscient », et non le « **superconscient** » qui devrait logiquement en être le corrélatif ; c'est bien là, à n'en pas douter, l'expression d'une extension qui s'opère uniquement par le bas, c'est-à-dire du côté qui correspond, ici dans l'être humain comme ailleurs dans le milieu cosmique, aux « fissures » par lesquelles pénètrent les influences les plus « maléfiques » du monde subtil, nous pourrions même dire celles qui ont un caractère véritablement et littéralement « **infernale** ».<sup>28</sup>

Éventuellement, comme une erreur ne peut qu'engendrer une autre erreur, les représentants de ce modèle extrêmement limité et erroné en soi n'envisagent que trois niveaux du conscient : le conscient, le subconscient et l'inconscient. Il va de soi qu'ils passent de la surface à des niveaux non pas plus profonds mais inférieurs. Or, la libération de l'individu ne peut venir que d'en haut et non pas du bas. Il y a également

---

<sup>27</sup> BEN JELLOUN, Tahar, 1978. *Moha le fou Moha le sage*, Éditions du Seuil, 156.

<sup>28</sup> GUÉNON, René, 1945. *Le règne de la quantité*, Éditions Gallimard, 223.

dans la démarche des psychologues ce que René Guénon appelle la « confusion du supérieur avec l'inférieur »<sup>29</sup>. En fait, tout ce que peuvent faire les psychologues, c'est d'amener à la surface tout le contenu du subconscient ou de l'inconscient. Et c'est tout. Sans le « superconscient », il n'y a aucun espoir pour trouver la lumière au bout du tunnel que constituent toutes les entraves possibles que puisse connaître un individu. Si nous revenions à *Moha le Fou Moha le Sage*, Ben Jelloun nous le montre à travers des allégories dont celle de la cave où les individus en blouse blanche emmènent Moha quand ils l'embarquent du bureau du psychiatre pour le torturer afin qu'il parle. La cave symbolise parfaitement les niveaux inférieurs au caractère infernal dont nous avons parlé plus haut et la cave incarcère, voire démolit. La preuve ? C'est la « chute dans les ténèbres » (*MOHA.*, 1978 :156) et Moha meurt...

En parlant de chute, il est bon de faire ressortir que toute chute n'est pas mauvaise en soi. Par exemple, certaines chutes peuvent être suivies d'une remontée tandis que pour ce qui est du modèle psychologique, c'est la « chute dans les **ténèbres** » que René Guénon appelle la « chute dans le borbier ».

Dans la « descente aux Enfers », l'être épuise définitivement certaines possibilités inférieures pour pouvoir s'élever ensuite aux états supérieurs ; dans la « **chute dans le borbier** », les possibilités inférieures s'emparent au contraire de lui, le dominant et finissent par le submerger entièrement.<sup>30</sup>

Pour ce qui est du jeune médecin psychiatre qui est un prototype dans le texte, il est clair qu'en ce qui le concerne, la « chute dans le borbier » a encore de beaux jours devant lui. D'où son incapacité de reconnaître le véritable symbolisme de l'inspiration « supra-humaine » qui apparaît dans les belles paroles de Moha :

J'ai longtemps fixé le soleil. J'y ai vu un monde propre, haut dans la beauté des signes et des couleurs, un monde pur...<sup>31</sup>

---

<sup>29</sup> GUÉNON, René, 1945. *Le règne de la quantité*, Editions Gallimard, 224.

<sup>30</sup> GUÉNON, René, 1945. *Le règne de la quantité*, Editions Gallimard, 227.

<sup>31</sup> BEN JELLOUN, Tahar, 1978. *Moha le Fou Moha le Sage*, Editions du Seuil, 148.

Comment ne pas reconnaître dans ces paroles la sagesse et non pas la folie, le spirituel et non pas le matériel, le supérieur et non pas l'inférieur mais, plus important que tout le reste, le signe d'un individu affranchi et non pas incarcéré ?

À la lumière de ce qui a été dit, cela ne fait aucun doute que la psychologie constitue un échec pour ce qui est de son application thérapeutique en tant que catalyseur de la libération. En fait, les moyens mis en œuvre apporteraient plus de déséquilibre que d'équilibre chez l'individu. A la question qu'il y ait possibilité de libération si, par exemple, le psychanalyste lui-même est préalablement psychanalysé, nous répondons qu'il s'agit, de nouveau, d'une pure illusion. Être psychanalysé, tel que nous avons tenté de l'expliquer plus haut, n'implique que le développement du psychisme inférieur et non pas le développement de ce qui aurait pu constituer cette pierre philosophale qui affranchirait l'individu de toutes ses geôles : le développement spirituel qui n'est, en aucune façon, lié aux niveaux du conscient, du subconscient ou de l'inconscient.

Les grands maîtres de la métaphysique affirment, à ce sujet, que là où s'arrête la psychanalyse commence la spiritualité. Nous y reviendrons ultérieurement.

## 7. L'INADEQUATION DE LA PRAXIS ISLAMIQUE MODERNE

Pour ce qui est de la société maghrébine arabe et de la communauté musulmane en général, la religion de l'islam y occupe une place primordiale, se reposant sur le Coran, la parole de Dieu, et les *Ahadith*, propos ou récits attribués au Prophète Mahomet. Il est fort intéressant de citer la description que nous donne Malek Chebel du drapeau marocain :

Champ rouge sur lequel, campée au milieu, est dessinée une étoile verte à cinq branches croisées. Symbole de l'islam, lequel est incarné dans une trinité : Allah, le Pays, le Roi, conçue comme l'unique fondement de la Constitution.<sup>32</sup>

Il est naturel que dans de telles conditions les Maghrébins aient conçu une sorte de praxis islamique moderne se basant essentiellement et officiellement sur la charia, « loi canonique islamique régissant la vie religieuse, politique, sociale et individuelle, toujours en vigueur dans certains États musulmans » (Larousse), modèle auquel ils ont recours pour trouver des solutions à des problèmes courants de leur vie quotidienne. S'il est vrai que la charia peut effectivement offrir des remèdes à des problèmes contemporains, par contre là où il s'agit de la vraie libération intérieure, nous pouvons souligner l'inadéquation de cette praxis islamique moderne pour ce qui est de la problématique maghrébine pour diverses raisons: d'abord, cette charia qui constitue la base même de ce modèle n'est plus restée tout à fait pure du fait qu'elle ait été souillée par une sorte de mélange avec les coutumes, le cultuel et le culturel ; ensuite l'influence du modèle démocratique occidental et ce qu'il convient de désigner par une aliénation culturelle toujours par rapport à ce modèle occidental rendent visiblement inefficace l'application de la charia. Enfin, si la charia constitue le corps de l'islam, le soufisme en constitue le cœur. Là où les gens agissent à la lettre et non par l'esprit, il ne pourrait jamais y avoir de véritable libération. De ce fait, dans les conditions actuelles, l'application de la charia seule ne saurait constituer qu'une réponse partielle, incomplète et, de toute évidence, empreinte d'un profond déséquilibre. De même, ces divers aspects sont mis en relief dans l'œuvre romanesque et poétique de Tahar Ben Jelloun, oeuvre qui « s'inscrit dans le

---

<sup>32</sup> CHEBEL, Malek, 1995. *Dictionnaire des symboles musulmans*, Éditions Albin Michel, 145.

contexte de la société marocaine contemporaine. C'est le Coran et la tradition (Sunnâ, Hâdith, Fiqh) qui modèlent toutes les instances de la société, et aussi son espace<sup>33</sup> ».

### 7.1 Le droit dissocié du devoir.

D'abord nous pouvons constater que les personnages faisant partie de la diégèse ben jellounienne, surtout ceux de la gent masculine, revendiquent ouvertement les droits qui leur sont octroyés par les lois islamiques exotériques et il semblerait que la société n'ait aucune objection à ce sujet aussi longtemps qu'ils s'abstiennent de ce qui est fondamentalement illicite. Mais cette revendication se fait avec une attitude empreinte d'égoïsme, de pragmatisme et de matérialisme. Et c'est là que le bât blesse. Ainsi, dans *Moha le fou Moha le sage*, le patriarche, en route pour la Mecque et ne pouvant supporter longtemps l'abstinence sexuelle, ramène une esclave du nom de Dada.

Après tout, c'est toléré : une façon de « lutter » contre la prostitution et d'empêcher l'adultère. Autant épouser une autre femme plutôt que d'aller se perdre dans les labyrinthes du vice !

(*MOHA.*, 1978 : 53)

Choix judicieux et autorisé par les lois certes, mais ce que le patriarche ne prend pas en considération, ce sont ses devoirs et responsabilités envers non seulement les membres de sa famille mais aussi Dada et la petite Dhaouya. Cheikh Khaled Bentounès, chef de la confrérie soufie Alawiya dit à ce sujet :

Dans l'Islam, l'homme ne peut pas avoir le droit sans le devoir, car les deux sont indissociables. Mais l'homme d'aujourd'hui n'aime pas les contraintes, ni les responsabilités. Il désire tout sans efforts.<sup>34</sup>

Par esprit de pragmatisme, la plupart des hommes finissent par épouser des lois qui leur rendent la vie plus facile et par ignorer celles qui les gênent. Si certaines lois islamiques, comme celle qui autorise au musulman d'avoir quatre épouses, conviennent bien à un homme comme le patriarche, d'autres lois islamiques sont tout simplement écartées, par exemple pour ce qui est de son devoir de traiter chacune de ses épouses avec les mêmes égards. Or, l'arrivée de Dada constitue une « surprise assez amère » (*MOHA.*, 1978 : 54)

<sup>33</sup> KAMAL-TRENSE, NADIA, 1998. *Tahar Ben Jelloun: l'écrivain des villes*. L'Harmattan, 21.

<sup>34</sup> BENTOUNÈS, CHEIKH KHALED, 1996. *Le soufisme Coeur de l'Islam*, Éditions de la table ronde, 50.

pour toute la famille du patriarche. Quant à Dada, elle doit subir le joug de la servitude, de la honte et de l'humiliation du patriarche, la fureur de l'épouse blanche du patriarche quand ce dernier s'absente et aussi la menace continue que Dhaouya cesse d'aller à l'école pour devenir bonniche chez le fils aîné du patriarche. On pourrait multiplier les exemples et arriver à la conclusion que sur des aspects d'ordre social, la pratique exotérique de l'Islam au Maroc est façonnée par les hommes dans l'ignorance de la charia véritable et constitue en somme une réelle dégénérescence par rapport au modèle idéal. Une telle pratique libèrerait le patriarche de son problème d'abstinence sexuelle mais causerait beaucoup de mal aux autres membres de sa famille ainsi qu'à lui-même plus tard. Il s'agit de toute évidence d'une pratique léguée par les générations précédentes qui se sont elles-mêmes éloignées du véritable message de l'Islam qui ne prône que le bien et non le mal. Citons à nouveau Cheikh Khaled Ben Tounès.

Nous avons mis le Coran dans un programme informatique, ce qui permet de voir qu'il existe de nombreux versets où Dieu parlant du croyant rappelle que l'on ne peut être croyant qu'en réalisant le bien. Si le mal est commis, cela démontre que la foi n'est pas encore présente, ou qu'elle est aveugle ou immature.<sup>35</sup>

## **7.2 La banalisation de l'ignorance.**

Comme susmentionné, une des lacunes de cette praxis exotérique de l'Islam découle du fait qu'elle ait été largement conçue dans une atmosphère d'ignorance et d'immatunité. Et il faut aussi souligner le fait que, dans la plupart des pays musulmans, la praxis adoptée découle en réalité de coutumes, de rites et de la culture qui prévalaient déjà dans le pays et qui sont étrangers à l'Islam. De plus, l'éducation religieuse qui pourrait aussi bien ne pas correspondre exactement au message véritable de l'Islam est doublée de l'immatunité émotionnelle de l'homme dans cette société et tout ceci fait que ce dernier ne dispose éventuellement pas d'outils efficaces pour gérer des conflits à l'intérieur de lui-même ou alors externes.

---

<sup>35</sup> BENTOUNÈS, CHEIKH KHALED, 1996. *Le soufisme Coeur de l'Islam*, Éditions de la table ronde, 50.

Aujourd'hui encore, par ignorance, on confond ce qui est l'Islam avec ce qui est coutume, le coutumier et le culturel, le fond et la forme. La plupart du temps, tout ce qui est décidé et accompli dans les pays de confession musulmane l'est davantage en fonction de la coutume que par rapport aux directives de l'Islam proprement dit.<sup>36</sup>

Ainsi, dans *L'enfant de sable*, le père d'Ahmed-Zahra, tiraillé entre la fatalité ou la malédiction de n'avoir que des filles et la religion qui est « impitoyable pour l'homme sans héritier » (*E.S.*, 1985 : 18), ne voit pas d'autre issue à ce dilemme que celle de présenter l'enfant qui va naître à la société comme un enfant mâle, même s'il s'agit d'une fille. Or, il serait plus approprié que la loi de l'héritage qui veut que les filles n'en reçoivent qu'un tiers ne soit pas appliquée à la lettre comme on l'applique dans la société marocaine actuelle. Si elle l'est, c'est uniquement par l'absence de compréhension que cette loi a été révélée à une époque où les dispositions étaient défavorables à la femme. Elle ne recevait alors absolument rien en héritage. C'était déjà un progrès considérable que lui attribuer un tiers au lieu de rien. Les lois devraient coexister en harmonie avec les conditions spatio-temporelles qui prévalent dans la société. Cette absence de volonté de compréhension est vivement dénoncée par Moha :

Les lois. C'est une vieille histoire. Je ne marche plus. Trop de combines.  
(*MOHA.*, 1978 : 48).

En fait, ce ne sont pas exactement les lois que Moha dénonce mais plutôt les « combines » qui y sont associées. Ce qui est étrange, c'est que l'Islam invite à lutter contre toutes les formes de l'ignorance mais les hommes eux l'ont banalisée, voire même vulgarisée. Certains font même une confusion totale entre la religion et le spiritisme qui appartient davantage au domaine de la sorcellerie qui occupe une place assez importante dans l'œuvre de Ben Jelloun. Il faut souligner que l'Islam condamne catégoriquement la sorcellerie. Cette confusion naît également de l'ignorance et ce qui est dangereux c'est que le fanatisme et l'intolérance en résultent. Dans *Amours Sorcières*, dans la nouvelle *Homme sous influence*, Anwar dénonce ces charlatans chez qui cette « confusion » est très ancrée, à tel point qu'ils y croient dur comme fer et développent une certaine intolérance vis-à-vis de tous ceux qui ne partageraient pas leurs opinions.

---

<sup>36</sup> BENTOUNÈS, CHEIKH KHALED, 1996. *Le soufisme Coeur de l'Islam*, Éditions de la table ronde, 49.

Ce sont des ignorants prétendant donner des réponses aux questions les plus difficiles dans un monde insondable, ils sont en outre dangereux, utilisant l'islam à des fins inavouables ; le fanatisme et l'intolérance viennent de cette banalisation de l'ignorance.

(A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 43, 44).

Nous mettrons plus d'accent sur le fanatisme ultérieurement. Nous rappellerons simplement que la confusion, le fanatisme et l'intolérance constituent des carcans des deux espaces social et psychique de l'homme.

### 7.3 « L'Islam et le fric ! »<sup>37</sup>

Il y a l'islam et il y a les musulmans. Ce sont deux choses différentes. La majorité des musulmans, surtout ceux qui ont reçu une éducation moderne, se sont aliénés et se sont éloignés du message authentique de l'islam. Dans l'ensemble, les textes de Tahar Ben Jelloun à l'étude ont comme tableau de fond un Maghreb oscillant entre la tradition et le modernisme, entre la religion et le matériel. Un exemple serait le va-et-vient entre l'islam et le matérialisme et ceci est parfaitement illustré dans *Moha le fou Moha le sage*.

Je vois déjà toutes ces richesses étalées en plein jour, face à une horde d'hommes nus qui mordent dans la terre et qui s'engouffrent dans les mosquées.

(*MOHA.*, 1978 : 35)

Apprécions ici le contraste entre le mot « richesses » qui renvoie au monde matériel et le substantif « mosquées » qui exprime le monde religieux. En principe, on ne s'engouffre pas dans une mosquée. Par respect pour un lieu de prière, on devrait y entrer avec respect. Or le substantif « horde », l'expression « mordent dans la terre » et le verbe « s'engouffrent » soulignent tous l'idée du désordre qui ne sied, dans tous les cas, pas à une mosquée. Par ailleurs, Ben Jelloun établit un curieux rapprochement entre l'argent et le satanisme. Il est clair qu'ici, le satanisme ne doit pas être compris dans son sens littéral mais au sens figuré. Il connote l'excès d'importance que les gens accordent à l'argent à tel point que l'argent cesse d'être une nécessité pour les gens mais devient plutôt, pour

---

<sup>37</sup> BEN JELLOUN, TAHAR, 1978. *Moha le fou Moha le sage*, Éditions du seuil, 52.

eux, un but. Il traduit bien une aliénation culturelle menant à une dépendance sur l'aspect superficiel du mode de vie occidental sans aucune intériorisation des vraies valeurs ni acceptation de la discipline rigoureuse qui caractérise la société occidentale. Il est évident, dans ce cas, que c'est le matériel qui prime sur le spirituel dans la mesure où dans une société musulmane, c'est Dieu qui devrait être le but de tout effort. Moha évoque cet état de choses :

J'en ai connu un. Il fait régulièrement la prière et l'aumône. Il règne. Protégé par la bénédiction céleste, celle de Satan avec qui il entretient des rapports curieux. Il a, paraît-il, une relation mystérieuse avec Satan (...)  
Enfin ! Il règne. Deux piliers : l'Islam et le fric.

(MOHA., 1978 : 52)

Il est malheureux d'ajouter que c'est aussi là qu'échoue cette forme exotérique dégénérée de l'Islam car, et nous insisterons toujours là-dessus, il a été forgé par les Musulmans, dont la plus grande partie se sont éloignés de la charia véritable parce qu'ils se sont laissés corrompre par l'attitude matérialiste.

Par ailleurs, la banque occupe un espace très important de la diégèse ben jellounienne surtout dans *Moha le fou Moha le sage*. L'action de déchirer des billets d'argent devant la banque constitue une invitation au retour vers le spirituel mais est incomprise par les hommes et ce geste lui vaudra d'être arrêté et emprisonné.

La religion ? Elle condamne la corruption, comme elle interdit le vol, le mensonge etc. Si on était réellement musulmans, on fermerait toutes les banques.

(MOHA., 1978 : 126)

#### **7.4 Abus de ce qui est licite.**

Dans la tradition islamique, une directive fondamentale est d'éviter ce qui est illicite. Mais il est aussi vivement recommandé de ne pas abuser de ce qui est licite. Il est dommage que la praxis islamique moderne mette l'accent davantage sur le premier et ne considère le second que comme un facteur sans importance. Ce qui engendre éventuellement un manque d'harmonie et d'équilibre et cela finit par affermir l'aliénation

psychologique et incarcérer l'individu. Dans les textes de Tahar Ben Jelloun, il s'agit surtout de la condition féminine et de l'état d'esclavage. Seul Moha parvient à entendre la parole des femmes « emmurées » (*MOHA.*, 1978 : 46). Il dénonce le manque de tendresse et la brutalité des hommes vis-à-vis de leurs épouses « insatisfaites, cultivées, labourées par des siècles de silence et de brutalité légalisée par l'Autorité suprême » (*MOHA.*, 1978 : 47).

Se mettre en direction de la Mecque pour une prière nocturne avant de pénétrer la femme qui n'ose pas se toucher. Quel cérémonial ! Quelle honte ! « La femme est un champ à cultiver... » C'est vrai. C'est un champ. Mais un champ vivant, en droit d'exiger autre chose que la fêlure systématique et la semence brève.

(*MOHA.*, 1978 : 48)

Et quoi dire de la « vie confisquée » (*MOHA.*, 1978 : 59) de Dada ? Bien qu'elle soit devenue la seconde épouse du patriarche, elle demeure « l'esclave de peine et de plaisir » (*MOHA.*, 1978 : 61).

Il la prenait **comme une bête**, sans jamais lui dire un mot (...) Il venait **comme un taureau** furieux et prenait la femme en silence.

(*MOHA.*, 1978 : 60)

Nous voulons attirer l'attention du lecteur sur les deux comparaisons dans la citation ci-dessus. Elles prêtent à l'homme des traits bestiaux et soulignent l'impuissance de la femme devant une telle bestialité. La praxis islamique moderne qui est en vigueur au Maghreb ne permet pas à l'épouse de se libérer d'une telle humiliation. Les us et les coutumes les enferment tous, hommes et femmes, dans une sorte d'aveuglement.

## 7.5 Le fanatisme.

Selon Larousse, le fanatisme pourrait être décrit comme l'esprit ou le comportement de « celui qui est animé d'un zèle aveugle et intransigeant pour une doctrine, une opinion ». Il est curieux de constater que le fanatisme, qui devrait pourtant être condamné par la vraie tradition islamique dans la mesure où il exclut l'énergie de l'amour alors qu'elle est

la seule énergie capable de permettre à l'homme d'accéder à la Connaissance et à la libération intérieure, est toléré, voire même loué dans les sociétés islamiques. Ce qui est plus inquiétant, c'est que le fanatisme émerge souvent au sein des chefs religieux. Normalement, ces derniers devraient veiller à promouvoir la paix, la fraternité, l'amitié, l'amour, la tolérance entre autres valeurs spirituelles. Or, c'est tout à fait le contraire qui se passe. Dans *Moha le fou Moha le sage*, un enfant des bidonvilles nous parle d'un imam jeune qui l'invite à faire partie de son groupe qui lutte pour la parole de Dieu.

Il m'a longuement parlé de leur groupe. Ils sont quelques-uns comme lui à avoir formé un groupe de lutte pour la Parole de Dieu. C'est un groupe **armé de corans et de poignards**. Ils se réunissent souvent et discutent **violemment** entre eux.

(*MOHA.*, 1978 : 79)

Apprécier ici le rapprochement entre « corans » et « poignards » et l'adverbe « violemment » qui illustrent parfaitement la notion de fanatisme et de l'intransigeance. Tant que le fanatisme sévira dans la société, l'amour sera absent et sans l'amour, l'homme ne saura jamais se libérer de ses entraves. Les croyants fanatiques considèrent la religion comme l'arme ultime pour asservir, imposer, écraser la liberté des autres. Dans *La nuit sacrée*, Zahra revendique son droit « à la liberté de penser, de croire ou de ne pas croire » (*N.S.*, 1987 : 79) et fait part au Consul de son aversion pour le fanatisme qui relèverait, selon elle, d'une certaine hypocrisie dans la mesure où certaines personnes exploiteraient le Coran limitant ainsi la liberté de la pensée.

Des croyants fanatiques ou des impies (...) Ils invoquent la religion pour écraser et dominer.

(*N.S.*, 1987 : 79)

Dans le cas de Zahra, alors qu'elle est en prison pour avoir tué son oncle, elle est victime d'une « expédition punitive » (*N.S.*, 1987 : 157) pour avoir usurpé une identité qui n'était pas la sienne. Une expédition illégale certes. Mais rendue possible par une collusion entre les sœurs et la gardienne tortionnaire. Elles viennent pour redresser le tort qui leur a été fait. Et selon leur dire, l'Islam les aurait guidées dans leur désir de se venger. Elles disent à Zahra :

Depuis ta trahison nous avons découvert les vertus de notre religion bien-aimée. La justice est devenue notre passion. La vérité notre idéal et notre obsession. L'islam notre guide.

(N.S., 1987 : 159)

Ce qui saute vraiment aux yeux, c'est la certitude qui est en elles que c'est bien l'islam qui les guide. Ceci relève du fanatisme aussi bien que du poids de la tradition. Par ailleurs, Zahra comprend tout de suite la situation bien qu'elle soit totalement impuissante devant leur haine.

Je compris à qui j'avais affaire : une secte de sœurs musulmanes, fanatiques et brutales.

(N.S., 1987 : 157)

## **7.6 La destruction de la structure archétypale de l'islam.**

Une caractéristique de la civilisation moderne dans son ensemble est la manifestation d'une certaine méconnaissance de la réalité du symbolisme, ici relevant du domaine de la religion dans le vrai sens du mot et non pas d'une certaine religiosité.

Voyons ce que René Guénon nous dit à ce sujet :

...pourquoi rencontre-t-on tant d'hostilité plus ou moins avouée à l'égard du symbolisme ? Assurément, parce qu'il y a là un mode d'expression qui est devenu entièrement étranger à la mentalité moderne, et parce que l'homme est naturellement porté à se méfier de ce qu'il ne comprend pas. Le symbolisme est le moyen le mieux adapté à l'enseignement des vérités d'ordre supérieur, religieuses et métaphysiques, c'est-à-dire de tout ce que repousse ou néglige l'esprit moderne.<sup>38</sup>

Comme mentionné plus haut, l'attitude matérialiste a corrompu le Maghrébin à tel point qu'il s'est éloigné de tout ce qui est véritablement spirituel. La praxis moderne islamique ne laisse même pas de place pour les archétypes spirituels islamiques pourvus d'une grande puissance libératrice. Un exemple est le personnage de Mahdi qui est

---

<sup>38</sup> GUÉNON, RENÉ, 1962. *Symboles de la science sacrée*, Éditions Gallimard, 13.

physiquement absent de la diégèse ben jellounienne mais qui est omniprésent, quelque soit le texte. Malek Chebel nous parle du Mahdi :

(Mahdi) désigne le douzième Imâm qui, au IX<sup>e</sup> siècle, se serait occulté aux yeux du commun des mortels. Selon la croyance chiïte, en tant que représentant virtuel de Dieu sur terre, l'Imâm caché reviendra sur terre pour conduire les Croyants et les sortir de leurs erreurs. Il devient alors le Mahdi attendu, *al-Mahdi al-Mountazar*.<sup>39</sup>

Or, l'archétype du sauveur ou de libérateur a fini par être remplacé par celui du « prophète armé et vengeur » (*MOHA.*, 1978 : 32) dans l'esprit du Maghrébin. Mahdi a cessé d'être une vérité spirituelle mais est devenu une vieille légende pour donner un vain espoir aux idiots.

J'entends la voix de Mahdi. Il paraît qu'il va revenir un matin sur un cheval fou, un cheval blanc. Il va surgir comme le prophète, un prophète armé et vengeur. Mahdi est une vieille légende pour vous faire attendre. Attendre toute une vie.

(*MOHA.*, 1978 : 32)

Nous pouvons conclure que l'inadéquation de la praxis islamique moderne provient, en partie, de cette dégénérescence de la compréhension du symbolisme sacré. Et dans cet état de choses, nous comprenons parfaitement la position pessimiste de Tahar Ben Jelloun quant à la possibilité de libération intérieure.

## **7.7 La pratique de l'Islam par la lettre et non pas par l'esprit.**

Une des raisons pour laquelle l'inadéquation de la praxis islamique moderne revient fréquemment dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun, c'est parce qu'elle ne laisse que très peu de place, ou même pas de place du tout, à la voie ésotérique. Or, nous avons dit plus haut que si la charia constitue le corps de l'Islam, le soufisme qui est la voie ésotérique lui en est le cœur. Le corps est comme une écorce qui emprisonne tandis que le cœur lui

---

<sup>39</sup> CHEBEL, Malek, 1995. *Dictionnaire des symboles musulmans*, Éditions Albin Michel, 254.

donne son pouvoir de se libérer. Aucune des deux voies n'a jamais été pratiquée au détriment de l'autre mais en diapason et simultanément.

La caractéristique de la voie soufie réside dans le fait que tous ses maîtres ont pratiqué à la fois la voie exotérique et ésotérique et qu'ils ont toujours su harmoniser les deux afin que l'une ne déteigne pas sur l'autre. La lettre et l'esprit forment une harmonie.<sup>40</sup>

Mais ce qui pose problème c'est que maintenant il n'y a plus d'harmonie. Tout comme l'exotérisme règne seul dans la société maghrébine, il semblerait que l'Islam est vécu par la grande majorité des Musulmans à la lettre et non pas par l'esprit. Ceci constitue un des facteurs qui contribuent à la déformation du message coranique dans le but de protéger ses propres intérêts. Tout est compris dans son sens le plus basique et littéral et appliqué à la lettre. De cette façon, l'homme se limite et ne parvient pas à s'affranchir des limites qu'il a lui-même placées. Cheikh Khaled Bentounès nous en parle :

L'Islam est une révélation divine, par essence éternelle et sans parti pris, qui incite l'homme à découvrir ses potentialités et toute la richesse qui l'anime. Bien souvent, et avec obstination, l'homme se limite à son environnement extérieur immédiat et ne désire pas entrer en relation avec sa véritable force intérieure. Il ne veut pas voir qu'il ne vit que pour témoigner et transcender ce miracle perpétuel de la vie.<sup>41</sup>

Dans le roman *Cette aveuglante absence de lumière*, parmi les détenus du bâtiment B, il y a l'Ustad Gharbi qui connaît le Coran par cœur. On dit de lui dans le texte qu'il « était un bon musulman, il ne manquait pas ses prières et lisait toujours quelques versets avant de dormir. » (CAADL., 2001 : 20). Et pourtant, vers la fin de sa vie, il s'opère un changement curieux. Au lieu de l'apaiser, la lecture du Livre saint l'angoisse.

Je souffre intérieurement. J'ai de l'angoisse qui m'opresse le cœur et la poitrine. Je commence à avoir des doutes. Je lis le Livre saint, j'invoque Dieu et notre Prophète, que le Salut de Dieu soit sur lui, et puis je me retrouve au même point, seul et abandonné. Je plonge dans l'océan du livre, un océan sans rivages, je roule sur moi-même et je manque de mourir étouffé par des torrents de mots qui ne s'accordent plus entre eux.<sup>42</sup>

---

<sup>40</sup> BENTOUNÈS, CHEIKH KHALED, 1996. *Le soufisme Coeur de l'Islam*, Éditions de la table ronde, 66.

<sup>41</sup> BENTOUNÈS, CHEIKH KHALED, 1996. *Le soufisme Coeur de l'Islam*, Éditions de la table ronde, 49.

<sup>42</sup> BEN JELLOUN, TAHAR, 2001. *Cette aveuglante absence de lumière*, Éditions du Seuil, 205.

Il ne serait pas étonnant que ce manque d'harmonie dont il est question dans la citation ci-dessus vienne d'une lecture du Coran à la lettre et non pas par l'esprit. Pour Tahar Ben Jelloun, la lecture trop littérale du Coran ne peut non seulement pas apporter une solution à la problématique maghrébine mais plus encore elle semble contribuer à la confusion psychologique de ce peuple. Ainsi, l'Ustad meurt peu après avoir dit les mots ci-dessus. Par contre, Salim, le narrateur, lui, médite, prépare le corps pour atteindre l'esprit entre autres exercices. Et il atteindra non seulement la libération sur le plan psychique en prison mais il sera parmi les cinq survivants du bagne B. Ce détail souligne ce que nous avons dit plus haut : la forme exotérique de l'Islam ne laisse guère de place à la pratique par l'esprit mais à la lettre et c'est là une de ces lacunes importantes.

Pour conclure, nous rappellerons simplement que ce n'est pas la charia qui est au cœur de notre discussion mais le modèle que les hommes en ont fait et qui est en vigueur dans leur pays, auquel ils se tournent pour régler des problèmes de différents ordres.

## 8. LES RETS DE LA SORCELLERIE

La sorcellerie occupe une place prépondérante dans la diégèse ben jellounienne et ceci non sans aucune raison. Par ailleurs, il est fort intéressant de souligner le fait que nous pouvons considérer l'œuvre de Tahar Ben Jelloun comme un document reflétant les mœurs de son époque. Le monde diégétique tel que nous le trouvons dans les textes de Ben Jelloun est à peu près le même : un Maroc instable oscillant entre les traditions, les croyances voire même la sorcellerie et une aspiration à la modernité et au progrès. Nous y découvrons aussi l'habileté de l'auteur à nous démontrer cette osmose entre la tradition et la modernité chaque fois que l'occasion se présente dans la mesure où il est presque naturel pour le Maghrébin de faire le va-et-vient entre les deux mondes selon son besoin. Il ne serait pas faux de faire ressortir le fait que la sorcellerie nous est présentée un peu comme un actant, une sorte de force à laquelle a recours le personnage pour satisfaire un ou des besoins spécifiques ou plutôt pour se libérer d'une entrave spécifique. Mais, quoiqu'il en soit, nous ne pouvons nous empêcher de constater ce qu'essaie de nous démontrer Tahar Ben Jelloun : la sorcellerie échoue en tant que moyen libérateur. Au lieu de libérer, elle incarne davantage et, pire, elle a le pouvoir de déclencher des forces qui échappent au contrôle des personnages, d'où notre choix du titre de ce présent chapitre : les rets de la sorcellerie.

### 8.1. La sorcellerie, ce « monde à part, (ce) monde parallèle et impénétrable »<sup>43</sup>.

Dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun, le monde de la sorcellerie est décrit comme un monde ne pouvant avoir un rapport quelconque avec celui de la modernité. Par ailleurs, il ne peut avoir des rapports non plus avec celui de l'Islam parce que « Dieu l'a interdite » (A.S., *Naïma et Habiba*, 328). C'est la raison pour laquelle nous pouvons considérer la sorcellerie comme un « monde à part ». Mais, malgré tout cela, Ben Jelloun accorde à la sorcellerie une place assez particulière dans ses textes. Rappelons-nous ici que le titre d'un des textes de Ben Jelloun à l'étude est *Amours sorcières*. Par ailleurs, il convient de faire remarquer qu'avant que l'Islam ne s'implante dans certains pays du nord de

---

<sup>43</sup> BEN JELLOUN, TAHAR, 2003. *Amours sorcières, Homme sous influence*, Éditions du seuil, 62.

l'Afrique, certaines pratiques traditionnelles telles que la sorcellerie y existaient déjà. Elle ne disparaît pas complètement malgré le fait qu'elle soit interdite par l'Islam. Mais pareille à différents autres domaines, la sorcellerie connaît une dégénérescence qui n'est pas seulement engendrée par l'implantation de l'Islam et le progrès de la science qui, elle, met de côté tout ce qu'elle ne peut pas expliquer mais aussi par une maîtrise de plus en plus affaiblie des forces que la pratique de la sorcellerie déclenche. Graduellement elle devient un monde parallèle mais impénétrable. Dans la nouvelle *L'amour sorcier*, nous voyons que « le monde est travaillé par la science et aussi par la magie, par tout ce que nous ne contrôlons pas » (A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 34). Dès que la science se trouve incapable de résoudre quelque problème, c'est vers la sorcellerie que se tourne l'homme moyen. Dans Le diptyque *L'enfant de sable/La nuit sacrée*, le père d'Ahmed-Zahra y a recours avec l'espoir que sa femme mettra au monde un garçon. Ainsi, « pour tourner la loi du destin (sa femme boit) un liquide saumâtre et très amer préparé par une vieille sorcière » (N.S., 1987 : 18). C'est « en des nuits choisies par la sorcière » (N.S., 1987 : 19) qu'il copule avec sa femme.

Un aspect intéressant à noter ici, c'est que Tahar Ben Jelloun semble nous démontrer que c'est surtout la femme qui se tourne vers la sorcellerie. Arme des faibles, la sorcellerie offre moyen à certaines femmes de « jeter un sort à leurs époux infidèles » (MOHA., 1978 : 118). Pour Najat, la sorcellerie l'aiderait à vaincre les réticences de Hamza vis-à-vis du mariage et à devenir sa femme éventuellement. Najat est le prototype de la femme qui n'hésite pas à faire le va-et-vient entre les deux mondes diamétralement opposés de la modernité et de la sorcellerie.

Des femmes apparemment modernes, cultivées, séduisantes, faisant appel à l'irrationnel le plus aberrant pour résoudre des problèmes affectifs ? Il en déduit que la société marocaine ne pouvait échapper à ses vieux démons et qu'elle affronte la modernité en gardant un pied bien enraciné dans le Moyen Âge.

(A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 34)

Cependant, dans la grande majorité des cas, leurs problèmes ne sont guère résolus. Le *fqih* de Hamza parvient à dénouer le sort jeté par le sorcier de Najat et cette dernière n'atteint pas son objectif. Dans certains autres cas, les situations peuvent même

s'empirer. Dans la nouvelle *Naïma et Habiba*, Tahar Ben Jelloun nous parle de ces « tractations inavouables entre les femmes et des charlatans qui peuvent être méchants » (A.S., *Naïma et Habiba*, 2003 : 328). Dans le roman *Moha le fou Moha le sage*, Tahar Ben Jelloun nous dit que « la sorcellerie est la main du ciel et la nuit un livre à déchiffrer » (MOHA., 1978 : 59). Mais l'écrivain semble nous démontrer aussi que le livre est mal déchiffré par ses personnages, d'où la dégénérescence que connaît la sorcellerie. Mais malgré tout, elle demeure pour les Maghrébins ce que représente une bouée pour celui qui se noie.

## **8.2. La sorcellerie : « un acte politique conscient »<sup>44</sup>.**

Dans une société patriarcale où la femme, qu'elle soit fille, épouse légitime ou esclave, n'a aucun droit à la parole, soit la femme finit par accepter son univers carcéral soit, n'arrivant pas à réprimer les sentiments de haine et de frustration que cet état de chose engendre, elle se révolte. Mais la révolte, ne pouvant se manifester ouvertement, elle doit être improvisée de telle façon que le personnage atteigne son objectif sans qu'aucune revendication directe ne soit faite. Telle devient la situation de Dada. Angoissée à l'idée que sa fille Dhaouya puisse avoir un avenir marqué par l'humiliation comme celui qu'elle connaît, elle a recours à la sorcellerie.

La révolte s'imposait au bout de la nuit. Une révolte improvisée ne l'intéressait pas. La vengeance non plus. Dada tenait à avoir sa place dans la famille et dans la maison. Elle pensa à la sorcellerie. Une pensée fugitive. Dhaouya dira plus tard : « Non, ce n'est pas de la sorcellerie, mais un acte politique conscient et réfléchi qui consiste à briser les chaînes réelles, concrètes et à atteindre la dignité. »

(MOHA., 1978 : 62)

Une vieille négresse que Dada connaît au hammam lui procure un morceau de langue de la vipère verte, une mouche d'Inde et la tête d'une araignée noire et lui recommande de les faire cuire au miel du Sud et au gingembre frais. Cette « nourriture des morts (...) (devrait permettre de) bouleverser la situation à l'intérieur de la famille » (MOHA., 1978 : 63). Malheureusement pour Dada, les choses s'enveniment. Mais elle ne se

---

<sup>44</sup> BEN JELLOUN, TAHAR, 1978. *Moha le fou Moha le sage*, Éditions du Seuil, 62.

décourage pas pour autant, décidée qu'elle est d'avoir sa place dans la famille. Maudissant la vieille négresse, elle se tourne vers un sorcier juif réputé.

Mais Dada n'abandonna pas son vieux projet. Elle réussit un jour à sortir et alla trouver au mellah un sorcier juif réputé. Des gens venaient le consulter de tous les coins du pays. Il était redoutable. Elle lui offrit un bracelet en or (volé à la maîtresse) en échange d'une écriture infaillible (...) Dada devait glisser le talisman à l'intérieur de l'oreiller du maître.

(MOHA., 1978 : 64)

Comme nous l'avons susmentionné, la sorcellerie constitue une arme pour les faibles. Dans *Cette aveuglante absence de lumière*, le narrateur se souvient d'un instructeur à l'école d'Ahermemou qui « avait été ensorcelé par une femme de la montagne dont il avait violé la fille » (CAADL., 2001 : 57). Ainsi, la sorcellerie représenterait l'adjuvant dans un schéma actantiel bien qu'elle n'aide pas toujours les individus à se libérer de leurs entraves. S'il est vrai que la situation des femmes dans la société maghrébine n'a pas connu de véritable évolution, par contre une chose est en train de changer graduellement : leur soumission habituelle à l'autorité des hommes se mue en une détermination de ne pas se laisser faire.

Aujourd'hui les choses ont changé ; les femmes sont devenues des rebelles, elles ne se laissent pas faire. Elles se battent comme elles peuvent. Certains ont recours aux marabouts, à la sorcellerie.

(A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 40)

Le fait est que certaines femmes comme Dada connaissent une vie vraiment misérable et sont tellement malheureuses qu'elles sont prêtes à entreprendre n'importe quoi pour s'en sortir. Mais ce que ces femmes ne réalisent pas ainsi que tous ceux qui se tournent vers la sorcellerie, c'est que cette dernière constitue une autre forme d'esclavage. Elle incarne davantage.

### **8.3. La sorcellerie : une forme d'esclavage.**

La sorcellerie dégénère dans la mesure où ceux qui la pratiquent perdent peu à peu la maîtrise des forces qu'ils déclenchent. Ou il peut arriver que le sort jeté n'ait pas l'effet escompté. La pratique de la sorcellerie engendre souvent un cercle vicieux d'où il devient difficile, voire même impossible de sortir. Dans *Moha le fou Moha le sage* il faut

reconnaître que la plupart des efforts de Dada restent vains. La recette de la vieille négresse ne provoque que la « fureur » (*MOHA.*, 1978 : 63) du patriarche tandis que le talisman du sorcier juif réputé ne fait que provoquer sa folie.

La folie du patriarche perturba l'ordre des choses dans la grande maison.  
Dada, **inquiète**, venait pleurer derrière la porte.

(*MOHA.*, 1978 : 73)

L'adjectif « inquiète » attire notre attention. Nous voyons tout de suite que la sorcellerie a la capacité de bouleverser l'équilibre des choses et empire les choses plus qu'elle ne les résout. Ainsi, elle génère un espace carcéral n'ayant aucune ouverture vers le haut. Dans *Moha le fou Moha le sage*, même Moché, le fou des juifs et l'ami de Moha, avoue qu'il devient « méfiant » (*MOHA.*, 1978 : 117) et qu'il n'est plus aussi fort et sûr de lui-même qu'il l'était avant. Plus qu'un piège, la sorcellerie devient violence, voire même une barbarie.

Dhaouya dira plus tard : « Non mère ! la magie ne résout rien. Tu réponds à la barbarie par une autre barbarie. Et puis tu te masques. Non ; face à la violence du maître qui t'a volé ta vie, il faut une violence encore plus grande. Ne lui réponds pas par l'esclavage. »

(*MOHA.*, 1978 : 65)

Dans la nouvelle *La femme de Salem* du recueil *Amours sorcières*, le malheur de Fattouma, une femme de Tafilalet, est « qu'en voulant empêcher son mari d'aller avec d'autres femmes, elle s'(est) trompée de poudre et l'(a) rendu impuissant » (*A.S.*, *La femme de Salem*, 2003 : 141, 142). Dans *L'homme absent de lui-même*, Hassan, expert-comptable dans une société de porcelaine est d'avis que sa femme se venge de lui en faisant comme s'il n'existe plus. Il pense qu'elle a dû « consulter un de ces charlatans qui lui a donné une poudre ou une herbe à l'effet magique » (*A.S.*, *L'homme absent.*, 2003 : 99). Anwar souffrirait également des effets de la sorcellerie selon le diagnostic du *fqih* Bouazza. Ce dernier lui dit :

...vous êtes un homme poursuivi. Ce que nous appelons dans notre langage « la poursuite », c'est lorsque plusieurs mauvais œil se rassemblent, se conjuguent pour entraver toutes les actions. Vous avez

amassé un maximum d'ondes négatives, qui vous poursuivent partout où vous allez et vous compliquent l'existence.

(A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 68, 69)

De telles situations sont évoquées également dans *Cette aveuglante absence de lumière*. Par ailleurs, selon Wakrine, un des détenus du bagné B, une femme de Kh'nifra lui aurait fait avaler des produits provoquant des maladies et pense même que « l'enfermement qu'il (subit) fait partie du plan « sorcellerie » » (CAADL., 2001 : 197). Fellah serait aussi victime d'un tel poison qu'une femme lui aurait fait avaler.

Il disait : « Je suis meouakal, elle m'a fait manger un gâteau au miel où son grand sorcier avait déposé le poison le plus subtil : il ne tue pas mais donne toutes les maladies. »

(CAADL., 2001 : 196)

Vue sous cet angle, la sorcellerie ne serait pas vraiment un adjuvant mais une force qui apporte le mal et qui s'oppose à la libération intérieure. Non seulement la victime souffre de ses effets mais également celui qui y a recours. Malgré les dires de Wakrine que « seul un sorcier peut dénouer le sort qu'un autre sorcier a émis » (CAADL., 2001 : 197), il semblerait que ce ne soit pas tout à fait vrai dans la mesure où les connaissances du sorcier seraient limitées et non maîtrisées. Par contre, différentes situations de la diégèse ben jellounienne prouvent que des hommes de bien, des *fqih*s, eux peuvent dénouer des sorts, arrêter les effets de la sorcellerie et affranchir des individus de leur espace carcéral. C'est le *fqih* Haj Brahim qui libère Hamza de l'emprise étouffante de Najat qui finit par « se sentir flouée, trompée, prisonnière de ses propres manigances » (A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 41).

Tahar Ben Jelloun établit le lien entre la sorcellerie et la barbarie ou la violence qui soulignent tous deux des forces du mal, ne pouvant donc que nuire et non pas guérir. Il serait donc vain de s'attendre à ce que la sorcellerie puisse apporter quelque libération aux personnages.

## 9. LA MÉTAPHYSIQUE: L'ÉLÉMENT LIBÉRATEUR PAR EXCELLENCE

Là où tous les autres moyens échouent pour libérer l'individu, la métaphysique réussit. Fondamentalement parce qu'elle ne renvoie à aucun système alors que tout système est nécessairement clos, ne permettant logiquement aucune libération possible. Puis, nous avons vu que le matériel ne peut triompher du spirituel. S'agissant du modèle psychologique, nombreux sont les grands maîtres spirituels qui disent que là où il s'arrête, commence le soufisme. Ensuite, pour ce qui est de la charia, elle ne représente que l'écorce de l'arbre, que la lettre de l'Islam et non pas l'esprit. Enfin, là où il est question de sorcellerie, bien qu'elle soit omniprésente dans la société maghrébine, elle ne peut que s'effacer devant la métaphysique car pour les hommes saints, dénouer des sorts ou des effets maléfiques relève de leur capacité. Nous nous proposerons d'apporter un éclaircissement au sujet des dimensions les plus fondamentales de la métaphysique, surtout de celles qui interviennent directement ou indirectement pour libérer l'individu de toutes ses entraves, des plus concrètes aux plus abstraites. Ce sont ces facettes-là qui font de la métaphysique l'arme absolue pour briser toutes les chaînes qui emprisonnent l'homme. Un simple rappel avant de commencer. La métaphysique ne connaît aucune barrière et elle s'applique à toutes les religions du monde. Mais l'accent sera mis ici sur le soufisme, l'ésotérisme islamique dans la mesure où la diégèse ben jellounienne comprend, dans l'ensemble, la société arabo-islamique.

### 9.1. L'univers des saints et des guérisseurs.

La métaphysique est l'apanage des hommes saints qui sont des hommes de Dieu et non pas des charlatans, ou encore moins, des sorciers ou des magiciens. Comme nous l'avons déjà mentionné, la sorcellerie et la magie sont formellement interdites en Islam. Dieu n'est-il pas cette «puissance spirituelle qui ne peut se mêler à ces élucubrations où le diable a la part belle » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 62) ? L'archétype de l'homme saint ou du guérisseur est mis en valeur par Tahar Ben Jelloun dans ses écrits. Il représente l'adjuvant par excellence dans tous les sens du mot. Il n'hésite jamais à venir

en aide aux différents personnages qui souvent se tournent vers lui seulement après avoir tout essayé à l'instar de Zahra qui devient, après sa sortie de prison, la Sainte des sables.

(...) la Sainte des sables, fille de lumière, dont les mains avaient la grâce et le pouvoir d'arrêter l'**irréremédiable**, d'empêcher le **malheur** et peut-être même d'éloigner définitivement la **stérilité** du corps des jeunes femmes. Elles venaient là après avoir tout essayé. J'étais leur ultime recours.

(N.S., 1987 : 180)

Apprécier ici la métaphore « fille de lumière » qui souligne l'idée de l'espoir et également l'allusion aux mains qui participeraient directement au processus de guérison. Cela nous fait penser au grand-père de Dada, ce saint, ce guérisseur qui sauva une fois tout le village grâce à ses prières et surtout ses mains « précieuses » car il était connu « pour avoir quelque chose dans le toucher qui bouleverse et guérit » (MOHA., 1978 : 58). Nous ne pouvons nous empêcher de faire la remarque que « l'irréremédiable », le « malheur » ou encore la « stérilité » représentent des limites qui ne peuvent être supprimées que par le spirituel et non le matériel. Et par là nous apparaît très clairement la supériorité de la métaphysique, l'arme qui franchit l'infranchissable sur les éléments relevant de la matière.

À aucun moment Tahar Ben Jelloun prête de mauvaises intentions ou encore des caractéristiques négatives telles que la cupidité ou l'égoïsme à l'archétype du saint homme. Ce dernier est normalement doté d'une culture religieuse très poussée dépassant de loin l'éducation chariatique, et d'une connaissance approfondie du Coran et des hadiths, les dits du Prophète Mahomet. Dans la nouvelle *Hammam* du recueil *Amours sorcières*, Bilal est décrit comme un « *fqih*, un savant expert en désintoxication » (A.S., *Hammam*, 2003 : 226) alors que Haj Ben Brahim, le saint homme vers qui Bilal envoie le narrateur pour se faire soigner, est décrit comme une personne « d'une grande culture, tolérant et raffiné, un homme de qualité qui a de bonnes intentions » (A.S., *Hammam*, 2003 : 225). Ce qui fait de l'homme saint un agent de la libération intérieure est le fait que l'irrationnel ou le mystère ne le repousse pas comme c'est le cas de l'homme matériel ou scientifique. Au contraire, il a les clés de ce monde méconnu du commun des mortels qui lui permettent de s'y rendre à sa guise. Espace inaccessible à la grande

majorité des hommes, le monde mystérieux, invisible et irrationnel est comme cette caverne d'Ali Baba qui recèle des richesses que « le commun des mortels ne voit pas » dont des outils qui permettent d' « arrêter les méfaits du mauvais œil et autres agissements du diable » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 67). Ce qui sépare l'homme cartésien de l'homme saint c'est que contrairement au premier qui ferme la porte à tout ce qui n'est pas logique, compréhensible ou qui dépasse son entendement, le second allie parfaitement les deux mondes, celui du rationnel et celui de l'irrationnel, jouant « sur les deux tableaux, la science d'un côté, le mystère de l'autre » (A.S., *Hammam*, 2003 : 64). Le premier est incarné par Anwar, professeur d'université spécialisé dans les mathématiques appliquées et la physique nucléaire, celui-là même dont « la logique est (le) mode de fonctionnement » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 43) et le second par Bouazza, ce « muezzin qui a un pouvoir extraordinaire, (qui) lit des choses, passe de l'encens sur la machine et généralement les choses se remettent à leur place » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 48). Ce qui est fort intéressant dans cette nouvelle de Ben Jelloun, c'est qu'à la fin Anwar évolue et devient un homme différent. Tout commence le 9 novembre, jour de ses quarante ans. Nous voulons ouvrir la parenthèse ici pour faire remarquer que le chiffre quarante a une portée symbolique. C'est à l'âge de quarante ans que le Prophète Mahomet reçoit la première révélation du Coran alors qu'il est en train de méditer dans la petite cave « Hira » de la montagne « Jabal Noor » qui signifie « montagne de la lumière ». Dans le cas d'Anwar, disons que c'est à l'âge de quarante ans qu'il sera libéré de l'étroitesse de sa compréhension des choses et des limites du modèle matérialiste et scientifique. Donc, c'est le 9 novembre qu'il passe une très mauvaise journée caractérisée par une succession étrange de toutes sortes de faits négatifs : il marche sur une punaise, une panne informatique immobilise toute l'université et Anwar risque de perdre ses derniers textes qu'il n'a pas sauvegardés sur son disque dur, sa petite amie Noufissa le quitte, il y a une fuite d'eau dans sa salle de bains, sa voiture bloquée par un sabot, sa femme de ménage le quitte entre autres. Et là, ce dont il ne revient pas c'est quand l'ingénieur informaticien réussit à sauver son disque dur avec le concours précieux de Bouazza.

J'ai ouvert la machine, j'ai vérifié puis changé les éléments qui ont brûlé. Pendant ce temps-là, le muezzin faisait de son côté son travail avec de l'encens, des prières balbutiées et ça a marché.

(A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 55)

Que des « interventions d'ordre religieux ou spirituel (puissent) régler un problème strictement technique » (A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 63) dépasse l'entendement d'Anwar et il finit par décider d'analyser de près ces pratiques qui jusqu'ici, relevaient du domaine de l'irrationnel au lieu de les condamner. Après tout, et c'est ce que nous dit Tahar Ben Jelloun, quand l'homme se trouve dans des situations extrêmes qui le dépassent, l'incarcèrent à tel point qu'il ne trouve absolument aucune issue, il arrive un moment où il est prêt à s'accrocher à n'importe quoi.

Dans ces moments de fragilité psychologique, l'être humain, qu'il soit illettré ou savant, jeune ou vieux, intelligent ou non, s'accroche à la bouée qu'on lui lance.

(A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 68)

Pour libérer les incarcérés, l'homme saint a recours à des prières mais aussi à des talismans et des *herz*. Anwar se surprend à serrer les talismans dans ses poches que lui donne Bouazza. Pour ce qui est du cas de Hamza, c'est grâce aux *herz* de Haj Brahim qu'il arrivera à se libérer de la passion absorbante de Najat.

Deux choses donnent de la protection : la bénédiction des parents, c'est très important, d'ailleurs le Coran en parle, et puis **les talismans des gens doués pour sonder l'insondable, pour percer le mystère et l'invisible.**

(A.S., *Homme sous influence*, 2003 : 66)

La capacité de l'homme saint à sonder l'invisible ne fait en effet aucun doute. Hamza est étonné quand Haj Brahim lui donne des informations précises sur Najat. C'est grâce à la compétence de Haj Brahim que Hamza sera arraché des « tentacules de la pieuvre » (A.S., *L'amour sorcier*, 2003 : 30). Il en va de même pour Anwar quand, lors du soir de la consultation chez Anwar, Bouazza lui indique exactement où il trouvera des talismans. La description que le *fqih* lui donne de la personne qui lui veut du mal correspond à Malika, l'ex-femme d'Anwar, qui essayait de lui jeter des sorts.

Le saint homme est non seulement un homme de religion qui aide les gens mais il ne monnaie pas ses services. Haj Brahim demande seulement un pain de sucre alors que Bouazza refuse l'enveloppe contenant les mille dirhams que lui tend Anwar. Il préfère que ce dernier aide son fils à trouver du travail. Pour ce qui est de la libération intérieure, une des conditions indispensables est l'éloignement de tout ce qui matériel.

## **9.2. L'ancrage dans le sacré.**

Un autre aspect fondamental de l'ésotérisme islamique est l'ancrage dans le sacré. En effet, c'est dans l'océan du sacré que puise la métaphysique. Pour mener notre étude à bon port, il serait fort intéressant de voir la définition que nous donne Frithjof Schuon du sacré :

(...) est sacré ce qui, premièrement se rattache à l'ordre transcendant, deuxièmement possède un caractère d'absolue certitude, et troisièmement échappe au contrôle de l'esprit humain ordinaire (...) Le sacré, c'est la présence du centre dans la périphérie, de l'immuable dans le mouvement (...) Le sacré introduit dans les relativités une qualité d'absolu, il confère à des choses périssables une texture d'éternité.<sup>45</sup>

D'abord, il y a le Coran qui représente la Parole révélée dans la mesure où il s'agit de la Parole de Dieu et dont les versets constituent la référence primordiale pour les Musulmans. Puis, il y a les Traditions inspirées, les dits du Prophète Mahomet aussi appelés la *Sunnah*. Ensuite, les prières et l'invocation de Dieu aussi connue sous le nom de *dhikr*. Les poèmes soufis et les livres des mystiques renferment aussi une richesse spirituelle qui ne peut apporter que lumière et libération.

### **9.2.1. Le Livre archétypal de l'Islam.**

Grande théophanie de l'Islam, le Coran est la quintessence de tout chemin spirituel et il est non seulement le Livre de la communauté arabo-islamique entière mais surtout le livre des soufis par excellence. Henri Corbin nous rapporte les propos du 1er Imâm 'Ali ibn Abî Tâlib pour ce qui est de la portée du caractère du Coran :

---

<sup>45</sup> SCHUON, FRITHJOF, 1976. *Comprendre l'Islam*, Éditions du Seuil, 52.

Il n'est point de verset qorânique qui n'ait quatre sens : l'exotérique (*zâhir*), l'ésotérique (*bâtin*), la limite (*hadd*), le projet divin (*mottala'*). L'exotérique est pour la récitation orale ; l'ésotérique est pour la compréhension intérieure ; la limite, ce sont les énoncés statuant le licite et l'illicite ; le projet divin, c'est ce que Dieu se propose de réaliser dans l'homme par chaque verset.<sup>46</sup>

Ce sont ces sens qui confèrent au Livre sacré sa puissance mystérieuse et sa grande efficacité qui se manifestent de manière très évidente dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun. Le Coran apparaît comme l'élément incontournable de la libération de l'individu. Ainsi, dans *Moha le fou Moha le sage*, quand la peur s'empare de la famille du patriarche de par les effets de la sorcellerie, le père fait « venir les tolbas pour lire le Coran et chasser le mal des lieux » (*MOHA.*, 1978 : 64). Apprendre certaines parties du Coran fait partie de l'éducation islamique de l'enfant dans la société maghrébine. Dès son plus jeune âge, les vertus de la lecture coranique lui sont expliquées. Ainsi, Anwar connaît par cœur le verset du Trône bien qu'il lise le plus souvent le Coran « pour la beauté de la poésie et évite de l'interpréter de manière littérale » (*A.S., Homme sous influence*, 2003 : 63).

Quand il était petit, son père lui conseillait de réciter avant toute épreuve le verset du Trône, contenu dans la sourate « La vache », connue pour ses vertus protectrices.

(*A.S., Homme sous influence*, 2003 : 63)

Comme le dit si bien Frithjof Schuon, « derrière l'écorce du texte littéral, (il y a) une présence spirituelle concrète et agissante qui dépasse les mots et le mental. C'est d'ailleurs en vertu de cette puissance du Koran que tels versets peuvent chasser les démons et guérir des maladies » (*Comprendre l'Islam*, Frithjof Schuon, 1976 : 53). Dans *Cette aveuglante absence de lumière*, la lecture coranique occupe une place très importante. L'Ustad Gharbi, le détenu numéro 10, connaît le Coran par cœur et sa mission consiste à le réciter à voix haute en certaines circonstances. Il semblerait que la lecture des versets du Coran fait office de bouclier pour les détenus et leur donne la force nécessaire pour endurer toutes les cruautés mentales qu'ils doivent subir à la prison de Tazmamart. Ce qui est extraordinaire, c'est que malgré le fait que cette prison de la mort lente représente un espace d'emprisonnement « fait pour englober lentement le corps »

---

<sup>46</sup> CORBIN, HENRI, 1986. *Histoire de la philosophie islamique*, Éditions Gallimard, 27, 28.

(CAADL., 2001 : 33), la lecture des versets du Coran constitue une arme dans la mesure où elle inspire une crainte révérencielle même chez les gardes au point où il leur arrive de quitter le bagne en courant. Quand, au début de son emprisonnement, les gardes menacent Salim, le narrateur, de l'enterrer vivant, il entame la lecture de la Fatiha, la sourate de l'ouverture du Livre sacré et on le relâche. Car la Fatiha est d'une importance capitale. Elle est composée de sept versets, chiffre pourvu d'une importance spirituelle en Islam. Nous y reviendrons plus loin dans ce même chapitre. Il est aussi dit que la Fatiha contient en essence tout le Koran.

Méditer sur certains versets spécifiques du Coran guide Salim en prison à l'instar de la répétition du verset suivant de la sourate de la lumière :

« Tu vois combien est puissante la ténèbre de cette lumière. Étends ta main devant toi, tu ne la distingueras même pas. »

(CAADL., 2001 : 87)

Lorsque le détenu numéro 12 du nom de Hamid perd la raison, seule « la lecture du livre saint (l'apaise), ou du moins (diffère) son délire » (CAADL., 2001 : 20). Frithjof Schuon nous parle de cette dimension de la récitation coranique.

Le Koran est comme l'image de tout ce que le cerveau humain peut penser et ressentir, et c'est par là même que Dieu épuise l'inquiétude humaine et infuse au croyant le silence, la sérénité, la paix.<sup>47</sup>

À la lumière de ce que nous avons dit, nous comprenons mieux que le Coran dépasse de loin son contenu doctrinal et revêt un caractère surnaturel. Comme toute écriture sacrée, le Coran comprend une ouverture par laquelle l'homme peut trouver sa libération.

---

<sup>47</sup> SCHUON, FRITHJOF, 1976. *Comprendre l'Islam*, Éditions du Seuil, 55.

### 9.2.2. La prière, la Tradition et le souvenir de Dieu.

Prier, adresser des prières à Dieu impliquent l'idée de se soumettre à la volonté divine, de faire confiance à Dieu et de s'en remettre complètement à Lui. Et nous pouvons dire que c'est déjà là une étape importante dans la libération dans la mesure où s'en remettre à sa toute puissance est, d'une façon, se libérer de ses entraves. Quand son mari retourne de la Mecque avec Dada, la femme du patriarche se retrouve dans une situation difficile, très pénible surtout par le fait où elle ne peut logiquement rien faire pour se débarrasser de l'esclave. Cependant, elle se tourne vers Dieu et s'en remet à Lui. Elle prie car elle doit trouver la force nécessaire pour vivre pour son fils. Ce dernier exprime son admiration devant cette attitude en ces mots :

Quand il est revenu de la Mecque avec une négresse, ma mère a eu une attitude digne. Elle prie. Pour moi. Pour mes affaires. Je sais que ses prières ont une portée exceptionnelle.

(MOHA., 1978 : 99)

Quant à Salim, au fond des ténèbres de la prison de Tazmamart, il prie « sans rien attendre en échange. C'est ça, la force de la foi » (CAADL., 2001 : 113). Ce sont ces prières avec gratuité qui vont le libérer de toutes ses chaînes et surtout de la haine qu'il éprouve pour son père.

Nous ne pouvons parler du sacré sans mentionner la Tradition musulmane aussi appelée la *Sunnah* du Prophète Mahomet. Pour le croyant musulman, le Coran et la *Sunnah* représentent deux sources de lumière qui le guident dans la voie spirituelle.

Au « Livre » (*Kitâb*) de Dieu se joint la « Pratique » (*Sunnah*) de Prophète ; il est vrai que le Koran lui-même parle de la *Sunnah* d'Allah en entendant par là les principes d'action de Dieu à l'égard des hommes, mais la tradition a réservé ce mot aux façons d'agir, habitudes ou exemples de Mohammed. Ces précédents constituent la norme, à tous les niveaux, de la vie musulmane.

La *Sounna* comporte plusieurs dimensions : une physique, une morale, une sociale, une spirituelle et d'autres encore.<sup>48</sup>

---

<sup>48</sup> SCHUON, FRITHJOF, 1976. *Comprendre l'Islam*, Éditions du Seuil, 93.

À la prison de Tazmamart, la Tradition se joint au Livre saint pour fournir aux détenus une arme puissante qui leur permet de résister. Lorsque Hamid meurt, les gardes lui refusent d'abord un enterrement islamique dans les normes car il faudra s'en référer au Kmandar qui devra, à son tour, attendre des ordres de la capitale. Les autres détenus ne se laissent pas faire et réclament un enterrement correct et rapide.

Nous invoquâmes la **tradition musulmane**, qui désapprouve l'enterrement différé, le soleil ne devant se coucher qu'une fois sur le défunt.

(CAADL., 2001 : 21)

Faire appel à la Tradition libère les prisonniers de l'angoisse de mourir et d'avoir le corps jeté « dans une fosse, sans cérémonie, sans prière, sans lecture du Coran » (CAADL., 2001 : 21). Non seulement les funérailles de Hamid ont lieu le lendemain matin, mais un des gardes apporte aussi plusieurs bidons d'eau et, surtout, un drap blanc tout neuf pour le linceul. Associée à la Tradition musulmane est l'invocation de Dieu qui réconforte l'âme en proie à des agitations intérieures affranchissant éventuellement l'individu de tout ce qui peut le troubler. Il faut souligner le fait que le souvenir de Dieu relève de la Sunnah spirituelle et est une pratique indispensable pour que l'homme puisse trouver la paix intérieure. À toutes les cruautés qu'on fait subir aux détenus, Salim riposte uniquement par l'invocation de Dieu ce qui lui permet d'y échapper.

J'invoquai Dieu par ses multiples noms. Je quittai doucement la cellule et ne sentis plus le sol. Je m'éloignais de tout jusqu'à ne voir de mon corps que l'enveloppe translucide (...) De ces ténèbres la vérité m'apparut dans sa lumière éclatante. Je n'étais rien.

(CAADL., 2001 : 87)

### **9.2.3. Les poèmes et livres des mystiques.**

Le mysticisme ou le soufisme occupe une place très subtile dans les textes de Tahar Ben Jelloun suscitant une certaine admiration de la part des différents personnages de la diégèse. Les noms de certains grands maîtres soufis y sont clairement mentionnés comme Ibn Al-Farid, Ibn Arabi, El Hallaj et d'autres indirectement à l'instar de Farid-ud-din 'Attar. L'archétype du soufi relève de la plus haute importance dans notre étude dans la

mesure où il personnifie le renoncement à tout ce qui est matériel et l'aspiration à la Vérité absolue, ce qui constitue la voie vers la libération intérieure. Simplement penser à eux constitue une source d'inspiration pour les personnages. Même si la plupart des maîtres ne sont plus de ce monde, leurs écrits, par exemple les poèmes soufis, comprennent des leçons, des conseils spirituels tant pour le novice que pour le cheminant. Il est vrai que pour le Musulman, les livres des mystiques ne doivent pas être placés sur le même pied d'égalité que le Coran. Toutefois, ces livres puisent dans le sacré car les maîtres soufis se rattachent à l'ordre transcendant et ont une connaissance inaccessible au commun des mortels. Leurs poèmes ont donc un caractère surnaturel, métaphysique qui offre également une certaine ouverture vers la libération. De plus, nombreux sont ceux qui affirment que les écrits métaphysiques servent d'exégèse au Coran et à la Tradition musulmane. Pour Salim, le narrateur de *Cette aveuglante absence de lumière*, la récitation des poèmes soufis calme la douleur qui l'afflige et lui permet de sortir de son corps, renforçant ainsi sa capacité de résister par l'esprit.

J'arrivais, grâce aux prières et à la récitation de poèmes soufis, à atténuer l'intensité de la douleur et même, parfois, à m'extraire de ce corps tout meurtri, déformé mais résistant.

(CAADL., 2001 : 204)

Pour les mystiques, c'est la recherche de l'Amour divin qui les guide. Et dans cette quête, ils finissent par accepter la souffrance et vider leur âme de tous les sentiments de haine, de jalousie, de méchanceté entre autres, voire même s'en libérer. Méditer sur l'Amour divin aide Salim à s'affranchir de ses chaînes les plus puissantes jusqu'à affirmer, même avant de sortir de la prison de Tazmamart, qu'il est désormais un homme libre.

Cette lumière, c'était l'esprit qui me guidait (...) Il m'arrivait de penser aux mystiques musulmans qui s'isolent et renoncent à tout par amour infini de Dieu. Certains, accoutumés à la souffrance, la domptent et en font leur alliée. Elle les conduit à Dieu jusqu'à se confondre avec lui et perdre la raison. Ainsi l'intimité du malheur ouvre grand leur cœur. Moi, elle m'ouvrait de temps en temps certaines fenêtres du ciel.

(CAADL., 2001 : 106)

Dans *L'enfant de sable*, il semblerait que le conteur Amar ait une certaine connaissance des poètes mystiques. Laurence Kohn-Pireaux nous en parle dans son étude sur Tahar Ben Jelloun, disant que « les personnages cités par le conteur Amar font partie des plus

grands théoriciens et poètes du soufisme. Amar, indigné d'avoir été fouillé par des vigiles à la mosquée, signale que la lecture de ces auteurs est tombée en désuétude au point d'engendrer de regrettables confusions » (*Étude sur Tahar Ben Jelloun*, Laurence Kohn-Pireaux, 2000 : 61).

...l'Islam que je porte en moi est introuvable, je suis un homme seul et la religion ne m'intéresse pas vraiment. Mais leur parler d'Ibn Arabi ou d'El Hallaj aurait pu me valoir des ennuis.

(E.S., 1985 : 146)

Il faut remarquer que certaines déclarations inspirées de certains soufis ont suscité et continuent à susciter de vives hostilités de la part des autorités exotériques parce que, soit ces dernières n'ont pas la capacité de les comprendre ou alors il se pourrait qu'elles ne les comprennent que trop bien. Il faut souligner que les autorités exotériques ont toujours craint les soufis dans la mesure où ceux-ci ont atteint une libération intérieure très profonde. Ainsi El-Hallaj fut crucifié pour avoir dit : « Je suis la Vérité ». Les soufis authentiques font peur parce qu'ils refusent de jouer le jeu social dont un aspect est de porter des masques, de dissimuler ce que nous sommes vraiment et de montrer aux autres une autre façade. Le Consul nous en parle lors d'une de ses conversations avec Zahra.

Cela nous ramène à nos poètes mystiques pour qui l'apparence était le masque le plus pervers de la vérité.

(N.S., 1987 : 134)

Nous terminons sur ces vers du XIII<sup>e</sup> siècle, Ibn Al-Farid : « Et si la nuit t'enveloppe et enfouit en leur solitude (ces demeures) allume de désir en leur noirceur un feu... » (E.S., 1985 : 92). Ibn Al-Farid est un des plus grands poètes arabes soufis et également l'auteur de la *Khamriyyah* (l'Éloge du vin ou de l'état d'ivresse). Pour atteindre la libération intérieure, une des différentes étapes constitue à se débarrasser des masques, donc de l'hypocrisie sociale et de riposter aux ténèbres, voire à l'ignorance par la lumière de la Connaissance véritable, celle de Dieu.

### 9.3. La métaphysique des symboles.

Les symboles constituent une partie importante de la structure archétypale de l'imaginaire chez Tahar Ben Jelloun. Nous ne pouvons ignorer cette dimension qui se révèle essentielle, voire même indispensable à l'étude de l'objet principal de ce mémoire : la libération intérieure. Les symboles sont pourvus d'abord d'un ou de plusieurs sens dénotés qui leur confèrent le pouvoir d'évocation mais surtout d'un ou de plusieurs sens connotés qui constituent en fait leurs sens réels dans la mesure où ils relèvent du caractère sacré dont nous avons parlé plus haut et c'est ce qui leur confère leur véritable pouvoir, celui de la capacité libératrice. Méditer sur des symboles constitue une étape primordiale pour accéder à la lumière de la Connaissance et de la délivrance. Un voyage parmi des symboles permettrait à l'homme d'atteindre la profondeur de son être et de se libérer graduellement de ses chaînes.

It is through symbols that one is awakened; it is through symbols that one is transformed; and it is through symbols that one expresses. Symbols are realities contained within the nature of things. The entire journey in God is a journey in symbols, in which one is constantly aware of the higher reality within things. Symbols reflect both Divine transcendence and Divine immanence; they refer to both the universal aspect of *creation* and the particular aspect of *tradition*.<sup>49</sup>

Les textes de Ben Jelloun semblent nous indiquer que les symboles ne sont pas compris par la majorité des hommes pour la simple raison que le fossé entre l'esprit moderne et le spirituel ne cesse de s'agrandir. C'est surtout l'homme saint qui comprend les sens cachés d'un symbole et en connaît donc la valeur. Nous ne pouvons nous empêcher de souligner le langage lourd de symbolisme dans l'œuvre de l'écrivain maghrébin. Dans *L'enfant de sable*, les paroles des différents conteurs foisonnent de symboles. Nous n'allons pas faire une analyse de tous les symboles dans la diégèse ben jellounienne mais nous allons certainement en mentionner les plus importants, c'est-à-dire, ceux qui participent directement ou indirectement à la libération intérieure de l'homme. Avant de poursuivre, apprécions ce que nous rapporte Jean-Marc Vivenza dans son introduction du *Dictionnaire de René Guénon* :

---

<sup>49</sup> BAKHTIAR, LALEH, 1976. *Sufi: expressions of the mystic quest*, Thames & Hudson, 25.

(...) la science des symboles, cette « science sacrée » qui seule est capable d'introduire l'être dans l'intimité du Principe. Il en va, concernant cette question, bien évidemment de la préservation de l'antique sagesse, mais surtout du maintien de la **capacité libératrice** qui spécifie l'être humain au sein de la création universelle.<sup>50</sup>

### 9.3.1. Le symbole de l'eau.

Symbole de la manifestation divine, l'eau constitue un élément fort intéressant dans les textes de Tahar Ben Jelloun. Tantôt elle incarne, tantôt elle libère. Dans *La nuit sacrée*, l'eau est un élément qui apparaît souvent dans les rêves de Zahra. D'abord, il s'agit d'une eau lourde et gluante où elle doit lutter contre toutes sortes de bêtes.

Je passai toute la nuit à lutter contre les courants d'une eau lourde et gluante dans un lac profond habité par toutes sortes de bêtes et de plantes (...) Enfermée dans une cage de verre, une main me faisait descendre jusqu'au fond et me remontait à sa guise.

(N.S., 1987 : 121)

La « cage de verre » évoque un espace carcéral dans un autre espace carcéral (ici l'eau du lac). Et nous voyons l'individu, ici Zahra, manipulé par la main qui la fait descendre et remonter à sa guise malgré tous ses efforts. Dans le même texte, il est aussi question d'un lac d'eau stagnante qui symbolise une phase où toute évolution devient impossible.

Mes émotions s'étaient diluées dans un lac d'eau stagnante ; mon corps s'était arrêté dans son évolution ; il ne muait plus, il s'éteignait pour ne plus bouger et ne plus rien ressentir ; ni un corps de femme plein et avide, ni un corps d'homme serein et fort ; j'étais entre les deux, c'est-à-dire en enfer.

(N.S., 1987 : 178)

Toutefois, à mesure que le personnage parvient à se libérer de ses entraves psychologiques, cela se manifeste dans ses rêves cette fois-ci à travers une eau où il n'y a plus de cage et où ses mouvements ne sont plus inhibés. Il semblerait qu'il y ait une sorte de correspondance entre le monde extérieur du personnage et son monde intérieur.

---

<sup>50</sup> VIVENZA, JEAN-MARC, 2002. *Le dictionnaire de René Guénon*, Éditions Le Mercure Dauphinois, 20, 21.

Cette nuit, dès que j'ai fermé l'œil, j'ai retrouvé le lac d'eau lourde. Il n'y avait plus de cage. J'y plongeais de moi-même et remontais sans difficulté.

(N.S., 1987 : 127)

Quand nous arrivons à plonger dans l'eau et remonter sans difficulté, nous pouvons dire qu'à ce moment-là, l'eau devient source de délivrance. Par ailleurs, cette capacité libératrice de l'eau devient encore plus évidente par le biais du symbole de la mer. La mer est le symbole de l'Infini, de la libération intérieure de l'individu. Comme Tahar Ben Jelloun, bien d'autres écrivains ont illustré cet aspect de la mer à l'instar de J.M. Le Clézio. Dans *La nuit sacrée*, la mer sert de tableau de fond à la réunion entre Zahra et le Consul. Près de la mer « une maison toute blanche » (N.S., 1987 : 188). Ici, la couleur blanche, la lumière s'associe à la mer pour apporter la délivrance aux personnages qui ont longtemps été incarcérés, chacun à sa façon.

Certaines eaux sont aussi pourvues de vertus spécifiques, thérapeutiques et libératrices. Dans l'histoire *Hammam* du recueil *Amours sorcières*, l'homme saint, Haj Ben Brahim prescrit au narrateur l'eau d'une source qui se trouve au pied d'une petite montagne, lui disant :

...cultive l'oubli. Pour cela je vais te donner un manuscrit à lire et une eau à boire avant de dormir. C'est l'eau d'une source (...) J'ai découvert ses vertus par hasard (...) « Ma'a El Nissiane », l'eau de l'oubli.

(A.S., *Hammam*, 2003 : 234)

Le narrateur suit les conseils du *fqih* à la lettre, boit l'eau de l'oubli « tout en sachant que c'est symbolique » (A.S., *Hammam*, 2003 : 236). Pourtant, après un an, il développe une certaine indifférence vis-à-vis de tout le mal qu'on lui a fait. Quant à Zahra, à partir du moment où elle est affranchie par son père du destin que ce dernier a tracé pour elle, elle est enlevée et comme propulsée dans une sorte de voyage initiatique. Et là, dans « une véritable petite république rêvée et vécue par les enfants » (N.S., 1987 : 41), Zahra plonge dans « l'eau froide et pure » (N.S., 1987 : 46) d'une source dont l'eau est bénéfique et qui représente le deuxième des sept secrets du Cheikh. Zahra en parle au Consul :

Avant d'arriver dans cette ville, j'ai eu la chance et le privilège de me baigner dans une source aux vertus exceptionnelles (...) L'eau de cette

source m'a lavé le corps et l'âme (...) Pour avoir accès à cette source, il faut se dépouiller de tout et renoncer définitivement à la nostalgie.

(N.S., 1987 : 104, 105)

Ici, Tahar Ben Jelloun nous donne l'image d'une eau purificatrice, libératrice et qui redonne des aptitudes bénéfiques à l'individu qui y prend un bain que nous pourrions qualifier de « rituel ».

De là, la bénédiction qui entoure certaines fontaines, considérées comme bénéfiques.<sup>51</sup>

### 9.3.2. La pierre noire.

Un symbole qui revient tel un leitmotiv, surtout dans le roman *Cette aveuglante absence de lumière* est celui de la pierre noire. D'emblée, il faut éviter de confondre la pierre noire avec la Kaaba.

On aura soin, par ailleurs, afin d'éviter de nombreuses erreurs qui sont formulées sur ce sujet, de bien distinguer la Kaabah proprement dite, de la « Pierre noire » (qui elle n'est pas de forme cubique), cette dernière étant simplement « enchâssée » dans l'édifice, édifice qui représente en réalité la « maison de Dieu ».<sup>52</sup>

La Kaaba revêt un caractère sacré fondamental pour l'Islam puisqu'elle symbolise le « « Centre du Monde » (et) a au dessus d'elle le siège du Pôle suprême » (*Le dictionnaire de René Guénon*, Jean-Marc Vivenza, 2002 : 239). De par ces caractéristiques, nous pouvons suggérer l'ouverture vers le haut qu'elles comprennent et qui est indispensable pour se dépouiller de tout ce qui est terrestre et matériel, c'est-à-dire, de ce qui incarne et de faire l'ascension vers le haut, mouvement symbolique pour ce qui est de la libération intérieure de l'individu.

---

<sup>51</sup> CHEBEL, MALEK, 1995. *Dictionnaire des symboles musulmans*, Éditions Albin Michel, 149.

<sup>52</sup> VIVENZA, JEAN-MARC, 2002. *Le dictionnaire de René Guénon*, Éditions Le Mercure Dauphinois, 239.

Quant à la pierre noire, elle est pourvue d'un riche enseignement symbolique d'une grande profondeur. Pierre sanctifiée de la Kaaba, elle est touchée et baisée par les pèlerins.

Prototype de toutes les pierres et de tous les parchemins, le *hadjar al-aswad* – appelé également « La main droite d'Allah » (*yamin Allah*) – renfermerait le pacte céleste (*mithaq*) que Dieu aurait transcrit à l'intention des hommes.<sup>53</sup>

Au fond de sa fosse, Salim exerce sa concentration et essaie de se focaliser sur une idée. Il ignore comment sa « pensée s' (est) fixée sur ce symbole », (*CAADL.*, 2001 : 67), celui de la pierre noire, pierre sacrée située à des milliers de kilomètres de là où il se trouve. L'essentiel c'est que son effort de concentration sur la pierre noire lui permet de se détacher de son corps, voire même de quitter sa cellule et, dans son inconscient, il acquiert la certitude qu'il sera libre un jour et pourra vraiment la toucher.

Je sortirais du trou et j'irais toucher la pierre noire de la Kaaba à la Mecque. Ce fut cette pierre noire, la pierre du commencement, celle qui a gardé les empreintes d'Abraham, celle dont la mémoire rejoint celle du monde, qui me sauva.

(*CAADL.*, 2001 : 67)

Le désir du narrateur de toucher la pierre noire traduit un autre désir encore plus profond et enfoui dans l'inconscient, celui de retourner à la source, donc celui de s'affranchir de l'état carcéral et de toutes les autres entraves, des plus concrètes aux plus abstraites. Il faut reconnaître que la prison permet aussi à Salim de méditer sur son passé et de la haine qu'il éprouve pour son père. C'est qu'il est aussi prisonnier de son passé et de sa haine. Mais la pierre noire le guide dans son cheminement spirituel et lui permet de se dépouiller de tout. Nous reviendrons au concept du dépouillement dans ce même chapitre.

La pierre noire, le cœur de l'univers, la mémoire de la grâce, la splendeur de la foi, le désintéressement absolu, tels étaient les signes qui me guidaient.

(*CAADL.*, 2001 : 204)

---

<sup>53</sup> CHEBEL, MALEK, 1995. *Dictionnaire des symboles musulmans*, Éditions Albin Michel, 336.

### 9.3.3. Le chiffre sept.

Nous passons maintenant à un symbole plus abstrait que les deux précédents. Il s'agit du chiffre sept. Le chiffre sept est, en effet, un chiffre qui comprend une valeur spirituelle profonde et il est très important dans le soufisme. Le cheminement spirituel se constitue de sept étapes fondamentales avant d'atteindre l'illumination et, éventuellement, la libération intérieure.

Le septenaire est compris dans toutes les démarches philosophiques et mystiques, dans la mesure où le septième degré est celui de toute initiation ésotérique arrivée à son terme : « Tout ce qu'il y a dans le monde est sept, parce que chaque chose possède une ipséité et six côtés », lit-on dans *Le Symbolisme des nombres* de Raoul Berteaux. Il structure notamment l'évolution du néophyte vers l'illumination : la recherche, l'amour, la connaissance, l'indépendance, l'unité, l'émerveillement et, enfin, le dénuement qui équivaut également à une mort mystique ('Attar).<sup>54</sup>

Par ailleurs ce chiffre mystique est mentionné vingt-quatre fois dans le Coran. Il y a sept cieux, sept lectures du Coran, la sourate Fatiha dont nous avons parlé plus haut contient sept versets, le Livre saint comprend sept sens allégoriques entre autres. Ce chiffre est aussi mis en valeur dans l'espace ben jellounien et est étroitement associé à la libération intérieure surtout dans le diptyque *L'enfant de sable – La nuit sacrée* et *Cette aveuglante absence de lumière*. *L'enfant de sable* est un livre comprenant sept portes : la porte du jeudi, la porte du vendredi, la porte du samedi, Bab El Had, la porte oubliée, la porte emmurée et la porte des sables. Le premier conteur prétend détenir le journal d'Ahmed et les clés pour parvenir à l'étape de la délivrance.

Sachez aussi que le livre a sept portes percées dans une muraille large d'au moins deux mètres et haute d'au moins trois hommes sveltes et vigoureux. Je vous donnerai au fur et à mesure les clés pour ouvrir ces portes.

(E.S., 1985 : 13)

Ainsi, « une fois arrivés à la septième porte, (ils seront) peut-être les vrais gens du Bien » (E.S., 1985 : 16). Par ailleurs, la chaîne de conteurs dans *L'enfant de sable* en comprend sept dont le septième est l'étranger au turban bleu. Laurence Kohn-Pireaux nous en parle

---

<sup>54</sup> CHEBEL, MALEK, 1995. *Dictionnaire des symboles musulmans*, Éditions Albin Michel, 384.

dans son étude sur Tahar Ben Jelloun qui porte essentiellement sur *L'enfant de sable* et *La nuit sacrée* :

L'homme au turban bleu est une projection de l'écrivain qui rassemble les récits de six autres conteurs. Une fois sa mission achevée, l'âme en paix, ce conteur semble se détourner de l'histoire.<sup>55</sup>

Dans *La nuit sacrée*, Zahra connaît un bonheur éphémère aux côtés du Cheikh qui lui promet de lui livrer ses sept secrets bien qu'elle n'en connaîtra que les deux premiers, le village et la source. Elle est chassée du jardin parfumé parce qu'elle aura provoqué les larmes du Cheikh et porterait en elle quelque chose qui « provoque la destruction » (N.S., 1987 : 49).

Le chiffre sept est récurrent également dans *Cette aveuglante absence de lumière* où il est omniprésent dans la pratique de la méditation de Salim, le narrateur. Le chiffre sept est comme associé à la notion de cycle mais pas un cycle fermé mais un cycle qui comprend une ouverture vers le haut.

C'était l'époque où mes haltes sur le chemin de la spiritualité se multipliaient et m'enseignaient des choses simples mais essentielles.

Dans l'exercice que je mettais au point pour une plus grande concentration, je voyais une femme dans la nuit. (...) Elle avançait lentement et me demandait de la suivre dans son pèlerinage autour des **sept** saints de Marrakech, âmes protectrices des gens démunis, des morts et des survivants.

**Sept** hommes. **Sept** étapes. **Sept** prières. Des visages **ouverts sur l'éternité**, une leçon de renoncement, un apprentissage de la solitude et de **l'élévation**.

(CAADL., 2001 : 133)

L'écrivain associe aussi le chiffre sept à l'amour. L'amour comprend également une capacité libératrice. C'est l'énergie qui ne peut que propulser l'individu vers le haut, celle qui fait progresser et qui ne peut que libérer.

Si notre ville a sept portes c'est qu'elle a été **aimée** par sept saints.

(E.S., 1985 : 202)

---

<sup>55</sup> KOHN-PIREAU, LAURENCE, 2000. *Étude sur Tahar Ben Jelloun*, Ellipses, 19,20.

#### 9.3.4. Les animaux.

Dans la diégèse ben jellounienne des animaux sont souvent évoqués dans leur rôle d'adjuvant pour ce qui est de la délivrance. Nous allons seulement mentionner les deux animaux les mieux placés dans ce rôle spécifique : la jument dans *La nuit sacrée* et de l'oiseau dans *Cette aveuglante absence de lumière*.

Tout juste après l'enterrement de son père, un cavalier en gandoura bleue du Sud traverse le cimetière sur sa jument et une femme en robe de mariée invite Zahra à partir avec le cavalier et d'être « heureuse » (N.S., 1987 : 38). Ce moment marque le début du voyage initiatique de Zahra. Le cheval est un animal qui suscite un respect sans mesure chez les Musulmans et surtout les Arabes. Animal bénéfique, la jument du Cheikh nous apparaît aussi comme un animal mythique puisqu'elle relie le monde réel au monde imaginaire représenté dans le texte par le village des enfants. L'enfant rouquin que Zahra y rencontre ne lui dit-il pas qu'ils sont « une tribu en dehors du temps » et que le village « n'existe pas » (N.S., 1987 : 49) ? Apprécions ici une légende maghrébine qui évoque l'importance et l'appréciation sans bornes accordées au cheval :

Une légende maghrébine estime que le cheval prie pour son maître du lever du jour jusqu'à la mi-journée et pour lui-même ensuite.<sup>56</sup>

Dans *Cette aveuglante absence de lumière*, une colombe s'introduit dans la prison et apporte avec sa présence une joie extraordinaire chez les détenus qui lui donnent le nom de Hourria, liberté. Elle est « symbole de paix et de joie » (CAADL., 2001 : 124) et aussi d'espoir puisqu'en le libérant, les prisonniers la comblent de messages qu'ils désirent faire transmettre à leurs familles. Au moment de sa libération, l'écrivain nous donne l'impression que ce n'est plus à un oiseau que s'adressent les prisonniers mais à un être humain. Il y a aussi dans le même roman l'évocation d'un autre oiseau, le petit moineau de Marrakech, celui qu'on appelle Tebebt ou Lfqéra, oiseau sacré pour le narrateur Salim. L'oiseau s'installe dans le trou qui sert d'aération dans la cellule de Salim et assume un rôle très important dans la vie des détenus. Comme Hourria qui est comme un trait

---

<sup>56</sup> CHEBEL, MALEK, 1995. *Dictionnaire des symboles musulmans*, Éditions Albin Michel, 94.

d'union entre la prison et l'extérieur, Tebebt devient annonciateur. Ses différents chants que Salim finit par décoder lui annonce l'arrivée des gardes ou de la pluie ou encore qu'il y aura une tempête de sable. Plus important, le moineau devient un catalyseur dans la méditation de Salim.

Je suis un nouveau-né tous les matins, au point de me considérer comme Tebebt, un moineau très sensible, très fin et hors d'atteinte. Je comprends mieux le langage des oiseaux que celui des humains. Tebebt me fait voyager et m'accompagne dans mes fugues vers la spiritualité.

(CAADL., 161)

Les oiseaux, la colombe ou le moineau, symbolisent dans le texte la liberté puisque les gardes et même la double muraille qui entoure la prison de Tazmamart n'arrivent pas à les emprisonner à la différence du chien Kif-Kif, le chien condamné à cinq ans de prison qui finit par mourir de faim et d'épuisement. Il est intéressant de noter que la colombe constitue un thème récurrent de la poésie amoureuse des Arabes. Elle serait symbole d'amour, « de pureté et de simplicité (et) la représentation du message divin et de l'esprit-Saint » (*Dictionnaire des symboles musulmans*, Malek Chebel, 1995 : 106). En général, l'oiseau symbolise la puissance divine, la soumission dans la mesure où les oiseaux se soumettent aux Prophètes David et Salomon, l'immortalité de l'âme et surtout symbole de la libération intérieure.

L'oiseau, symbole universel de l'air et des grands espaces, l'est également pour les Musulmans, qui respectent en lui toutes les vertus nobles et son caractère sacré.<sup>57</sup>

#### **9.4. Le voyage initiatique.**

Nous abordons dans ce volet une facette primordiale de la métaphysique, celle du voyage à travers le tunnel des ténèbres jusqu'à la lumière. Il s'agit d'une voie semée d'épines, celle qui ne peut être traversée que par une poignée de personnes bien qu'il soit possible qu'au début beaucoup l'entreprennent. D'ailleurs il faut remarquer que la plupart des

---

<sup>57</sup> CHEBEL, MALEK, 1995. *Dictionnaire des symboles musulmans*, Éditions Albin Michel, 307.

personnes ne l'empruntent pas, préférant demeurer dans leur univers carcéral. Par contre, ce voyage vers la libération intérieure constitue une dimension importante dans la diégèse ben jellounienne. Il est intéressant de voir que dans *L'enfant de sable*, cette traversée du désert est imaginée par sept conteurs et pour la plupart de ces conteurs, elle se termine par un échec. Symbolique dans la mesure où l'auteur veut nous montrer que les chances que cette traversée réussisse sont très minimes. Dans *La nuit sacrée*, c'est Zahra elle-même qui nous la raconte. Mais c'est surtout dans *Cette aveuglante absence de lumière* que Tahar Ben Jelloun nous raconte la traversée du désert réussie de Salim. Du début jusqu'à la fin du roman, il n'est question que de ce voyage non pas physique mais psychique.

Je traverse un long tunnel. Je ne cesse de marcher et je suis certain qu'un jour j'arriverai au bout, je verrai la lumière.

(CAADL., 2001 : 75)

#### **9.4.1. Leçon de renoncement.**

Le voyage se fonde d'abord sur l'épreuve du renoncement. Nous pouvons dire que c'est le point de départ d'un voyage initiatique comme c'est le cas dans *La nuit sacrée* à partir du moment où le Cheikh emporte Zahra sur sa jument. Elle doit tout laisser derrière elle, se dépouiller de presque vingt années de mensonge pour trouver le bonheur, ici celui de la libération intérieure. Mais il est logique que le renoncement ne se fait pas en une fraction de seconde. C'est un processus graduel qui comprend des étapes successives auxquelles l'individu se dépouille au fur et à mesure qu'il avance de tout ce qui relève du monde matériel, voire même des passions et des émotions. Ainsi, en parlant de la paix de l'âme, Moha dit : « Sur la vague nous avons déposé la tristesse » (MOHA., 1978 : 177).

Pour ce qui est du roman *Cette aveuglante absence de lumière*, le renoncement vient de l'extérieur et de l'intérieur. Le renoncement extérieur renvoie à tout ce qui est imposé sur l'individu, ce à quoi il est obligé de renoncer. Son incarcération à la prison de Tazmamart exige que Salim se dépouille de son passé, son identité, l'espoir et même de l'avenir. Le

renoncement extérieur n'est pas ce qui nous intéresse ici. Pour mieux cerner notre objet d'étude, c'est du renoncement intérieur que nous devons parler. Le renoncement intérieur qui fait partie intégrante du voyage vers la libération intérieure n'est pas imposé sur l'individu. Il constitue un choix de sa part. Dans le cas de Salim, il a vite fait de comprendre que pour s'affranchir de tout, il lui faudra d'abord apprendre à se placer au-dessus de tout ce qui est proprement physique, à commencer par son corps. « J'appris à renoncer à mon corps » (CAADL., 2001 : 137), nous dit-il. Le « corps » ici renvoie à une métonymie dans la mesure où il connote toutes les douleurs et souffrances que le narrateur doit endurer dans sa cellule. Il faut remarquer que le renoncement corporel est un concept qui n'échappe pas à la relativité. En effet, pratiquer l'exercice du renoncement corporel en pleine nature, par exemple sur une plage ou une montagne et le même exercice dans une fosse où l'obscurité est totale ne sont pas la même chose. Le second cas va exiger beaucoup plus d'efforts avant que l'individu n'y parvienne. Et pour y parvenir, Salim doit simultanément avoir recours à une autre méthode, la méditation.

#### **9.4.2. La méditation.**

Méditer c'est se livrer à des réflexions profondes et c'est ce qui aide Salim à « préparer le corps pour atteindre l'esprit » (CAADL., 2001 : 31). Comme nous l'avons dit plus haut, le renoncement est se libérer de tout ce qui incarne, même le passé. Une des premières réflexions auxquelles se livre Salim est la question de savoir si au moment de débarquer dans le palais du roi il cherchait à tuer le roi ou son père. Il médite également en prison sur la fermeté « admirable » (CAADL., 2001 : 105) de sa mère lorsqu'elle a renvoyé son père de la maison et sur la force de caractère de sa grand-mère maternelle qu'on appelait « la Générale » (CAADL., 2001 : 105). Ces réflexions renforcent chez lui la conviction qu'il s'en sortira un jour. Quant à Zahra, elle médite beaucoup sur le retour au commencement, à la source, ce qui constituerait pour elle un signe de libération intérieure.

Je commençais à être obsédée par l'idée d'une grande lumière qui viendrait du ciel ou de l'amour, elle serait tellement forte qu'elle rendrait

mon corps transparent, qu'elle le laverait et lui redonnerait le bonheur d'être étonné, la naïveté de connaître des choses dans leur commencement.  
(N.S., 1987 : 173)

Tahar Ben Jelloun associe souvent la lumière à la libération et l'incarcération aux ténèbres. Si la lumière devient comme une sorte d'obsession pour Zahra, c'est la pierre noire qui en devient une pour Salim comme nous l'avons vu plus haut. En effet, se concentrer sur un objet ou une idée fixe renforce l'acte de méditation et aide l'individu à avancer sur la « voie pour revenir à (lui)-même » (CAADL., 2001 : 88). Il semblerait que l'acte de méditer est nécessaire pour faire le vide en soi et entrevoir la lumière au bout du tunnel comme le dit Salim :

Je méditai et compris que des voiles successifs tombaient jusqu'à rendre les ténèbres moins opaques, jusqu'à apercevoir un minuscule rayon de lumière (...) Ma nudité intérieure était mon secret.  
(CAADL., 2001 : 88)

À la lumière de notre lecture du roman *Cette aveuglante absence de lumière*, nous pouvons établir le lien entre la méditation et la retraite spirituelle, *khalwah* (littéralement : « Solitude ») qui représente un des moyens les plus efficaces à la disposition des soufis. C'est ainsi que dans le roman, malgré le fait que la solitude soit imposée, elle devient une sorte de catalyseur dans l'acte de méditer qui peut aussi être vu comme une prière intérieure indispensable à la libération intérieure. Tahar Ben Jelloun nous permet ici de voir une dimension différente et spécifique de l'espace carcéral : c'est quand la prison libère l'individu. Salim, au fond de son « cimetière clandestin » (CAADL., 2001 : 32) médite sur les prophètes, les saints et les martyrs, invoque la lumière qui se trouve dans leur cœur et c'est ce qui lui sert de guide pour quitter son corps, s'affranchissant ainsi des limites spatio-temporelles de la prison.

...j'invoquais la lumière suprême qui se trouvait dans le cœur de ma mère, dans le cœur des hommes et femmes de bien, dans l'âme des prophètes, des saints et des martyrs, dans l'esprit de ceux qui ont résisté et vaincu le malheur par la seule puissance de l'esprit, de la prière intérieure, celle qui n'a pas de but, celle qui vous emmène vers le centre de gravité de votre propre conscience.  
(CAADL., 2001 : 106)

Dans la nouvelle *Hammam* du recueil *Amours sorcières*, pour soigner le narrateur, le saint homme Haj Ben Brahim lui demande de boire l'eau de l'oubli et de lire un manuscrit qui lui a été remis par un esclave. Il est clair que Haj Ben Brahim invite le narrateur à méditer sur le contenu du manuscrit qui constitue un rapport sur la manière dont les esclaves étaient maltraités, battus et affamés mais surtout sur la manière dont ils résistaient par la puissance de l'esprit.

Difficile d'imaginer ce que fut la condition de ces hommes dans les années quarante. Lis-le, tu verras que c'est une leçon de vie, un éloge de la spiritualité et de la résistance par l'esprit, par la force et la détermination de l'esprit.

(A.S., *Hammam*, 2003 : 235)

Nous pouvons dire que la méditation est un élément essentiel de la voie spirituelle et c'est de la méditation qu'émerge la lumière, la grande lumière, celle qui brise toutes les chaînes.

#### **9.4.3. Le pèlerinage ou la traversée du désert.**

Le pèlerinage comprend une partie essentielle du voyage initiatique. Selon Larousse, le pèlerinage est un « voyage fait vers un lieu de dévotion dans un esprit de piété ». Sous cet angle, nous pouvons envisager le pèlerinage vers la Mecque qui constitue un des cinq piliers de l'Islam. Un aspect très intéressant du pèlerinage qui concerne notre objet d'étude est sa capacité de libérer un individu. Par ailleurs, quand une personne a accompli le pèlerinage, nous disons qu'il vient de renaître. Tahar Ben Jelloun met cet aspect en exergue dans *L'enfant de sable*. Il a fallu que Fatouma fît le pèlerinage à la Mecque pour être libérée de ce cri de femme emprisonné dans sa cage thoracique. Ce qui mérite d'être mentionné ici, c'est que Fatouma réussit à s'en affranchir bien qu'elle n'accomplisse pas le pèlerinage comme il le faut.

Ce pèlerinage, même mal accompli, m'avait libérée : en rentrant au pays, je ne suis pas retournée chez moi.<sup>58</sup>

---

<sup>58</sup> *L'enfant de sable*, Tahar Ben Jelloun, 1985 : 166.

Même si Salim, notre personnage dans le roman *Cette aveuglante absence de lumière* n'a jamais été à la Mecque, il ne cesse de penser à la Kaaba ainsi qu'à la pierre noire. Consciemment ou inconsciemment, il aurait associé le pèlerinage à la libération. Un autre point important que Ben Jelloun met en relief est que le pèlerinage peut ne pas être seulement un voyage physique mais aussi un voyage métaphysique que vit l'individu comme dans le cas de Salim où tout voyage physique est impossible. C'est ce que nous appellerons ici la traversée du désert qui est un concept très familier du soufisme. Une traversée qui échapperait aux limites spatio-temporelles dont l'issue est marquée par une grande lumière, celle de la libération intérieure. Peut-être pourrions-nous suggérer que c'est la foi que met Salim dans cette traversée qui contribue au fait qu'il finit par être libéré de prison. Il nous dit :

Pour cela, il fallait traverser plusieurs déserts et plusieurs nuits. Je m'étais résigné à vivre l'épreuve sans jamais me plaindre (...) Je priais Dieu sans penser à ce qui pourrait arriver ni à ce que ces prières me donneraient (...) Grâce à la prière, j'étais en train d'accéder au meilleur de moi-même avec la modestie de celui qui se détache petit à petit de son corps, s'en éloignant pour ne pas être l'esclave de ses souffrances, de ses appétits et de ses délires.

(CAADL., 2001 : 203)

Un autre type de pèlerinage serait le voyage lui-même. Peu importe où l'individu se rend, même s'il ne se rend pas là où se trouvent des mausolées, l'essentiel réside dans le fait qu'il lui faut s'éloigner le plus de la compagnie des hommes. C'est une condition nécessaire pour qu'il trouve enfin la délivrance. Tel est le cas du Consul qui, dans *La nuit sacrée*, comprend que ce n'est qu'en entreprenant un long voyage qu'il pourra s'affranchir de toutes ses attaches. La dernière fois que le Consul vient rendre visite à Zahra à la prison, il lui confie son besoin de voyager.

Je sais que je dois faire le voyage des ténèbres, loin de tout, dans le désert,  
dans l'extrême Sud.

(N.S., 1987 : 169)

Nous revenons à ce que nous avons dit plus haut. Le voyage initiatique s'accompagne de l'exercice du renoncement et la pratique de la méditation et tous se conjuguent pour

guider l'individu vers la grande lumière qui se trouve au bout du tunnel, à l'autre bout de la nuit.

### **9.5. La libération intérieure.**

J'ai cru connaître l'être autant que le non-être  
J'ai cru percer à jour le haut comme le bas  
Mais je ne connais rien si je ne puis connaître  
L'au-delà de l'ivresse en l'au-delà de moi.<sup>59</sup>

Ces quelques vers du célèbre poète Omar Khayyâm illustrent bien l'état de celui qui réussit à goûter à la libération intérieure. Nous pouvons aussi l'appeler la paix intérieure, l'ivresse ou l'extase. Si nous faisons des schémas actantiels pour les différents textes de Tahar Ben Jelloun, nous verrons que l'objet des différents personnages se résume à cet état. Tous aspirent à la libération intérieure à l'instar d'Ahmed-Zahra, le Consul, Salim entre autres. Moha, lui qui a déjà connu l'ivresse voudrait bien la partager avec les autres et ne se désespère pas de les inviter à le suivre dans cette voie mais il est traité de fou. Où pourrait bien donc mener un voyage dans l'univers des saints, un voyage à travers des symboles, une traversée du désert, un voyage dans les ténèbres où le voyageur n'a que deux lumières qui pourraient lui servir de guide, celle du Coran et celle de la Tradition ? À quels signes reconnaître la grande destination ? Nous allons dans les parties suivantes en mentionner les plus évidents, ceux auxquels Tahar ben Jelloun offre une place de choix dans ses textes.

#### **9.5.1. Le retour à la source.**

Un premier signe est celui du retour, le retour à la source, le retour vers le principe. Ce retour vers la source représente aussi le voyage jusqu'à la porte du paradis. Y sont autorisés uniquement ceux qui sont parvenus à se débarrasser de tous les masques d'un faux-moi, de toutes les fausses sécurités, de toutes les chaînes qui emprisonnent l'individu. Celui qui se présente à la porte du paradis ne peut être qu'un homme dépouillé

---

<sup>59</sup> BRIÈRE, YVELINE, 1999. *Le livre de la paix intérieure*, Le Cherche-Midi Éditeur, 34.

de faux habits mais qui sait rire du rire innocent comme celui de l'enfant. À l'instar de Moha.

Et pourtant je suis pauvre...Mais je sais rire (...) Moha prit le chemin de l'arbre. Aimer l'arbre. Aimer la source. Être l'arbre et la source (...) Moha marchait, laissant échapper de sa bouche des papillons fous. Derrière lui, des enfants. Ils le suivaient sans rien dire. Ils étaient sûrs d'une chose : le chemin de Moha mène à la porte du paradis.

(MOHA., 1978 : 24)

L'arbre et la source constituent deux symboles métaphysiques qui se complètent de par leurs directions. D'abord, nager contre le courant et remonter le cours d'eau pour atteindre la source est sans doute aller vers le haut mais demeure un voyage horizontal. L'arbre symbolise la montée vers le haut, donc au paradis. C'est le voyage vertical. L'auteur associe à ces deux symboles, tous deux menant à la libération intérieure, l'amour. Le vrai amour est celui qui réside dans le cœur d'un homme libre mais pauvre. La pauvreté dont il s'agit ici est purement matérielle mais c'est aussi une pauvreté capable d'engendrer la richesse spirituelle. Moha dit que « les pauvres sont de plus en plus libres, car ils n'ont plus rien » (MOHA., 1978 : 27). Par ailleurs, ils ne peuvent vivre que « dans l'espace illimité » (MOHA., 1978 : 113).

Le titre du roman *Moha le fou Moha le sage* reflète bien cet état. Moha est « fou » aux yeux de celui qui est enchaîné dans le tourbillon du matérialisme et de la vie urbaine mais « sage » aux yeux de ceux qui savent que la folie de Moha est « belle et saine » (MOHA., 1978 : 124). En fait, même le psychiatre qui examine Moha ne réalise pas la vérité qui brille dans ses propos.

Deviens fou, tu peux gagner.

(MOHA., 1978 : 150)

### 9.5.2. Le « pavillon de la solitude limpide »<sup>60</sup>

Le second signe de la libération intérieure est le goût de la paix intérieure, « une paix subtile que (Salim appelle) extase » (*Cette aveuglante absence de lumière*, 2001 : 173), cette paix qui ne peut être connue que de celui qui s'est affranchi de tout. Grâce à la

---

<sup>60</sup> BEN JELLOUN, TAHAR, 2001. *Cette aveuglante absence de lumière*, Éditions du Seuil, 135.

méditation et la contemplation, Salim parvient à cet état et, ce qui est extraordinaire, en milieu carcéral. Ce qui mérite d'être mentionné, c'est que cet état a la capacité de lui conférer comme une sorte de supériorité face à sa condition de prisonnier et également face à ses geôliers.

J'étais arrivé à un état de renoncement et de dépouillement intérieur qui me procurait un réconfort très appréciable. J'étais devenu un autre, moi qui soutenais autrefois que jamais un être ne change ; j'étais confronté à un autre moi, libéré de toutes les entraves de la vie superficielle, n'ayant aucun besoin, ne réclamant aucune indulgence. J'étais nu, et c'était là ma victoire.

(CAADL., 2001 : 203)

Ainsi, contrairement à ses autres compagnons de bague, la mort cesse d'obséder Salim car elle ne saurait importuner quelqu'un qui a renoncé à tout. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que ce facteur aurait pu jouer un grand rôle dans sa survie. La paix intérieure que connaît Salim brille aussi par l'absence de la haine car la haine et l'amour ne peuvent cohabiter dans un même cœur. Il ne s'agit pas seulement de la haine naturelle que tout prisonnier éprouverait pour ses geôliers mais surtout de la haine qu'il ressent pour son père. S'affranchir de la haine est un signe puissant de la libération intérieure. Il nous dit :

Tant que j'avais la force de prier et d'être en communion avec l'Être supérieur, j'étais sauvé. J'étais enfin arrivé au seuil de l'éternité, là où la haine des hommes, leur mesquinerie et leurs bassesses n'avaient jamais accès. J'étais ainsi parvenu, ou je croyais l'être, à une solitude sublime, celle qui m'élevait au-dessus des ténèbres et m'éloignait de ceux qui s'acharnaient sur des êtres sans défense.

(CAADL., 2001 : 226)

Dans *La nuit sacrée*, nous pouvons voir que Zahra s'affranchit de ses masques et surtout de la culpabilité sur laquelle se base toute religion, se comparant à Al Hallaj, le grand poète soufi. Si dans *L'enfant de sable*, Ahmed entretient une correspondance épistolaire avec un confident anonyme, par contre dans *La nuit sacrée*, Zahra a la chance de pouvoir parler librement et ouvertement au Consul. La liberté est un sujet qui les préoccupe tous

deux, Zahra aspirant à se libérer de sa « vie d'homme déguisé » (*La nuit sacrée*, 1987 : 177) et le Consul peut-être de l'emprise étouffante de sa sœur, l'Assise.

\_ Toute religion n'est-elle pas basée sur la culpabilité ? Moi j'ai renoncé, je suis une renoncée dans le sens mystique, un peu comme Al Hallaj (...)  
J'ai arraché les racines et les masques. Je suis une errance qu'aucune religion ne retient (...)

\_ C'est ce qu'on appelle la liberté.

\_ Oui, se dépouiller de tout, ne rien posséder pour ne pas être possédée. Libre, c'est-à-dire disponible, en avance sur les entraves, peut-être en avance sur le temps.

\_ Vous me rappelez cette phrase du Zen : « À l'origine, l'homme n'a rien ».

(*N.S.*, 1987 : 83, 84)

C'est aussi dans cet état d'âme que Zahra tue son oncle. Ce n'est ni un crime prémédité ni un crime passionnel. Si Zahra tue son oncle, c'est uniquement par « devoir » (*N.S.*, 1987 : 140) et elle n'en ressent que soulagement et pas le moindre sentiment de regret. Et, comme Salim, la vie de Zahra s'organise vite en prison et, malgré la vengeance de ses sœurs, elle a « la conscience en paix » (*N.S.*, 1987 : 175).

Le stade de la libération intérieure est souvent associé au merveilleux dans les romans de Ben Jelloun. Il est souvent représenté par un endroit qui échapperait aux limites spatio-temporelles comme nous l'avons déjà mentionné. Dans *La nuit sacrée*, le village des enfants, tantôt navire tantôt île, symbolise un tel endroit. La raison pour laquelle Zahra se verrait expulsée du village découlerait du fait qu'elle ne serait pas encore prête pour y accéder et du fait qu'elle aurait du chemin à faire avant de s'affranchir de tout. De même, il semblerait que le Consul aussi aurait vu un tel endroit. Par ailleurs, il le confie à Zahra :

J'ai vu des pays fabuleux où les arbres se penchaient pour me donner de l'ombre, où il pleuvait des cristaux, où des oiseaux de toutes les couleurs me devançaient pour me montrer le chemin (...) J'y ai rencontré des prophètes à l'âme gaie (...) je me suis promené dans un jardin exotique où il n'y avait ni barrière ni gardien (...) J'étais en paix avec moi-même et avec les autres.

(*N.S.*, 1987 : 95)

Dans le cas de Salim, il s'agit du « pavillon de la solitude limpide » (CAADL., 2001 : 135). Plusieurs personnages principaux de Tahar Ben Jelloun tels Ahmed-Zahra, Salim, le Consul partent en voyage d'où ils finissent par revenir heureux comme Ulysse et sans blessure malgré toutes les souffrances qu'ils auraient endurées. L'itinéraire de l'un ne ressemble pas à celle de l'autre. C'est comme si chacun entreprenait de grimper une face de la pyramide mais, tels des élus qui font preuve de courage et d'endurance, nos héros finissent par se retrouver en haut de la pyramide et découvrent alors « une émotion comparable à celle de l'enfant qui découvre la mer » (N.S., 1987 : 171).

## CONCLUSION

Nous ne prétendons pas avoir tout dit sur le sujet. Mais nous avons tenté d'en traiter les aspects les plus importants, surtout ceux ayant un rapport direct avec notre objet d'étude, la libération intérieure de l'individu telle que nous la découvrons dans l'œuvre de Tahar Ben Jelloun. Nous avons vu qu'un des thèmes les plus importants chez l'auteur est celui de l'univers carcéral. À l'exception de quelques personnages à l'instar de Moha, la plupart des autres personnages de la diégèse ben jellounienne sont incarcérés d'une façon ou d'une autre. Il semblerait que certains personnages finissent par s'habituer à leur espace carcéral à tel point qu'ils ne considèrent pas le fait de s'en affranchir comme une priorité. Mais Tahar Ben Jelloun nous montre aussi qu'avec l'évolution au sein de la société, de plus en plus nombreux sont ceux qui luttent comme ils peuvent selon les moyens qui sont à leur disposition pour pouvoir trouver la libération intérieure. Ces moyens auxquels ont recours les personnages sont indirectement analysés par l'auteur comme si la diégèse serait comme une sorte de laboratoire dont les expériences serviraient à trouver des failles qui empêcheraient le personnage de se libérer et, éventuellement de découvrir la voie royale qui mène à la lumière au bout du tunnel. Nous avons analysé cinq textes de Ben Jelloun : *Moha le fou Moha le sage* (1978), *L'enfant de sable* (1985), *La nuit sacrée* (1987), *Cette aveuglante absence de lumière* (2001) et *Amours sorcières* (2003) et nous avons trouvé que les personnages dont Ahmed-Zahra, son père Hadj Ahmed Souleïmane, le Consul, l'Assise, Salim, Dada, Najat, Hamza pour n'en citer que quelques-uns se tournent souvent vers le modèle matérialiste occidental, le modèle psychologique, la praxis islamique moderne ou encore à la sorcellerie pour essayer de se libérer de leurs entraves. Mais, et c'est ce qu'essaie de nous démontrer Ben Jelloun, ces paradigmes comprennent des lacunes importantes qui leur enlèvent toute capacité d'apporter la véritable libération intérieure. Certains paradigmes seraient des leurres, des pièges et ne feraient que mieux enfoncer ceux qui y ont recours dans leur espace carcéral. D'autres comprendraient des espaces clos, des limites d'où les personnages ne peuvent sortir ou alors, seraient pourvus d'ouvertures vers le bas et non vers le haut. Cet aspect s'avère primordial à notre étude car ce n'est qu'une ouverture vers le haut qui puisse apporter la libération intérieure. Après une analyse des failles des

différents paradigmes, nous sommes arrivés à l'arme ultime qui est capable de briser toutes les chaînes qui emprisonnent les personnages et cette arme, c'est la métaphysique ou le soufisme. Seule la métaphysique peut ramener le personnage à la source, le libérer de la strate non libératrice de l'inconscient ou du subconscient, le faire renaître dans une nouvelle peau vierge et cheminer dans cette voie tout au long de laquelle le personnage se libère peu à peu de tous les carcans qui puissent exister. La métaphysique représente le seul modèle pourvu de cette ouverture vers le haut qui mène au bonheur véritable, qui mène au paradis. Mais nous devons souligner aussi le pessimisme présent chez Ben Jelloun quant aux démarches qu'entreprennent ses personnages pour se libérer. En vérité, il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. Seuls quelques personnages parviennent au bout du tunnel. Mais malgré le pessimisme de Ben Jelloun, l'écrivain nous permet cependant d'espérer, d'entrevoir la lumière, si faible fût-elle, mais lumière tout de même.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages de Tahar Ben Jelloun

BEN JELLOUN, TAHAR, 1978. *Moha le fou Moha le sage*. Éditions du Seuil.

BEN JELLOUN, TAHAR, 1985. *L'enfant de sable*. Éditions du Seuil.

BEN JELLOUN, TAHAR, 1987. *La nuit sacrée*. Éditions du Seuil.

BEN JELLOUN, TAHAR, 2001. *Cette aveuglante absence de lumière*. Éditions du Seuil.

BEN JELLOUN, TAHAR, 2003. *Amours sorcières*. Éditions du Seuil.

### Ouvrages consacrés à l'œuvre de Tahar Ben Jelloun

KAMAL-TRENSE, NADIA, 1998. *Tahar Ben Jelloun, l'écrivain des villes*, L'Harmattan.

KOHN-PIREAUX, LAURENCE, 2000. *Étude sur Tahar Ben Jelloun : L'enfant de sable, La nuit sacrée*. Ellipses.

### Ouvrages généraux sur la civilisation arabo-islamique

CHEBEL, MALEK, 1995. *Dictionnaire des symboles musulmans*. Éditions Albin Michel.

CORBIN, HENRI, 1986. *Histoire de la philosophie islamique*. Éditions Gallimard.

### Ouvrages sur la religion islamique et la métaphysique

BAKHTIAR, LALEH, 1976. *Expressions of the mystic quest*. Thames and Hudson.

BENTOUNÈS, CHEIKH KHALED, 1996. *Le soufisme, cœur de l'Islam*. Éditions de la table ronde.

GUÉNON, RENÉ, 1946, renouvelé en 1973. *La crise du monde moderne*. Éditions Gallimard.

GUÉNON, RENÉ, 1945, renouvelé en 1972. *Le règne de la quantité*, Éditions Gallimard.

GUÉNON, RENÉ, 1962. *Symboles de la science sacrée*, Éditions Gallimard.

LINGS, MARTIN, 1977. *Qu'est-ce que le soufisme ?* Éditions du Seuil.

SCHUON, FRITHJOF, 1976. *Comprendre l'Islam*. Éditions du Seuil.

VIVENZA, JEAN-MARC, 2002. *Le dictionnaire de René Guénon*, Éditions Le Mercure Dauphinois.

### **Ouvrages généraux**

BRIÈRE, YVELINE, 1999. *Le livre de la paix intérieure*. Le Cherche-Midi Éditeur.

DACO, PIERRE, 1990. *Psychologie et liberté intérieure*. Marabout.